This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

S WRIGHT DUNNING

AS
161
.T8
1753
v.5

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Octobre 1753.

[redacted]

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Octobre 1753.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée. }

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

[illegible]	[illegible]	v.	1730.	[illegible]
1704.	12.	v.	1731.	1
1705.	12.	v.	1732.	1
1706.	12.	v.	1733.	1
1707.	12.	v.	1734.	1
1708.	12.	v.	1735.	1
1709.	12.	v.	1736.	1
1710.	12.	v.	1737.	1
1711.	12.	v.	1738.	1
1712.	12.	v.	1739.	1
1713.	12.	v.	1740.	1
1714.	12.	v.	1741.	1
1715.	12.	v.	1742.	12
1716.	12.	v.	1743.	12
1717.	12.	v.	1744.	12
1718.	12.	v.	1745.	12
1719.	12.	v.	1746.	15
1720.	5.	v.	174[illegible]	[illegible]

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Octobre 1753.

ARTICLE CII.

GUIDONIS FERRARII, SOCIETATIS Jesu de rebus gestis Eugenii Principis à Sabaudiâ Bello Italico Libri quatuor, ad Victorem Amedeum, Sabaudiæ Ducem. *Les Campagnes du Prince Eugène de Savoye, en Italie. Quatre Livres dédiés au Prince Victor Amédée, Duc de Savoye, par le P. G. Ferrari, de la Compagnie*

un Panégyrique du Prince à
l'Auteur présente son Livre.
une Dissertation historique
espèce de Problême, où l'Hist
s'élève contre un préjugé,
l'empire est plus universel qu
gitime. Ce préjugé nous fai
garder & respecter les anc
Guerriers comme des Héros d
toute autre trempe que ceux
dans les âges postérieurs, se
signalés dans le métier des ar
La distance des tems semble f
une différence de mérites

Ainsi auprès de la Postérité, l'éloignement est plus avantageux que le voisinage.

Le Père Ferrari attaque cette prévention, & sans trop s'asservir à l'ordre des dates, il ose comparer Scanderberg à Cyrus, Tamerlan à Alexandre; les Rois de Suède Gustave, Adolphe, & Charles XII. aux Pyrrhus; Zisca à Annibal; Montecuculli à Fabius; Staremberg à l'un & à l'autre; Condé & Malboroug aux Scipions; Valstein à Pompée; Jean d'Autriche à Germanicus; Alexandre Farnèse à Corbulon; Veymar à Epaminondas; Charles II. Duc de Lorraine à Amilcar Barca; le grand Sobieski à Marius; César Tyran à Cromwel, & César Guerrier à Turenne. Tous ces parallèles sont ici justifiés par des rapports exacts, bornés aux talens militaires, & fondés sur une connoissance réfléchie de l'Histoire ancienne & moderne.

tingués l'un en faisant la gue
l'autre en la soutenant : ce
l'autorise à comparer l'un à C
l'autre à Sertorius. On voit c
César fait face à bien du mor
c'est qu'il eut ces talens & ce
ces qui immortalisent par des
jets formés avec des vuës
étenduës qu'injustes ; exécuté
des moyens aussi sages qu'illici
consommés par des succès auss
nestes que glorieux.

Enfin l'Auteur félicite le Pr
de Savove de ce qu'il retrouve

la fortune l'a couronné ; vous en avez partagés la gloire : sur des augures si certains , l'Univers s'attend qu'un jour égal à vos Ancêtres, égal au Roi votre père, vous joindrez à l'éclat de son bonheur , les charmes de sa douceur. *Tu aspexti periculorum patris , virtutis , fortunæ socius ; videlicet ut de te Universi Majoribus tuis parem , parem patri tuo Regi , felicissimo atque in summa fortuna lenissimo , virtutem expectarent.*

Cette Histoire est divisée en 4. Livres : le premier commence à l'an 1701 ; le second à 1702 ; le troisième à 1705 ; le quatrième à 1706. En parcourant les événemens qu'ils nous présentent , nous ne nous arrêterons qu'autant qu'il le faudra , pour faire connoître le mérite de l'ouvrage , si l'on ne le connoît déja par l'histoire des campagnes du Prince Eugène en Hongrie ; car c'est toujours le même

Auteur, & nous croyons sa manière assez bonne pour ne lui conseiller aucun changement.

On s'attend bien que cette histoire doit s'ouvrir par la mort du Roi d'Espagne Charles II; par son testament, où Philippe de France étoit appellé à lui succéder; par les négociations qu'entama l'Empereur Léopold pour recouvrer une succession qu'il avoit toujours espérée. Après avoir tenté

[redacted]

reur pouvoit diſputer avec plus d'avantage.

Nous croyons qu'on lira avec plaiſir, dans l'Hiſtoire que nous annonçons, les belles manœuvres du Prince Eugène pour faire entrer l'armée Impériale en Italie, & les ſages mouvemens de Victor Amédée, & du Grand Catinat, pour s'oppoſer au paſſage de ces Troupes. De part & d'autre on prévoit tout, on pourvoit à tout. C'eſt dans ces détails hiſtoriques que doivent s'inſtruire ceux qui veulent apprendre le grand art de la guerre : ils verront comment d'habiles Généraux ſçavent ſe connoître, ſe deviner, ſe donner le change, ſe retourner ſelon la ſaiſon, le terrein, le moment, ou toute autre circonſtance. Car enfin ce fut moins l'adreſſe d'Eugène, ſon activité, & le zèle infatigable de ſes Troupes, qui lui ouvrirent l'Italie, que la faute des Eſpions que

Catinat avoit envoyés pour reconnoitre la nature des paſſages. Le rapport qu'on lui en fit, fut que les montagnes étoient impraticables : leur faute fit ſon erreur, & le ſuccès du Prince Eugène. *Catinatus ante paucis diebus, qui explorarent, qualis eſſet montium natura, miſerat. At illi, negligentiâ imprudentiâque militaris rei, renuntiaverunt loca prærupta eſſe ut commeari non poſſit.*

Après le paſſage des Impériaux..

par la force ; de les resserrer dans le terrein qu'ils occupoient, que de le leur enlever. C'étoit-là le plan de Catinat : on hazarda contre son avis une attaque, le succès n'en fut pas heureux : cet échec, loin de justifier sa sagesse, ne fit qu'augmenter les plaintes.

A Paris, où l'on étoit moins en état d'en juger, on n'en murmura que plus hautement contre ce grand Général ; toutes les voix s'unissoient pour blâmer sa conduite. Partout, disoit-on, il a lâché pied devant les Allemans ; il a abandonné le Duc de Mantouë notre Allié ; il a trahi la gloire de la Nation ; il pouvoit empêcher les Impériaux de passer les Alpes : après leur passage, l'honneur de la France demandoit qu'il donnât Bataille : devoit-il les laisser traverser impunément tant de fleuves, & leur livrer en quelque sorte les frontières qu'il devoit

garder ? Attend-on que toute l'Italie ſoit perduë par ſon inaction ? Pourquoi donc ne pas ôter le commandement à un Général ſi lent dans ſes opérations ? Il faut lui donner un ſucceſſeur qui ait plus d'élévation & d'activité. *An cunctandum etiam , dum ſegnibus conſiliis omnis amittatur Italia ? Igitur clamitabant moroſo Imperatori detrahendum imperium , virumque*

l'animoit. L'Historien a retracé avec la plus grande exactitude toutes ces révolutions militaires arrivées presque dans une même campagne. Quoique le Prince Eugene soit le héros du P. Ferrari, on ne voit pas que pour l'élever il abaisse ses rivaux ou ses ennemis : sa plume est assez peu nationale ; s'il est ami des Autrichiens, il n'est point ennemi des François ni de leurs Alliés. MM. de Tessé, de Crequi, de Revel, de Pracontal, de Broglio, de Guerchois, de Louvigni, de Vaubecourt &c. figurent dans les Mémoires du P. Ferrari avec autant d'éclat que les Commercy, les Vaudemont ; les Visconti, les Staremberg, les Solario &c.

Livre second : la Campagne de 1701. n'avoit pas été avantageuse aux François ; en Angleterre & en Hollande on avoit armé pour Léopold : on ne pouvoit pardonner à

Louis XIV. d'avoir, ſans la participation de ces Puiſſances, fait tomber dans ſa Maiſon, la ſucceſſion d'Eſpagne. Ce Monarque ſentit de quelle importance il étoit, dans ces circonſtances, pour la proſpérité de ſes armes en Italie, de réparer le malheur de l'année précédente.* Il ſongea d'abord à

---

* In Imperatoris delectu omne ſtudium fuit ut eum deſignaret cujus poſſet [redacted]

trouver un Général digne de sa confiance : il jetta les yeux sur M. de Vendôme qu'on regardoit comme le plus grand de nos Généraux : sa réputation étoit universellement établie ; c'étoit un Prince du Sang de Henri IV. Sa sagesse égaloit sa valeur ; son expérience étoit consommée ; dans sa jeunesse il avoit servi sous Turenne, & dès-lors ce Héros en avoit conçu les plus hautes espérances, & les avoit annoncées. On ne sçauroit imaginer jusqu'où alloit la considération & la faveur dont il jouissoit : aussi étoit-ce un Prince libéral & magnifique, poli, affable, & accessible à tout le monde. C'est par toutes ces grandes & aimables qualités qu'il avoit gagné le cœur des troupes.

Le mauvais état de nos affaires, l'extrémité où le siége & la disette de vivres réduisoient Mantoue, formoient au Prince Eugène un

point de vue, dont un autre que lui auroit pu tout attendre ; mais ce Prince étoit trop éclairé pour se laisser éblouir par l'éclat qui l'environnoit. Il balança moins ses forces & celles de ses ennemis que ses ressources & les leurs : l'heureuse situation, dont il pouvoit se prévaloir, ne l'aveugla point sur les dangers, dont elle ne pouvoit le garantir. Sans s'enfler d'une gloire & d'une supériorité, qu'il pouvoit perdre, il ne songea qu'à prévoir

ble du côté du nombre, il devoit plutôt ménager ses Troupes, que profiter de leur valeur; il ne doutoit pas que l'ennemi, par ses seules fatigues, n'eût bientôt perdu l'avantage du nombre.

En abandonnant aux François la gloire des projets périlleux & le travail des grandes opérations, Eugène ne renonçoit ni au Siège de Mantoue, ni aux bonnes occasions qui pouvoient se présenter; il étoit bien résolu de convertir la défense en attaque, dès qu'il y trouveroit son compte. Ainsi à Luzara il étoit aussi prêt à engager l'action qu'à la soutenir. On verra ici l'ordre & le plan de cette Bataille, les sçavantes manœuvres d'Eugène & de Vendôme, l'intrépidité de Philippe V. & le péril où, malgré son armée, il exposa trop sa dignité, sa personne & nos intérêts; la fidélité & la valeur de Créqui mort des blessures qu'il re-

çut, en faiſant de ſon corps un bouclier dont il couvroit le Monarque. Tous les détails de cette journée ſont ici expoſés avec une impartialité que l'on ne peut méconnoître : car l'Hiſtorien n'a pas levé l'équivoque du ſuccès aſſez douteux, pour faire des deux côtés rendre au Ciel, des actions de graces Eugène eut grand ſoin de s'en acquitter ſur le champ de bataille, afin de nous l'abandonner

pold, & quelles que fussent les raisons de son changement, il n'avoit pas lieu de s'en applaudir. Pour le soutenir contre ses ennemis, l'Empereur renvoya en Italie le Prince Eugène. La bataille de Hocstet qu'il venoit de gagner avoit mis le comble à sa gloire, & à la confiance qu'on avoit en sa capacité : *Eugenii confidebat virtuti, & recenti propter victoriam ejus ad Hacstetum, gloriæ.*

Vendôme ne fut pas plutôt instruit que le Prince Eugène devoit commander les Impériaux en Italie, qu'il donna ses ordres pour le Siège de la Mirandole : elle fut prise, malgré toute la diligence que fit Eugène pour la secourir. L'arrivée de celui-ci en Italie détermina l'autre à quitter le Piedmont, & à se faire suivre par de gros détachemens de l'armée qu'il y commandoit. C'étoit déjà beaucoup

pour Victor-Amédée : on ne pouvoit guères le servir plus efficacement qu'en retirant de ses Etats une partie de l'Armée Françoise, & un Général tel que M. de Vendôme.

Par ces arrangemens, Eugène se trouvoit encore le plus foible en Troupes : ainsi il falloit reprendre son ancien systême, éviter les grandes actions, saisir les bonnes occasions, & se soutenir par son sçavoir *occasione magis & arte, quàm dimicatione bellum gerere.* Son attention fut donc à s'emparer des meilleurs postes, & à s'y retrancher : il y réussit si heureusement, que Vendôme ne put faire autre chose, que choisir son camp vis-à-vis de l'ennemi, & s'y fortifier tellement, qu'il ne fût pas possible aux Impériaux de tenter impunément aucune irruption.

Après avoir fait ces dispositions, M. de Vendôme revint en

Piedmont, & laiſſa le commandement au Grand-Prieur ſon frère. Alors les opérations du Prince Eugène ſe réduiſirent à des affaires de postes, à des marches habiles, & par conſéquent à des ruſes de guerre : c'étoit un genre de manœuvre où Eugène excelloit.

Le but de toute ſa Campagne étoit d'entrer dans le Milanès pour paſſer en Piedmont; il ne ſongeoit donc qu'à s'en ouvrir le chemin. Soncino mal défendu & bientôt enlevé le rendit maître de la plupart des poſtes ſitués le long de l'Oglio. Il n'oſa cependant hazarder le paſſage de l'Adda en préſence de Vendôme qui revint promptement le lui diſputer. Alors il réſolut d'attaquer le Grand-Prieur au Pont de Caſſano : cette action fut une bataille, où les deux plus grands Généraux de l'Europe ſe meſurérent. M. de Vendôme y reçut cinq coups de fuſil, le cheval

qu'il montoit fut tué. Le Prince Eugène fut blessé à la gorge & au genou. Le P. Ferrari, à Cassano comme à Luzara, laisse la victoire indécise, & se contente d'exposer les raisons qu'on eut de part & d'autre pour se l'attribuer. Les Impériaux, dit-il, avoient forcé le camp des François, s'y étoient soutenus longtems, & s'en étoient retirés sans qu'on eût osé les pour-

journée; qu'il ne se soutint que quelques heures, & non pas un long-tems, *dit*, dans nos retranchemens forcés; qu'en se retirant il paya fort cher les avantages qu'il n'avoit gagnés que pour les perdre. Mais les batailles entre les grands Généraux, sont quelquefois comme les disputes entre de bons Tenans: de part & d'autre, pour peu qu'on n'ait pas tout perdu, on se glorifie d'avoir tout gagné.

Dans le récit de cette Campagne, nous avons admiré l'élégance, la clarté & la précision de l'Historien. Ses descriptions Géographiques ou locales sont des païsages variés avec autant de goût que de vérité; les actions générales ou particulières sont des tableaux, où dans le silence des embuches, dans l'horreur du carnage, dans le trouble des déroutes, l'on voit d'un côté l'activité la plus opiniâtre, & l'intrépidité la plus fière

mêlée avec l'ardeur la plus vive & la mieux réglée ; de l'autre la conſtance épuiſée, la foibleſſe effrayée, la négligence ſurpriſe, ou bien la ſageſſe trompée, la bravoure conſternée ; le déſeſpoir furieux ; quelquefois le génie guerrier trouvant des reſſources ſubites dans les momens les plus critiques : donnons un exemple de cette dernière eſpèce, la bataille de

bat le courage des Impé-
& relève celui des François.
le Prince Joseph de Lorrai-
ance au fort de la mêlée : sa

---

ies, & in fugam dant. Albergot,
Sanpaterius suos conabantur re-
, conjunctisque, uti se obtule-
rdinibus contendebant. Sed ne-
ancorum virtus numerum sup-
, neque auxiliorum spes erat,
hilippus Vindocinensis de prælio
non acceperat, neque ab ullo
itium strepitus exaudiebatur, ad-
ante vento.... Itaque in magno
versabantur, & turmatim pon-
pato fugam in oppidum facie-
Hoc momento animadversum est,
n ad victoriam auxilii, Impera-
nsilium præsens afferat. Vindo-
, ubi illos in oppidum fugâ se pro-
s videt, ad Munitionem citato e-
tur, pontemque occupans cum
ibus Cassanum ingreditur. Hîc a-
xperrecto vultu compellans mili-
aluti aliquid novi bonique allatum
festivè salutans : Vicimus, inquit,
ini, magnoque cursu ad Cassiani

naiſſance & ſa valeur étoient connuës dans toute l'armée; ſa préſence anime les Impériaux : les rangs ſerrés, ils fondent ſur l'ennemi, le rompent & le forcent à fuir. Albergotti & Saint-Pater tâchent de retenir leurs Troupes, ils ne purent rallier que quelques braves, qui ſe formoient comme ils ſe rencontroient. Leur valeur ne pouvoit ſuppléer au défaut du nom-

le bruit dans son quartier, le vent étant contraire.

Dans un si grand danger, les François se précipitent en foule sur le pont pour gagner Cassano. Alors on sentit combien la présence d'esprit du Général est décisive dans l'action la plus douteuse. Vendôme voyant ces fuyards, court à toute jambe au Pont qu'on avoit fortifié; s'en empare & entre dans Cassano avec les Soldats, qui s'y réfugioient: plein d'ardeur & d'allégresse, comme s'il eût eu quelque bonne nouvelle à publier: *Mes amis, leur dit-il en les saluant, la victoire est à nous, suivez-moi*: il vole au Château de Cassano; les troupes qui l'avoient suivi, se distribuent aux fenêtres, percent les murs, tirent sur l'ennemi. Il y avoit là cinq pièces de Canon qui furent aussitôt placées sur une éminence, & pointées contre les Impériaux. Après ces dispositions

Vendôme revole à son armée, l'encourage & l'assure de la victoire, pourvu qu'elle tienne ferme encore quelques instans.

Le 4e Livre contient le reste de cette guerre, dont le Piémont devint enfin comme l'unique théâtre : elle fut trop glorieuse au Prince Eugène & à Victor-Amédée, pour qu'on puisse soupçonner le P. Ferrari de s'être négligé dans cette partie de son histoire ; on peut même dire que son zèle pour

richesse aussi parfaitement que ces Ecrivains, il n'est pas étonnant qu'on la préfére à sa langue maternelle.

ARTICLE CIII.

POESIES VARIE'ES DE M. de Coulanges divisées en quatre parties. Vol. in-12. pag. 272. A Paris, chez Cailleau, rue S. Jacques &c. M. DCC. LIII.

IL faut bien lire ce volume avant que de prononcer sur son mérite ; car on s'annonce assez mal, en ne promettant que des *Poësies variées* : les Bibliothèques sont pleines de Recueils de Vers qui ne valent rien : on a été trompé cent fois par ces compilations, fruits ordinaires de la légèreté d'esprit ; quelquefois des plus honteuses passions ; presque toujours d'un génie médiocre.

Ici on trouvera, parmi quel-

... chagrin qui avilit
qui indiſpoſe les Lect
roît que l'Auteur a c
rière des diſgraces en
ſophe, c'eſt-à-dire, en l
ſent ſes maux, qui ne
point, & qui ne voudr
abréger par un moment
tude, ou par une dém
flatterie.

Il y a de la gayeté da
mière partie de ce Rec
exemple, l'Auteur, peut
plus poltron qu'un aut
pourtant ...

Mais pourquoi de mon ſang faut-il les
arroſer ?
Sont-ils tous réſervés aux enfans de Bellonne,
Et n'en reſte-t-il point que Minerve nous
donne ?
Le Poëte, ſans doute, ainſi que le Héros,
Cherche à s'éterniſer par de brillants travaux ;
Mais tous les deux jaloux de vivre en la
mémoire,
Par des chemins divers arrivent à la
gloire.
L'un ſe plaît à braver tous les foudres de
Mars,
L'autre évite avec ſoin juſqu'aux moindres hazards.
Celui-là pour courir de conquête en
conquête,
Aux plus affreux périls oſe expoſer ſa tête,
Et ſouvent pour tout fruit d'un courage
ſi vain
Trouve dans ſon triomphe une tragique
fin.

Celui-ci, plus prudent, & loin du bruit des armes,
D'un loiſir ſtudieux cultive en paix les charmes ;
Il coule en ſûreté ſes deſtins floriſſans,
Et ne ſuccombe enfin que ſous le poids des ans ;
Toujours un même éclat tous deux les environne,
De lauriers immortels Apollon les couronne ;
[redacted]

Et cherchant à venger un si mortel affront,
S'efforcent d'arrêter ce Vainqueur indomptable ;
Mais on l'attaque en vain : son aspect redoutable
Fait chanceler le fer dans leurs tremblantes mains.
Il a l'air & le port du Maître des Humains.
De ses terribles coups la force les renverse,
Et de ses seuls regards la terreur les disperse.
La foudre est dans ses mains & l'éclair dans ses yeux :
Tout s'écarte, tout fuit son bras victorieux.
Comme on voit, au Printems, du sommet des Montagnes,
Un torrent tout-à-coup fondre dans les Campagnes,
Et promenant ses flots au gré des Aquilons,

Noyer l'espoir naissant des fertiles vallons :

Ainsi Rome &c.

On pourroit néanmoins critiquer, dans cet endroit, des images trop identiques. Car 1°. l'aspect d'Annibal fait *chanceler* le fer des Romains ; 2°. la terreur des regards d'Annibal disperse les Romains ; 3°. l'éclair est dans les yeux d'Annibal, & tout s'écarte, tout fuit &c. Dans cette même pièce :

L'orage éclate enfin dans les champs des *Lombards.*

Comme les *Lombards* n'ont occupé la Ligurie que plus de sept siècles après Annibal, peut-on placer ce Général Carthaginois *dans les Champs des Lombards ?* Mais laissons ces bagatelles pour faire attention à une belle Epître de Marius réfugié, après sa disgrace, sur les ruines de Carthage.

Je suis donc l'ennemi que Rome persécute,
Le trop heureux Sylla profite de ma chute :
Il règne ; & les Romains l'élèvent jusqu'aux Cieux,
Lui prodiguent l'encens qui n'est dû qu'à nos Dieux.
Pour moi, l'on me bannit : que dis-je ? on veut ma perte,
Rome à son défenseur fait une guerre ouverte,
Et pour tout fruit enfin de tant d'exploits divers,
Elle charge mes mains du poids honteux des fers.
Mais c'est encor trop peu de ma gloire flétrie,
Pour calmer du Tyran l'implacable furie :
On veut, pour cimenter son empire nouveau,
Au sein de Marius enfoncer le couteau.
Un Cimbre, dans la nuit de ma prison cruelle,

Osa m'en apporter la sanglante nouvelle;
Et le fer du Barbare alloit trancher mes jours,
Quand je sçus d'un coup d'œil employer le secours,
Pour arrêter sa main & glacer son courage &c.

Ces deux derniers Vers ne sont point aussi énergiques que ce mot conservé par Plutarque : *Cimbre, oserois-tu porter la main sur Caius Marius ?* Mais on ne peut tout [redacted]

Conte moi les erreurs d'un triste & long voyage,
Muse, viens me parler de cet homme si sage,
Qui, malgré sa prudence & sa dexterité,
Par le sort envieux si longtems agité,
Courut de Mers en Mers, & sans trouver d'asyles,
Vit tant de Nations, tant de mœurs, tant de Villes,
Avant que sa vertu, couronnant ses travaux,
Aux bords d'Ithaque enfin lui rendît le repos.

Notre Poëte rend ainsi ce bel endroit de la 6e Ode du 4e Livre d'Horace.

Immortalia ne speres monet annus, & almum
Quæ rapit hora diem:
Frigora mitescunt zephyris; ver proterit æstas
Interitura, simul.

Octobre 1753.

Pomifer Autumnus fruges effuderit ; & mox
Bruma recurret iners &c.

Tout passe ainsi que les saisons :
Le Printems suit l'Hyver, l'Eté céde à l'Automne,
Et quand on a cueilli tous les fruits de Pomone,
On redoute encor les glaçons.

Nous croyons que le *Bruma recurret* d'Horace est foiblement rendu par *On redoute encor les gla-*

[redacted]

Ce qui ſuit nous a paru bien : c'eſt le commencement de l'Ode *Sic te Diva potens Cypri &c.*

Ainſi la Reine de Paphos,
Ainſi les deux Frères d'Hélène,
Sur le ſein de l'humide plaine
Te ſauvent du courroux des flots.

Qu'Eole en ſes antres horribles
Renferme étroitement les Autans furieux,
Et ne laiſſe voler, ſur les ondes paiſibles,
Qu'un zéphir doux & gracieux.

Peut-être n'eût-il fallu qu'une épithète à la fin de ce dernier Vers.

Nous placerons encore ici une citation : elle eſt tirée d'une petite Pièce très-eſtimable, intitulée : *Sentimens & motifs de compaſſion pour les malheureux.*

Ah ! ſi jamais mon cœur déſira l'opulence,
C'eſt pour mieux ſecourir leur affreuſe indigence.

Octobre 1753.

Hélas ! ce malheureux est homme, ainsi
que moi,
Tous deux conçus & nés sous une même
loi,
Nous vivons, nous souffrons, nous pé-
rissons ensemble,
Il faut qu'un même sort tout ou tard
nous rassemble,
Et que par un arrêt contre tous deux
porté,
La mort vienne entre nous mettre l'éga-

Que pourrai-je trouver ailleurs que des
deserts ?
Je crois, en te quittant, sortir de l'Univers.

ARTICLE CIV.

TRAITE' DES DIAMANS & des Perles ; où l'on considère leur importance, on établit des règles certaines pour en connoître la juste valeur, & l'on donne la vraye méthode de les tailler. On y trouve aussi des Observations curieuses, également utiles aux Négocians & aux Voyageurs, & qui intéressent même la Politique. Par David Jeffries Jouaillier : Ouvrage traduit de l'Anglois sur la seconde Edition qui a été considérablement augmentée. Vol. in-8°. pag. 104. sans les Tables & les Préfaces. A Paris, chez Debure l'aîné & Tilliard, Quai des Augustins. M. DCC. LIII.

... nous don
tion *fut mis dès sa*
la classe des Livres
diteur qui nous en
discours qu'on li
parce qu'il s'y tro
tes de choses, & en
éloge véritable de
saint. C'est ce Négo
qui allioit les attent
merce avec le goût d'
Lettres, & qui met
dans l'étalage œcono
effets, dans les Cata
Ventes, des inst...

pour lui que d'embrasser l'Histoire naturelle des diamants, c'est-à-dire, ce qui concerne leur formation, ce qui cause leurs variétés. Mais voici ce qu'il nous apprend de leurs perfections & de leurs défauts. Les diamants doivent ressembler à une goute d'eau de roche parfaitement claire : si une telle pierre est d'une forme réguliere, & qu'elle n'ait ni taches, ni pailles, ni veines, ce sera un diamant du plus beau lustre, un diamant qu'on appellera *de la premiere eau.* Si l'on en trouve qui soient teints de jaune, de bleu, de verd & de rouge, ils auront le second rang ; & si la teinture est pâle, leur valeur sera encore au-dessous de la précédente.

Il est évident qu'à perfections égales, du côté de l'*eau* & de l'éclat, les plus gros diamants sont les plus beaux & les plus chers. On en évalue le poids & le prix

... 79. karats ...
Grand Duc de Toscan...
$\frac{1}{2}$: celui qui fut ache...
Régent pour le Roi (...
136. karats $\frac{3}{4}$: celui d...
chand d'Angleterre e...
sion 242. karats $\frac{5}{16}$. I...
bien qu'on nous fît a...
de tous les beaux dia...
sont au monde. Elle p...
aussi curieuse que cel...
vres rares ou des Méd...
ques.

Voici présentement la...
suit l'Auteur ...

appliquer la règle. Prenons d'abord un diamant brut : supposons-le de deux livres Sterling (ou 48. livres de France) par karat : on veut sçavoir le prix de ce diamant pésant, par exemple, deux karats : la règle est de multiplier deux par deux, qui font quatre, quarré de son poids : ensuite multipliez quatre par deux livres sterling ; vous aurez huit liv. sterling, qui seront la vraie valeur de ce diamant brut : le même calcul servira pour ce diamant quand il sera taillé. A la vérité il ne pésera plus alors qu'environ un karat ; mais il faudra toujours le supposer de deux karats, pour avoir sa valeur ; & ainsi il sera nécessaire de doubler son poids, quand on voudra en juger après la taille. Sur ce plan l'Auteur a calculé ses tables, où l'on voit qu'un diamant taillé, de 100. karats, doit valoir 80000. livres sterling, ou quatre-vingt mil-

...ez le
40000 : multipli...
sterling prix du k...
80000 livres sterli...
mant du Grand M...
environ 130 mille
c'est-à-dire plus de
de notre monnoye :
est un prix moyen ,
peut le fixer pour les ...
diocres ; car les diam...
mière eau peuvent être
la taille jusqu'à 12 li...
le karat.

On taille les ...

clat que les roses, souvent on leur donne la préférence; on en vient même jusqu'à changer les roses en brillants : pratique dangereuse, parce qu'on expose par-là de très-beaux diamants à perdre beaucoup de leur poids, & par conséquent de leur prix. L'Auteur s'élève contre cet abus, & il dit : » Si l'on » admet que les brillants ont plus » de mérite, quelle en sera la con» séquence ? Il en arrivera que les » roses diminueront de prix, au » grand désavantage des plus no» bles & des plus anciennes Fa» milles qui en possédent quantité » comme étant des joyaux plus » anciens que les brillants. » Avec ce raisonnement, on prouveroit donc aussi que ceux qui acquèrent aujourd'hui de la vaisselle d'argent devroient la faire fabriquer dans l'ancien goût, pour ne pas décréditer celle des vieux Gentilshommes qui n'ont que des pièces go-

l'Auteur s'attach
venger le mérite d
voir qu'il n'est p
celui des Brillants
me souvent la supé
les angles des Rose.
son 9e Chapitre, *so*
que ceux des Brillan
une plus grande quan
dont l'éclat est équiv
gueur étincelante de
petits & plus nombreu
lant. Cela n'est point
expliqué ; nous conce

plus nombreux : au contraire, c'est-là le mérite particulier & l'avantage du Brillant ; il lance des feux de toutes ses facettes , ces feux se réfléchissent dans ces mêmes facettes opposées les unes aux autres ; de-là les étincelles , les éclats multipliés de cette espèce de diamants. Mais laissons à ceux, dont la dignité ou la vanité est intéressée à de pareilles questions , le soin de les décider.

La méchanique de la taille des Diamants, soit en brillants soit en roses, est expliquée par l'Auteur & elle ne doit pas nous occuper , c'est l'affaire des Lecteurs Artistes ou Curieux de suivre ces procédés qui ont aussi leur difficulté. La matière est dure & précieuse ; la première de ces deux qualités demande de la patience , & la seconde des précautions ; toutes deux de l'adresse & de l'exercice.

Il se trouve ici des remarques

ce qu'on nous donne,
ans, pour *Diamants*
croit que ces Diama
le produit du commer
gal, & non celui des m
ii; & les preuves qu
sont assez frappantes p
fasse attention; surtout
des Indiens, à la nouv
prétendue découverte
du Brésil, est assuréme
chose de très-remarqual
on leur dit que le Brésil
de beaux Diamants, ils
rire, & ils ne diminuèr
le prix des leurs. D

rivèrent à Lisbonne, le Roi de Portugal les fit vendre publiquement, même à vil prix : ce qu'il n'auroit pas fait si c'eût été le produit de ses mines ; il auroit plutôt défendu qu'on ne les fît passer en Europe. Mais le vrai des choses est que ce Prince, à qui les Indiens devoient de grandes sommes, les avoit obligés de s'acquiter par un envoi de Diamants, lesquels se trouvant très multipliés furent vendus promptement & à bon marché. Ce raisonnement de l'Auteur suppose que ces Diamants passèrent par le Brésil avant que d'arriver à Lisbonne ; ce qui n'est ni prouvé, ni éloigné pourtant de la vraisemblance. Quoiqu'il en soit, ce Chapitre de l'Ouvrage que nous analysons est curieux & mérite d'être examiné de près par les Négocians ; sur tout ils peuvent savoir à point nommé s'il est vrai, comme l'assure l'Auteur, que *depuis quelque tems*

on n'entend presque plus parler des Diamants du Brésil, si ce n'est pour apprendre que les envois qui en viennent diminuent tous les ans.

L'Auteur traite aussi des perles, donne la manière d'en connoître le prix, présente des tables où les divers poids sont combinés avec des sterlings & des schellins correspondants ; le tout en supposant pour les perles, tant bonnes que

ARTICLE CV.

LA VULGATE AUTHENTIQUE dans tout son Texte ; plus authentique que le Texte Hébreu, que le Texte Grec qui nous restent. Théologie de Bellarmin ; son Apologie contre l'Ecrit annoncé dans le Journal de Trévoux Article LXXXV. Juillet 1750. &c. Vol. in-12. pages 221. sans la Préface qui en contient XXIV. & l'Article du Journal qui en comprend XV. A Rome (c'est-à-dire Rouen) M. DCC. LIII.

DAns les deux premiers Extraits que nous avons donnés de cette Critique, il a été question du fond de la controverse : nous voulons dire, de l'état actuel des Textes, Grec & Hébreu ; & du degré d'Autorité qu'a la Vulgate. En traitant ces deux

points, nous n'avons pas toujours été sur la défensive : nous avons attaqué quelquefois ; & si de tems en tems notre attention s'est portée à justifier la dissertation de Bellarmin ; il nous reste néanmoins à résoudre plusieurs objections particulières que le Censeur rassemble contre cet Ouvrage. Ce doit être la matière de notre 3^{e}. Paragraphe, ainsi que de notre troisième

Dans l'objet présent, notre Censeur n'auroit pas dû tenter ce stratagême. Il paroît douter que la Dissertation dont nous avons donné l'abrégé en Juillet 1750, ait été copiée d'après un Mſ. autographe de Bellarmin. Il dit (p. 2.) que *nous n'en donnons aucune preuve :* mais pour se convaincre du contraire, il suffit de revoir le commencement de notre Extrait avec la Note qui s'y trouve jointe. Nous ne pensons pas qu'on puisse prouver plus démonstrativement un fait de cette nature. La Bibliothèque des Jésuites de Malines posséde beaucoup de Mſſ. autographes de Bellarmin * : on en a dé-

* Il n'est point difficile de s'assurer de l'écriture de cet Auteur ; nous avons vu quelques-unes de ses Lettres : si le mſ. de la Dissertation nous étoit tombé entre les mains, nous aurions reconnu au premier coup d'œil, s'il est de la main du Cardinal. Etoit-il difficile à ceux qui poſ-

taché celui-ci, on l'a fait imprimer avec le Certificat du Bibliothécaire qui eſt nommé, ainſi que l'Editeur & le lieu de l'Edition. Eſt-ce là ne donner aucunes preuves ? En tout cas nous renvoyons à la narration que nous faiſons dans notre premier Extrait (I. Vol. de Septembre). On en concluera que les doutes de l'Auteur ſur l'origine du Mſ. ſont tout-à-fait déplacés.

ſidérable ? Tels ſont d'autres petits Traités qui ſubſiſtent encore dans les Bibliothèques. Ils ſont véritablement de Bellarmin, & ils n'ont jamais été compris dans le Recueil de ſes Œuvres. Nous pouvons nommer en particulier un Ecrit de cinq ou ſix pages *in-4°.* intitulé : *De Officio primario Summi Pontificis.* Ce ſont des avis très-ſalutaires que le Cardinal donnoit à Clément VIII. pour le gouvernement de l'Egliſe & de ſa Cour : avis qui regardoient le bon choix des Evêques & des Nonces ; la réſidence perſonnelle & continuelle des Prélats ; l'obligation de ne poſſéder qu'un bénéfice &c. Ce Manuſcrit eſt dans la Bibliothèque du Roi & dans celle des Jéſuites de Paris. Dirions-nous qu'il n'eſt point de Bellarmin, parce qu'il n'a jamais été imprimé ; ou bien qu'il eſt indigne de ce Cardinal, parce que ce ſont des

Bellarmin, notre Cr
gé de se replier sur l
d'emprunter le sec
jectures. Il se persua
que l'*Ecrit en questio*
est qu'une espèce de
qu'au tems de ses p
des se fait un jeune
pour se rendre compt
de ce qu'il a lû. Le
effet, continue l'Aut
point encore Prêtre,
envoyé prêcher en Fla
donc naturel de penser
au terme de sa Mission,
roître, décidé

cabinet, *quelque demi-sçavant l'aura recueillie &c.* Voilà un systême. Nous ne dirons que des faits. Bellarmin né en 1542. se fit Jésuite en 1560; fut envoyé à Louvain en 1569; y professa la Théologie & y prêcha jusqu'en 1576. étant alors âgé de 34 ans. Nous ne savons si c'est en Flandre, qu'il fit sa Dissertation sur la Vulgate; mais nous assurons qu'il ne la composa point avant l'an 1570. & il paroît même qu'elle est d'un tems postérieur, puisqu'on voit par cet ouvrage que l'Auteur savoit bien l'Hébreu. Outre les comparaisons qu'il fait, en quelques endroits, de ce Texte avec la Vulgate; on apprend de lui, aux pages 15 & 16, qu'il avoit lû en Hébreu l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, les Proverbes, &c. *His diebus*, ce sont les termes, *diligenter perlegi Ecclesiasten, Cantica, Proverbia & alia quædam Hebraicè*,

Langue Sainte qu'e
Livres que nous ve
mer ne ſont pas les
l'Ecriture ; il faut a
progrès dans l'étude
pour les lire de ſuite
comparer en Critique
Vulgate. Bellarmin
pour lors 29 ou 30 a
Profeſſeur de Théologie
teur : par conſéquent
pas dire que ce fût un
logien qui jette ſur le
eſpèce de Mémoire pou

ait *été ſurpris de retrouver parmi ſes papiers* la Diſſertation ſur la Vulgate, laquelle Diſſertation n'exiſtoit pas alors. S'il y a quelque choſe de démontré en matière d'époques, c'eſt aſſurément ce que nous venons d'expliquer : & il ne l'eſt pas moins que, quand on veut attaquer un Livre ou un Ecrit de quelque nature qu'il ſoit, on doit ſe pourvoir d'abord de ce Livre ou de cet Ecrit, ſans croire qu'il ſuffiſe d'en lire l'Extrait dans un Journal qui ne peut tout dire. Ainſi, pour ne point ſortir de l'exemple préſent, ſi le Cenſeur avoit lû la Diſſertation de Bellarmin, non ſimplement l'Article de nos Mémoires, il auroit connu, par le récit que fait cet Auteur de ſes travaux hébraïques, qu'il n'eſt pas poſſible de regarder ſon ouvrage comme des *idées naiſſantes*, comme *des idées brutes, jettées ſur le papier* durant ſes premières études.

Octobre 1753.

Au reste nous ne devons pas dissimuler la conjecture que forme notre Critique en disant que *quelque demi-sçavant aura recueilli* la Dissertation de Bellarmin. Si par ce titre injurieux de *demi-sçavant*, il prétendoit indiquer l'Editeur de cet Ecrit trouvé dans la Bibliothèque de Malines; il s'écarteroit totalement de la vérité. Cet Editeur est le P. Widenhofer Docteur & Professeur de Théologie & de Langue Sainte dans l'Université de

Bible. Un tel homme n'eſt nullepart un *demi-ſçavant* ; & cette qualité offenſante ſeroit d'autant plus déplacée à ſon égard, que les perſonnes de ce mérite ſont devenues plus rares dans ce ſiècle très-frivole. Mais voyons quel eſt le procédé de Bellarmin dans ſa Diſſertation.

Il commence par expoſer le ſentiment des Théologiens Contemporains du Concile de Trente, * & nous diſôns à ce ſujet, dans notre Analyſe de Juillet 1750,

* Il met à leur tête Jean Driedo (Docteur de Louvain) qui n'étoit pas à la vérité un des Théologiens du Concile, puiſqu'il eſt mort en 1535. Mais cela n'empêche pas qu'on ne le puiſſe appeller Contemporain de cette ſainte Aſſemblée ; qu'on ne puiſſe même ſe ſervir de ſon témoignage pour faire voir ce qu'on a dû penſer à Trente en 1546. Si le Cenſeur a voulu faire une Critique ſur cela (p. 49.) c'eſt encore une attaque nulle.

faisoit que proposer l'opinion & les Textes des Théologiens qui l'ont devancé, ce seroit, comme dit le Censeur, (p. 12.) *un simple Extrait des sentiments qu'il auroit recueillis sur cette matière;* & l'on n'en concluëroit rien de bien positif touchant l'opinion particulière du Cardinal. Mais Bellarmin, encore une fois, adopte cette Thèse de fait, il s'attache à prouver la partie de droit qu'elle renferme, c'est-à-dire qu'il mon-

rage. Nous tranſcrivons en mar-
e le fond & l'eſſentiel de ſa pre-
nière raiſon qui eſt la ſeule que le
Cenſeur n'ait point attaquée, peut-
tre parce qu'il a trouvé ce rem-
art trop fortifié. *

* *Prima Ratio*: Concilia non ſolent
ivinare more Prophetarum, ſed ex
erbo Dei ſcripto vel tradito aut certè
x aliis principiis deducunt ſuas conclu-
ones novis erroribus contrarias. Vul-
atam autem Editionem Latinam debe-
e eſſe Authenticam, non poteſt colligi
x alio principio, quàm ex longo uſu Ec-
leſiæ, ut etiam Patres Concilii ſatis a-
ertè indicant. Porrò ex hoc longo uſu
ectiſſimè colligitur, eam debere eſſe
Authenticam in hoc ſenſu, ut nullo præ-
extu rejiciatur ex publico uſu Templo-
um & Scholarum, & ut fidem certam
aciat in iis quæ ad fidem & mores per-
inent: non enim fieri poteſt ut Eccleſia
am longo tempore erraverit in Myſte-
iis fidei aut in præceptis morum. At
non colligitur ex longo iſto uſu ut de-
beat anteponi textui Græco vel Hebræo,
d eſt fontibus, neque ut nullum erro-
rem interpretis continere credenda ſit.

La seconde raison de Bellarmin, est » Que les Conciles ont coutu-
» me de ne définir que les points
» qui sont nécessaires ou à la con-
» servation de la foi, ou à la
» condamnation des erreurs, ou
» enfin à précautionner les Fidèles
» contre les dangers. Que pour
» tout ceci il suffisoit de déclarer
» que la Vulgate ne contient au-
» cune erreur contraire à la foi &
» aux mœurs; & que par cette rai-
» son elle doit seule être conser-
» vée dans l'usage public. Que du
» reste, il n'est point nécessaire à
» la foi de garantir la parfaite
» conformité d'une Version avec
» les sources ». On peut voir le reste de ce raisonnement dans no-

---

imò contrarium planè colligitur, si quidem ità longo tempore Ecclesia usa est hâc Editione, ut tamen errores nonnullos in eâ deprehenderit, eosque vel correxerit, recurrendo ad fontes, vel toleraverit, ne populos turbaret &c.

tre Extrait de Juillet 1750. Le Censeur a prétendu le détruire, par les Décrets mêmes de la quatrième Session du Concile de Trente ; par la Préface placée à la tête de nos Bibles ; par la Déclaration (prétenduë) des Cardinaux Interprètes du Concile ; par la doctrine avouée de Bellarmin dans ses Controverses; par la nécessité (pretenduë) d'admettre que tout le Texte de la Vulgate touche la foi & les mœurs &c. On a vû ci-dessus combien le Censeur est éloigné de dire sur tout cela des choses démonstratives. Remarquons un mot de Bellarmin qu'il nous objecte à plusieurs reprises, (pages 28. 60. 153.) *Non solùm sententiæ, sed etiam verba omnia & singula ad fidem pertinent. Credimus enim nullum esse verbum in Scripturâ frustrà aut non rectè positum &c.* Objection tout-à-fait étrangère au sujet. Bellarmin par-

le là de l'Ecriture en général ; c'est-à-dire, autant & plus des Textes Originaux que des Versions.

Il est vrai que tous les Textes, tous les mots de l'Ecriture, qui sont sûrement & incontestablement révélés de Dieu, appartiennent à la foi ; en ce sens qu'ils énoncent des objets inspirés, suggérés aux Ecrivains dont le Saint Esprit a dirigé la plume. Tels furent tous les Textes & tous les mots des Autographes de l'Ecriture. Tels sont encore, soit dans les copies qui nous restent, & que nous appellons les *sources*, soit dans les versions fidèles, tous les Textes & tous les mots qui énoncent les vérités Dogmatiques & Morales. Tels encore tous ceux qui expriment, soit dans les sources, soit dans les Versions, le vrai sens des Autographes *. Mais que dans les

* On voit bien que quand nous par-

sources

sources & dans les Versions, dans celle en particulier que nous appellons la *Vulgate*, chaque Texte & chaque mot, hors même de la sphère des Vérités dogmatiques & morales, expriment le sens des Autographes, c'est-à-dire, celui même de l'Ecrivain sacré, & de l'Esprit Saint par conséquent; c'est ce qu'on ne peut assurer totalement, universellement, absolument. Il est permis d'user en ceci des règles de la Critique: travail qui ne regarde pas le commun des Fidèles, mais les Sçavans, & ceux que l'Eglise charge, en certains

lons de *mots* dans cet endroit, nous sousentendons des différences entre les sources & les Versions. Dans les sources, les mots, pris même matériellement, sont révélés ou placés du moins avec la direction du S. Esprit: dans les Versions, ce n'est pas la même chose, parce qu'il n'y a rien qui démontre que leurs Auteurs ayent été inspirés ou dirigés par le Saint Esprit.

cas, de donner des Editions de la Bible.

Il règne un grand défaut dans l'usage de plusieurs Textes que nous objecte le Censeur : celui de Bellarmin en est un exemple sensible. Ce Cardinal parle de l'Ecriture en général, & notre Critique regarde toujours ou presque toujours la Vulgate comme isolée, comme détachée des sources & des anciennes Versions ; il la considère même comme par exclusion de ces sources & de ces anciennes Versions : or ceci n'est nullement analogue aux idées qu'on doit prendre pour bien juger des choses. Les sources & les anciennes Versions, (celle des Septante surtout) sont aussi l'Ecriture sainte, le trésor de l'Eglise : *ad Ecclesiam Catholicam*, dit Mariana, parlant pour l'opinion de l'Authenticité relative, *non minùs quàm Latina Interpretatio ipsi fontes pertinent : ejus*

hæreditas Christi Testamento relicta. Si cet Auteur n'étend pas son discours aux anciennes Versions, à celle des Septante en particulier ; il est bien prouvé d'ailleurs que l'Eglise honore ces précieux restes de l'Antiquité ; qu'elle n'en abdique point la possession, & qu'elle leur conserve la qualité sublime d'Ecriture Sainte. (Voyez la Bulle de Sixte V. à la tête de l'Edition des Septante.)

La troisième raison de Bellarmin regarde l'Authenticité des Textes Grec & Hébreu : Article que l'Anonyme attaque aussi en ennemi déclaré. Mais avec quel succès ? on l'a vu dans notre premier Extrait. Nous n'ajouterons ici qu'une réflexion qui semble raisonnable. Si quelqu'un a dû sçavoir les sentimens de Bellarmin, ce sont ceux qui l'ont défendu, de son vivant, contre les Protestans ses Antagonistes. Or voici ce que nous

lisons dans un Livre imprimé en 1604. & intitulé *Defensio Decreti Tridentini & sententiæ Roberti Bellarmini S. R. E. Cardinalis de autoritate Vulgatæ Editionis Latinæ adversùs Sectarios maximè Whitakerum**. C'est au premier Chapitre

* *Auctore Christophoro à Sacrobosco Dubliniensi Soc. Jesu sacræ Theol. in Academia Dolana Professore. In-12.* On n'a guères bien entendu cet Auteur, quand on a voulu le rendre partisan de

de la première Partie, pag. 8. *Bellarminus Textum Græcum & Hebraïcum* tuetur, *ut tuetur Latinum. Vult enim in Fontium quoque Exemplaribus, salva etiamnum manere, quæ pertinent ad fidem & mores.* Y a-t-il quelque chose de plus clair que ce Texte ? Mais le Grec & l'Hébreu demeurant Authentiques pour la foi & pour les mœurs ; & cette Authenticité étant dans eux primitive, fondamentale, divine quant aux objets & aux termes ; il s'ensuit qu'elle a un dégré d'excellence au-dessus de l'Authenticité de la Vulgate qui n'est qu'une Version : c'est encore la doctrine de Bellarmin qui dit *que les sources des Ecritures sont préférables aux ruisseaux des Ver-*

---

id accideril negligentiâ Librariorum .. ; sive ignorantiâ perversè corrigentium, sive quòd Interpres ipse ità fortasse reddiderit.

sions, *quand on est sûr que ces sources ne sont pas corrompuës* : or si les sources demeurent Authentiques, quant à la foi & aux mœurs, on est sûr que, dans ces Articles du moins, leur intégrité, leur pureté subsistent.

La quatrième raison, contenuë dans la Dissertation de Bellarmin, détaille les inconvéniens de l'opinion qui affirme l'Authenticité u-

l'Eglise de S. Pierre, un Pseautier très-ancien, & qui diffère de notre Vulgate en plusieurs points (étrangers à la foi & aux mœurs). Sur quoi notre Censeur prétend (pag. 125.) *que notre Pseautier étant surement authentique, celui de S. Pierre n'est qu'apocryphe.* Il qualifieroit de même sans doute celui de S. Marc de Venise; celui de l'Eglise de Milan; celui qu'on appelle Mozarabe; ceux dont S. Hilaire & S. Augustin se sont servis pour leur Commentaire &c. Ce seroient là, selon le Censeur, autant de Pseautiers apocryphes, parce que celui de la Vulgate est seul Authentique. Mais à qui persuadera-t-il une si étrange proposition? ce n'eût pas été au Cardinal Bona, qui regardoit le Pseautier de l'Eglise de S. Pierre comme une partie de l'ancienne Italique * par

* Voy. *Rer. Liturg.* 4°. *pag.* 329. *& seqq.*

... est conservée ... de Rome, jusqu'au t... Paul V. qui y introdu... gate ; mais l'ancien ... main ne laisse pas de ... core à présent dans l'E... tican.

Notre Auteur ne s'a... à ces façons de parler : ... *peut-être*, dit-il, que ... *de S. Pierre est celui de ... Vulgate ; & voilà ce ... trompe. Quel est-il donc ... que nous ne vous dirons ...* Et pourquoi ...

Mais en attendant que le Censeur dévoile sa pensée, observons qu'il fait aussi main-basse sur le *Venite exultemus* qui se chante à Matines dans toute l'Eglise, & sur les diverses parties de l'ancienne version qu'on a conservées dans les Missels. Tout cela, dans ses principes, ne peut être qu'*Apocryphe*, ou quelque chose d'approchant; & voici une de ses raisons : *Je vous dirai que tous les jours encore, dans le Sacrifice même, entrent des Textes non-canoniques; que l'Introïte, par exemple, de la Messe de la 3ᵉ Férie de la Pentecôte est tiré du verset 27. du chap. second du 4ᵉ Livre d'Esdras &c.* Il nous semble que ceci ne touche point la question présente. Nous savons bien qu'il entre dans la Messe des prières qui ne sont pas de l'Ecriture Sainte. Mais il s'agit de savoir si les Textes qu'on y fait entrer, sous le titre & avec l'apos-

tille d'Ecriture Sainte,* tels qu'on en trouve dans la plûpart des Introïtes, des Graduels, des Offertoires, sont toujours des Textes comparables à ceux du 4e Livre d'Esdras, quand ils ne sont pas de notre Vulgate.

Nous sommes véritablement *montés jusqu'à la Chaire* Apostolique, pour avoir des réponses sur ce fait important; & il nous a été dit par la Bulle de Clément VIII. en date du 7. de Juillet 1604. que le S. Siège fait très-expresses défenses d'ôter des Missels (sous prétexte même d'y substituer la Vulgate) *cette très-ancienne Version des SS. Livres qui étoit célèbre dans l'Eglise, avant même le Siè-*

* Dans les Missels Romains on apostille comme de l'Ecriture, ce qui en est; on apostille comme du 4. d'Esdras, ce qui est de ce Livre; on apostille comme de Sedulius, l'Introïte *Salve sancta parens &c.*

cle de S. Jérôme : Version d'où sont pris presque tous les Introïtes, les Graduels & les Offertoires. On peut voir la Bulle entière dans tous les Missels Romains, & se demander ensuite à soi-même si cette *très-ancienne Version des SS. Livres* doit être mise dans la classe du *quatrième Livre d'Esdras ?*

Il nous a été enseigné de même par N. S. P. le Pape Benoît XIV. écrivant sur le S. Sacrifice de la Messe, que la plûpart des Introïtes qu'on voit dans les Missels, sont tirés *de l'ancienne Version qui étoit en usage avant le Siècle de S. Jérôme, & que les PP. ont appellée* Italique : *Version*, selon ce grand Pape, *dont se servent les Ecclésiastiques de la Basilique Ambrosienne, les Mozarabes & le Clergé de S. Pierre.* * Ce Passa-

* In introïtu . . . pauci versus dicuntur juxtà interpretationem quæ antè S. Hie-

rons-nous présent
Censeur Anonyme,
pelle *prétenduë Ver*
le Pseautier de S. Pi
Pape dit bien affirma
c'est *l'ancienne Versio*
le siècle de S. Jerôme
Italique par les SS. P
Bellarmin, dans le d
raison, fait des rem
sensées sur les Livres d
de l'Ecclésiastique, des
Ces Livres n'ont été n
corrigés par S. Jerôme

ils seroient très-exacts & très-conformes à l'original, *parce que S. Jerôme n'y a point touché :* ce qui paroît comme incroyable à Bellarmin, & doit le paroître à quiconque veut y faire attention. Le Censeur est néanmoins très-choqué de cette remarque : *La Version*, dit-il (p. 130.) *des Livres de la Sagesse, de l'Ecclésiastique, des Machabées, n'est point authentique précisément parce que S. Jerôme n'a pas daigné y toucher, parce qu'on n'y a fait aucun changement ; mais elle l'est parce que, sans qu'on y touchât, l'Eglise a jugé que ces Livres avoient conservé dans leur version toute leur pureté primitive &c.*

Ceci est une chicane : quand Bellarmin dit que *ces Livres seroient très-exacts & très-conformes à l'original, parce que S. Jerôme n'y a pas touché ;* il entend ce *parce que* non d'une cause *efficiente*

ou d'une cauſe *formelle* ainſi qu'on parle dans l'Ecole ; mais d'une cauſe ſimplement négative , qui n'eſt autre choſe qu'un obſtacle levé : c'eſt dans le même ſens qu'on dit bien que l'Hébreu doit être encore Authentique , parce que les Juifs ne l'ont corrompu ni avant ni depuis J. C. Il eſt donc vrai dans le ſyſtême de l'Authenticité abſoluë , c'eſt-à dire qui s'éten-

[redacted]

Jerôme avoit mis la main, ſoit en corrigeant, ſoit en traduiſant de nouveau ? Ce S. Père auroit-il échoué dans ces ſeuls Livres ; l'aſſiſtance du S. Eſprit, qui, ſelon le Cenſeur, lui étoit accordée pour donner à l'Egliſe l'Edition des Ecritures, l'auroit-elle abandonné au moment de travailler ſur les Livres de la Sageſſe, de l'Ecléſiaſtique, des Machabées ? Voilà ce que Bellarmin ne ſe figure point, parce qu'il juge raiſonnablement des choſes : au lieu qu'en admettant que la Verſion de ces Livres a une Authenticité ſimplement relative à la foi & aux mœurs, on conçoit que S. Jérôme auroit pu l'améliorer, même quant au ſens littéral, quoique toujours dans des points de moindre importance que la foi & les mœurs.

Ce qu'on vient de dire des Livres de la Sageſſe, de l'Ecléſiaſti-

que, des Machabées, s'applique naturellement à notre Verſion des Pſeaumes : toutefois avec une différence. Car nous avons une Verſion faite par S. Jérôme ſur l'Hébreu : mais l'Egliſe ne l'a point reçuë ; & l'on a conſervé l'ancienne Verſion qui eſt d'après les LXX. Si nous demandons à Bellarmin, comme Auteur de la Diſſertation, la raiſon de cette conduite, il nous dira qu'on a voulu éviter le trouble qu'auroit cauſé, dans les Egli-

[redacted]

chose : *Quæ priores Editiones* * *quotidiano usu in Ecclesiis frequentatæ, sine magnâ divini Officii perturbatione non poterant abrogari.* (Bona rerum liturg. 4°. p. 329.) Si nous consultons S. Jérôme lui-même, il nous apprendra que, quoique la Version des LXX. ne soit pas en tout conforme à l'Hébreu, il faut néanmoins la conserver à cause de l'usage qu'on en fait depuis si longtems dans les Eglises : *Hoc enim quod LXX. transtulerunt, propter vetustatem in Ecclesiis decantandum est, & illud* (c'est-à-dire le Pseautier Hébreu ou la Version de ce Pseautier) *ab Eruditis sciendum propter Notitiam Scripturarum.* (Epist. ad Sunniam & Fretel.)

Mais notre Censeur ne goute point ces raisons. Il décide (p. 136.)

---

* Il entend l'Italique pure, & l'Italique corrigée par S. Jérôme.

zèle dans cet Ou
te-t-il , *ce n'est*
le Peuple étoit a
ter les Pseaumes
Et plus bas ayan
Pseaumes de la T
Jérôme *ne mérit*
reçus de l'Eglise
que *la chose ne lui*
à démontrer. Voi
Livre que nous se
de voir exécuté.
trouver beaucoup c
vantes , beaucoup
Hébraïques, point
surtout, ni d'explic

que S. Jérôme ayant comme paraphrasé, dans sa Version, l'Ecclésiaste & les Proverbes; l'Eglise n'est pas censée avoir voulu garantir jusqu'aux plus petites parties de ces paraphrases? Ce mot est placé très-modestement dans la Dissertation. Bellarmin y observe que S. Jérôme a rendu ordinairement (ut plurimùm) la pensée de l'Ecrivain sacré; mais qu'après tout il s'est exposé à quelque danger en faisant ou imitant la fonction de Commentateur; que rien ne prouve, avec évidence, que dans des points peu importants, il ne lui soit échappé aucune faute; & qu'enfin *il paroît bien dur d'admettre que l'Eglise ait rendu Authentique non-seulement la Version, mais aussi l'explication de Saint Jérôme.* Sur cela le Censeur s'écrie (page 113.) *Quel langage! est-ce un Catholique, est-ce un Protestant qui parle de la sorte?* Mais les in-

..., pou
qu'une traductio
exposition, une
tilités que tout c
nons que S. Jérô
donner du dév
Proverbes & à l'E
s'ensuit-il qu'en fa
pour rendre sensib
vres qui sont for
ait eu un préserva
tes les foiblesses
main; & dans le 1
cile de Trente, est-i
ces Paraphrases soi
& authentiquées jus
moindres parties ...

Jusqu'ici nous avons toujours parlé de la Dissertation comme étant de Bellarmin; & nous étions en droit de tenir ce langage, parce que c'est un point démontré. Le Censeur lui-même avouë que Bellarmin, jeune encore & dans le cours de ses premières Etudes, a pu être l'Auteur de cet Ecrit. Nous avons réfuté cette idée : mais fût-elle admise comme vraye, c'en est toujours assez pour faire paroître le nom de *Bellarmin*, soit en attaquant, soit en défendant la Dissertation. Pourquoi donc le Censeur abandonne-t-il ce nom dès la 20e. page de sa Critique, & pourquoi, dans toute la suite de cette vive composition, met-il toujours le Journaliste en cause?

suite d'endroits de notre Vulgate où cet Auteur croyoit que la Traduction Latine est fautive. Nous avons averti que, dans l'Edition de Clément VIII. plusieurs de ces passages ont été corrigés.

En effet, ſous la plume de ce Critique, c'eſt le *Journaliſte* qui *dit*; le *Journaliſte* qui *fait entendre*; le *Journaliſte* qui *conclut* &c. tandis que ce Journaliſte n'a imaginé, ni écrit, ni donné pour certain le fond de cette doctrine; tandis qu'il a offert de recevoir dans ſes Mémoires ce qu'on voudroit lui communiquer contre cette Doctrine. Le Cenſeur a beau vouloir faire un crime au Journaliſte de n'avoir pas combattu cette doctrine; d'avoir même paru l'approuver. Quand ce pourroit être la matière d'un reproche (on doit voir préſentement le contraire) il faudroit encore une raiſon plus forte & plus directe pour charger le Journaliſte de tous les détails de la Diſſertation. Un Journaliſte eſt tout au plus comme un Editeur & un Traducteur. Tous trois peuvent être répréhenſibles pour s'être attachés à un

mauvais Ouvrage; pour l'avoir cru digne de l'attention du Public; mais aucun des trois n'est accusé ni condamné, comme s'il étoit seul coupable de la composition d'un tel Ouvrage. En un mot on combat, on réfute l'Auteur; on blâme la facilité ou la simplicité de l'Editeur, du Traducteur, du Journaliste; & nous croyons encore cette loi assez sévère.

Nous ne disons rien de ces Qualifications doctrinales, de ces Censures flétrissantes que l'Anonyme rassemble depuis la page 211. jusqu'à la page 217. de son Livre. Qu'il nous soit seulement permis d'observer que cette liberté de censurer, de qualifier des Propositions, est un des plus grands écueils où puisse donner l'esprit d'un particulier sans titre & sans caractère. Pour rendre excusable ce procédé, il ne suffit pas de dire, comme le Censeur, *si le droit de*

Théologie, rien
prises qu'on se p
re. Il y a des cho
les certains Hon
Etats ne doiven
d'hypothèses.

On remarque
singuliers dans la C
le nous répondons.
Censeur fait d'une
nal de Janvier 172
des moins surpren
question pour lors (
Dissertations de D.

ginaux & qui veulent que ce ſoit là le ſentiment du Concile de Trente. Sur quoi le Journaliſte de 1723. faiſoit quelques légères critiques, avec aſſez de modeſtie & trop peu d'étendue ou d'érudition, pour un ſujet de cette conſéquence. Le tout ſe réduiſoit à une page in-12. & de-là notre Cenſeur prétend tirer des conſéquences terribles contre nous : (Voyez pag. 190. 191. 193. 196.) Mais, nous le diſons encore, quelle façon d'attaquer ! & comment ſe prévient-on au point de ne diſtinguer pas les armes dont on doit ſe ſervir ? Le Journaliſte de 1723. prétendoit-il & pouvoit-il gêner les opinions de tous ſes ſucceſſeurs? Des Ecrivains périodiques qui ſe ſuccedent, ſont-ils ſolidaires les uns pour les autres ; & cette page du Journal de 1723. contient-elle des raiſons capables de réfuter le très-grand nombre d'Auteurs qui penſent comme D. Cal-

nous, pourront toujo
la matière présente,
ce qui s'appelle pu
prendre un parti tou
nôtre: seulement ils
avertis de ne point so
comme un Dogme, &
battre celui des autres
égards & la modestie c
Notre Censeur ci
trois fois Grégoire de
Valentia, qui préféroit
à toutes les autres Editi
aux sources: en quoi il
qué avec raison par le c
teur de Sorbonne

ce, tout persuadé qu'il étoit son opinion très-extrême, ne oit pourtant point d'erreur le timent contraire : voici ce qu'il ivoit à Serarius le 16. d'Octo. 1590. *Summa, mi Pater, hac , existimare me, auctoritate de-tioneque Concilii Trid. Vul-am Editionem Latinam omni- Editionibus cujuscumque sint ùmatis fuisse prælatam; ità ta-n sententiam hanc meam veram putare, ut arbitrer posse quem-m, sine periculo erroris, de vi ue sensu definitionis illius Con-i Trid. aliter opinari.*

Le P. Morin est encore un de Ecrivains favoris dont notre nseur fait extrêmement valoir utorité ; voici une de ses déci-is (L. 1. Exercit. VII. c. 4.) *orum sententia nihil obest* (il le de la Chronologie des LXX, il embrassoit & qui formoit une action contre l'Hébreu & con-

portant ce que lui a
dinal de Sainte Cro
Jacques Laynès qu
ment assisté au Co
continue : *Itaque le*
gard. defectus , levi
Decreti Concilii T
cationi nihil prorsu.
rata illa sint Interp.
titia : Interpretem
illa negat Prophete
Divinitus inspiratum.
de ejusmodi erratis
vioribus sive irrepti
Interprete commissis
docent Auctores g

Sententia tutò Catholicus acquiescere potest.

Voilà comme il faut toujours parler en cette matière ; & il est aussi très-à-propos, dans l'examen des Auteurs qui l'ont traitée, de lire de près leurs ouvrages & d'apprécier au juste leur sentiment. Combien d'Ecrivains notre Censeur rassemble sans avoir trop pénétré ce qu'ils ont dit ou voulu dire ! Nous citons trois exemples qui termineront nos Extraits. Car quoiqu'il y ait dans le Livre qui nous a occupés jusqu'ici, des traits épisodiques, des hors-d'œuvres, dont quelques-uns même sont très-repréhensibles, nous abandonnons cette partie au Lecteur qui s'en fera le Critique & le Juge, s'il en a la volonté & le loisir. Venons à nos exemples.

1°. Ce P. Morin, dont nous parlions plus haut, est l'admirateur passionné du texte des LXX. Il

embrasse leur Chronologie, il la croit Authentique &c. Pourquoi le Censeur ne tient-il pas compte de ces façons de penser; pourquoi ne s'en sert-il pas pour tempérer son opinion, ou pour modérer ses invectives contre nous?

2°. Le P. Frassen est un des Doctes, un des Hébraïsants que le Censeur (p. 217.) croit opposés à

de cet Auteur, ne forme pourtant pas une objection médiocre : *Hoc Decreto* (celui des PP. de Trente) *Vulgatam eatenùs voluit Sacrosancta Synodus Authenticam haberi, ut certum omnibus esset nullo eam defædatam errore ex quo perniciosum aliquod dogma in fide & moribus colligi possit, ut ait qui Concilio Trid. magnâ cum laude interfuit Andreas Vega, cui Canus, Andradius, Sacroboscus, Sixtus Senensis, aliique à Serrario producti subscribunt; necnon Vulgatæ studiosissimus R. P. Claudius Frassenius pietate & doctrinâ inter Doctores Sorbonicos clarus &c.*

Nous ajoutons, pour dernier mot, que notre dessein n'a point été d'enlever au Censeur son opinion ; mais d'empêcher seulement ses entreprises sur celle des autres. Nous le prions instamment de laisser en paix des possessions ancien-

nes, légitimes, & qui n'auroient rien perdu de leurs droits quand nous les aurions mal défenduës.

ARTICLE CVI.

PRINCIPIA PHYSICO MEDICA in Tironum Medicinæ gratiam conſcripta, à Joanne Claudio Adriano Helvetius &c. c'eſt-à-dire, *Principes de Phy-*

ON trouve dans cet Ouvrage deux qualités, communes à bien des Docteurs, mais assez rares dans leurs écrits, la sévérité Logique & l'urbanité Littéraire: il semble que pour eux ce seroit déroger aux droits de la forme austère, que de l'allier au ton d'une littérature polie. M. Helvétius n'a point séparé l'une de l'autre dans le cours de ces principes élémentaires; partout il raisonne avec la rigueur du Philosophe le plus exact, & parle avec l'agrément de l'homme de lettres le plus aimable: il ne traite jamais les Auteurs comme leurs opinions: quand il refuse son suffrage à leur sentiment, il accorde son estime à leur personne: il ne fait jamais la censure de leur doctrine, sans faire l'éloge de leur mérite: la guerre qu'il déclare à leur système est toujours précédée d'un hommage qu'il rend à leur gloire: ainsi dans tout son livre la

beauté de ſon ame brille avec celle de ſon génie. Nous le remarquons pour l'honneur d'un ſiècle, peut-être décrié par trop d'Auteurs, dont les baſſes haines ou jalouſies immortaliſent également les noirceurs & les talens. Reprenons la ſuite des principes Phyſiques de notre Auteur.

Pour juger de l'homogénéité, ou de l'hétérogénéité des corps, il

trait précédent, se fait par le contact des masses & des surfaces, & se consomme, pour ainsi dire, par le commerce réciproque de leurs *vapeurs athmosphériques* ; l'autre se fait par l'*intromission* des parties d'un corps dans les pores de l'autre, ou par leur adhérence aux *aspérités*, ou aux éminences de sa surface. La première union exige une vraie homogénéité ; la seconde n'exclut pas toute hétérogénéité.

Ces principes universellement reçus deviennent entre les mains de M. Helvétius d'une fécondité & d'une étendue prodigieuse : avec eux il résoud sans peine une infinité de difficultés & de problêmes qui embarassent la plûpart des Physiciens : on diroit que son systême triomphe & se vérifie partout où les autres ne font qu'échouer & succomber. Il rejette la matière subtile & cannelée de Descartes ;

il admet un fluide aſſez ſemblable à *l'éther* de Newton ; il en forme l'athmoſphère qui environne la Terre ; mais il ne prétend pas qu'il émane du Soleil , il ne le tire & ne le compoſe que des vapeurs ſubtiles qui s'exhalent du ſein de notre globe.

Quand on ſuit en ſimple ſpectateur les expériences & les diſputes électriques , on applaudit encore [redacted]

tres sens éprouvent si sensiblement l'impression des merveilles électriques, M. Helvétius a tenté de les éclaircir ; le feu élémentaire est l'agent qu'il invoque ; il en reconnoît la matière propre dans le fluide qui s'écoule des corps électriques. Captif pour ainsi dire dans leurs veines, ce fluide rompt ses liens à la faveur du frottement, ou de toute autre moyen qu'on employe pour rendre l'électricité sensible. Ces torrens ignés, qui s'écoulent des corps électriques, en enlévent quelques particules plus ou moins épaisses dont ils se chargent. De-là ce fluide lumineux & liquide qui jette un souffle *bruissant*, qui lance des étincelles pétillantes, qui darde des aigrettes piquantes, qui répand des odeurs fortes & qui frappe des coups meurtriers. Tantôt il attire les corps voisins en raréfiant l'air qui l'en sépare ; tantôt il les repousse en le condensant :

s'ils lui offrent un paſſage libre, ils s'approchent de ſa ſphère ; s'ils réſiſtent à ſon cours, ils s'en écartent. C'eſt dans une cauſe ſi ſimple que M. Helvétius trouve la clef de tous les myſtères électriques; nous renvoyons les Phyſiciens curieux à ces ingénieuſes conjectures: ils y étudieront des reſſorts, des détails & des principes qui pourront perfectionner leurs idées,

mène qu'il ne range sous les loix de sa méchanique avec une facilité qu'on ne sçauroit trop admirer : les principes & les ressorts de cette méchanique ne sont ni nouveaux ni étranges ; dans tous les âges de la Physique, on en a reconnu la vérité & la nécessité.

Dans la doctrine de M. Helvétius, la nature est uniforme ; ses ressorts invisibles ne sont pas d'une autre espèce que ses ressorts visibles ; les corps insensibles obéissent aux mêmes loix que les corps sensibles ; toutes les parties du systême roulent dans un ordre Physique, dont les loix ne se bornent pas simplement à une analogie harmonique ; dans leur accord & leur dépendance, ces voyes si fécondes se réduisent à une identité, pour ne pas dire à une unité parfaite. L'impulsion se montre en trop d'endroits, pour qu'on l'exile d'aucun où elle ne paroît pas, ce

n'eſt pas elle qui ſe cache, ce ſont nos organes qui ne peuvent l'appercevoir. Ce n'eſt donc pas ſon abſence qu'il faut ſoupçonner, c'eſt leur foibleſſe, dont il faut ſe défier. On aime mieux imaginer des cauſes occultes, que de ſuivre les cauſes connuës; on veut deviner ce qu'on ignore, plûtôt que de pénétrer ce qu'on ſçait; les erreurs qu'on invente, flattent

mosphère terrestre. Il démontre que la lumière ou les rayons solaires ne sçauroient 1°. transporter ces matières à la hauteur d'où on les voit descendre ; 2°. porter jusqu'au sommet des plantes la sève qui les nourrit, & communiquer à cette sève une force qui pousse & soutienne à la hauteur de trente-huit pouces une colonne de Mercure appuyé sur un sep de vigne haut de vingt pieds ; 3°. répandre dans le sein de la terre, la chaleur, dont les impressions & les effets sont si sensibles à de profondes distances. Les expériences de MM. Boyle & Hales fournissent ici des argumens invincibles contre les Physiciens qui attribuent tous ces phénomènes aux *Emissions* du Soleil ou à son action : d'où M. H. conclut, avec évidence, que leur cause ne peut être qu'un fluide poussé du centre à la circonférence de la Terre : aussi l'appelle-t-il

une *matière centrale*, dont il détermine les qualités par les effets qu'elle produit.

Ces effets ſont la chaleur qui échauffe les mines ; les feux qui jailliſſent des Volcans ; les flammes qui s'élancent des mers &c. Sans parler des Minéraux, des Végétaux & de tant de Météores ſinguliers, la Terre, dans tous ſes climats, décèle cette matière centrale.

ſinuer dans tous leurs pores : lumineuſe & ignée, ou plutôt lumière & feu, elle a des propriétés & des vertus, dont l'influence & l'efficace peut ſuffire à la génération de tous ces phénomènes anciens & nouveaux, naturels & artificiels, qui font l'objet & l'écueil des Syſtêmes modernes. M. Helvétius ne nous dit point encore ici quelle eſt la ſource intariſſable de ce fluide athmoſphérique. Il nous apprend ſeulement qu'elle eſt dans la région centrale de la terre, & qu'elle entretient un cours perpétuel de *matière effluente* : quand il nous enſeignera ce qui rend cette ſource inépuiſable, nous ne manquerons pas d'y faire attention.

Après avoir ſolidement établi, nettement développé, diſtinctement caractériſé les *premières qualités de la matière*, M. Helvétius fait, preſque ſans effort, diſparoître tous ces myſtères imaginés,

depuis quelques années, pour obſcurcir tout ce qu'on croyoit de mieux éclairci ſur le mouvement & le tranſport des corps. Dès l'entrée de ſon ſecond Chapitre, où il en trace les loix, il ramene tout au contact immédiat des mobiles, au ſimple choc de leurs parties, comme à l'unique cauſe qui occaſionne, ou qui détermine la communication, ou la diviſion qui

bâti par de grands Architectes ; n'en est pas moins fragile : M. Helvétius le sappe dans toutes ses parties, & le renverse de fond en comble. Il ne fait pas plus de grace à la force d'*inertie* ; les fausses lueurs qui l'ont accréditée, s'évanouissent ici avec toutes ces qualités chimériques, qu'on voudroit substituer aux causes naturelles : ces termes sans idées, ces principes sans intelligibilité, sont de vaines idoles, que des spéculations vagues ou des calculs abstraits ont érigées & consacrées. Le préjugé aveugle qui les adore, la superstition servile qui les encense, ne font qu'animer le zèle philosophique de M. Helvétius à briser ces simulacres frivoles, honteux monumens de la foiblesse d'un siècle qui ne s'apperçoit pas que son défaut de foi, pour les Prophètes & pour les Apôtres, est puni par un

excès de crédulité pour les Philosophes.

Dans le Chapitre 3^e^. sont les règles des *Collisions* : outre les égards dûs aux masses & aux volumes, on en marque ici de particuliers aux instans & à la durée du choc. Dans le 4^e^. on détermine la direction & la vélocité des mobiles après le choc, & on recherche la cause du *ressort*, question importante dans la Médecine

ner, ce tuyau, dis-je, est l'image la plus sensible des corps élastiques. Le fluide central remplit les canaux, ou plutôt les cellules dont leur tissu est composé, il ne peut souffrir qu'on les comprime sans s'y opposer; & dès que la compression cesse, il les rétablit dans leur état naturel.

Le 5^e. Chapitre ne contient que des questions & des conjectures physiques, *Quæstiones & conjectationes physicæ* Dans la première question, M. Helvetius traite de l'espace, & se déclare hautement contre le plein parfait de Descartes, & contre les grands vuides de Newton: ses principes le conduisent nécessairement à admettre des vacuoles parsemés.

Dans la seconde question, il établit autour du Soleil un fluide qui en remplit tout le tourbillon: les Planètes sont emportées dans les courants de ce fluide, comme un

vaisseau dans celui d'un fleuve. La lumière que le Soleil répand dans sa course, nous trace la direction circulaire de ce fluide : il est contenu dans ses bornes invariables par des forces égales dont l'opposition est insurmontable à son impétuosité. C'est dans le fluide qui environne les autres Astres, que M. Helvétius place ces forces opposées, & du conflict des unes avec les autres, il fait naître ces balancemens, *ces oscillations* que l'anomalie des Planètes découvre à nos regards ; mais pour empêcher la confusion de ces fluides appointés, il imagine entr'eux une hétérogénéité qui les rend comme *immiscibles* : c'est-là donner aux tourbillons Carthésiens une solidité qui répare toutes les bréches qu'on y a faites.

Du rapport des masses, des surfaces, des forces, & des directions qu'ont ces différens fluides lumi-

neux

neux, qui éclairent les tourbillons du Soleil & des Etoiles, M. Helvétius tire la solution des plus curieux problêmes de l'Astronomie physique. Pour rendre toute cette théorie plus sensible, il se sert de la comparaison d'une sphère *trouée* dans toute sa surface comme un arrosoir, & remplie d'eau, de sable &c. En la faisant tourner sur un axe, qui la traverse d'un pôle à l'autre, on voit ces matières fluides s'élancer de son sein par les *trous* qui leur sont ouverts : voilà l'image de ces fluides, qui circulent à l'entour des Astres, & qui forment leur Athmosphère. Le mouvement de ces fluides, comme le cercle de leur rotation, est plus grand vers l'Equateur que vers les pôles ; il en résulte, pour leurs tourbillons, une figure elliptique ou ovale, dont le grand diamètre sera celui de l'Equateur, parce que, dans ce grand cercle, sa force sera

plus grande que dans les cercles polaires, & par conséquent plus capable de résister aux tourbillons environnants; mais l'équilibre qui doit règner, entre les couches d'une athmosphère fluide, les forcera à une circulation plus rapide vers les pôles que vers l'Equateur; & voilà pourquoi, dans les différentes parties de leurs orbites, les rayons vecteurs des Planètes, par-

leur simplicité. C'est donc de l'opposition & de l'immiscibilité du fluide solaire avec le fluide terrestre, qu'il fait naître la gravité ou cette force qui repousse vers le centre de la terre tous les corps de son athmosphère. Ainsi la gravité se retrouve ici sous l'empire de l'impulsion : un fluide repoussé par l'autre retombe sur les corps de sa sphère, les pénètre, & agit sur toutes leurs parties. De-là vient qu'elles sont toutes sensibles à l'action de la gravité : ce qui fournit à M. Helvétius l'explication la plus heureuse de tous les phénomènes de la gravité.

Ce chapitre 5e. le dernier de ce volume, se termine par des conjectures sur la suspension des liqueurs dans les tubes. On sçait que, dans les tubes capillaires, elles s'élèvent au dessus du niveau ; & que dans le tube de Toricelli, elles se soutiennent à une certaine hauteur ;

ce ſont là des phénomènes plus connus que leur cauſe. M. Helvétius rapporte tous les ſyſtêmes qu'ont imaginé les Phyſiciens pour l'aſſigner ; il en découvre le foible aſſez ignoré par la plupart de leurs partiſans : les argumens & les expériences qui ruinent leurs hypothèſes, doivent leur faire agréer le ſecours du fluide athmoſphérique, dont l'activité & la direction ne paroiſſent rien moins qu'é-

monde. Dans un troisième Extrait nous rendrons compte du second Volume.

ARTICLE CVII.

ARCHITECTURE HYDRAULIQUE. Seconde Partie qui comprend l'art de diriger les eaux de la Mer & des Rivières, à l'avantage de la défense des Places, du Commerce & de l'Agriculture. Par M. Belidor, Colonel d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, &c. Tom. second. 4°. pag. 480. sans les Tables & les Planches. *A Paris, chez Jombert, rue Dauphine. M. DCC. LIII.*

A La tête du quatrième & dernier Livre de son Architecture Hydraulique, M. Belidor place un Chapitre qu'on ne pourra trop lire, ni comparer avec la doctrine

des Ecrivains qui l'ont précédé. C'est un examen général de la nature des fleuves : matière intimement liée avec le plan que s'est proposé l'Auteur. Car combien d'accidents arrivent dans le cours des fleuves, soit du côté des levées, soit par rapport au sol où ils coulent, soit à l'occasion des isles qui s'y forment &c. & quelle multitude de travaux sont nécef-

l'habiles gens s'occupèrent de cet objet. Tel fut entr'autres le célèbre Guglielmini, premier Mathématicien de Boulogne. M. Belidor avoue qu'il a profité de ses connoissances ; mais en comparant les Ouvrages de l'un & de l'autre, nous ne croyons pas qu'on puisse refuser à notre Architecture Hydraulique le prix de la clarté, de la briéveté & de la bonne instruction. Donnons un exemple :

Il y a un point bien remarquable dans la vîtesse des fleuves : c'est qu'elle dépend immédiatement & de la pente de leur lit, & de la hauteur vive de l'eau. On appelle *hauteur vive*, l'eau *prise depuis sa surface jusqu'à la partie basse qui conserve sa vîtesse propre au-dessus des obstacles* : ces derniers mots *au-dessus des obstacles*, sont pour exclure la résistance causée par le fond, où roulent les eaux ; & telle est la définition que don-

ne M. Belidor : définition beaucoup plus intelligible que celle de Guglielmini qui dit que *la hauteur vive d'une eau courante eſt la ligne perpendiculaire menée depuis la ſurface de cette eau juſqu'à ſa baſe, laquelle baſe eſt tellement diſpoſée que, quand le cours de l'eau vient à ceſſer, il ne reſte pourtant, dans cette eau, aucune partie qui ſoit en repos.* Cela ſignifie que tou-

ſieurs conſéquences ; car c'eſt ce qui fait 1°. Que les fleuves coulent bien plus rapidement dans le tems de leurs crues que quand les Eaux ſont baſſes. 2°. Que l'Eau diminue de vîteſſe, quand d'un lit plus étroit, elle paſſe dans un autre plus large. 3°. Que l'eau croiſſant en hauteur, cette augmentation compenſe ſouvent la diminution de vîteſſe cauſée par le défaut de pente. 4°. Qu'il n'eſt pas abſolument néceſſaire qu'un fleuve ait de la pente pour couler, le volume d'eau pouvant ſuffire pour donner de la vîteſſe & du cours à ce fleuve : mais il faut toujours que, vers ſon origine, la ſurface de l'eau ſoit plus élevée que celle du lieu où elle déterminera ſon cours.

Ainſi ne faiſons-nous qu'abréger les détails de M. Belidor, qui ajoute un Examen très-raiſonné de l'action des fleuves ſur leurs

fonds & sur leurs rives : ce qui entraîne une multitude d'instructions très-utiles, pour sçavoir estimer les changements qui arrivent au cours des eaux, & pour remédier aux désordres qu'elles causent si souvent. Les atterrissements, par exemple, & la formation des Isles sont des objets auxquels on ne peut donner trop d'attention. » Si l'on n'y prend garde, *dit à*

» pour Lyon, si leur communica-
» tion avec la Mer étoit interrom-
» puë ! Cependant l'on ne paroît
» point frappé d'une crainte aussi
» si bien fondée, parce que l'on
» regarde avec indifférence le pro-
» grès des atterrissemens qui s'y
» sont formés de nos jours, &
» qui causent de justes allarmes à
» ceux qui en prévoyent les suites
» malheureuses ».

Pour prévenir les désordres que cause si souvent le cours des Rivières, on tâche de rompre leur effort avec ces espèces de digues qu'on nomme *Epis*. Ce sont des ouvrages construits en maçonnerie ou avec des coffres de charpente remplis de pierres, ou bien on les forme avec du fascinage garni d'une couche de gravier. Ces *Epis* se placent le long des bords d'une rivière, pour contraindre le fort du courant à se déterminer d'un côté plutôt que de l'autre. déter-

mination qui suit la diversité des angles que font les *Epis* avec la rive adjacente : car on conçoit que l'angle droit, l'angle aigu, l'angle obtus doivent produire des effets différents, & que de chacun d'entre-eux résultent des avantages particuliers. M. Belidor les explique, les détaille, les présente aux yeux par le moyen de plusieurs planches, gravées avec autant d'élé-

» les, Bourgs & Villages, situés le
» long des Rivières navigables,
» sont bien mieux bâtis, plus peu-
» plés & plus vivants qu'ailleurs :
» les pays voisins en bonne culture,
» & bien autrement en valeur, que
» ceux des lieux où il n'y a point
» de Navigation. Dans ces derniè-
» res, les Terres y sont le plus
» souvent nonchalamment culti-
» vées, parce que le débit des den-
» rées manquant, les Habitants ne
» travaillent guères que pour leur
» propre subsistance. »

Ces raisons ont multiplié les vuës du Public & des hommes de génie, sur tout ce qui peut faciliter ou perfectionner le cours des Rivières. Elles ont donné naissance à une infinité d'entreprises, soit pour ménager les eaux des petites rivières; soit pour redresser le cours des grandes; soit pour corriger la pente des fleuves trop rapides; soit pour faire monter & descendre

toute ſorte de Bâtiments au moyen des écluſes & des ſas ou baſſins dont M. Belidor décrit toute la manœuvre & tous les uſages. Il y ajoute un projet ou devis tiré des Mſſ. de M. le Maréchal de Vauban, ſuivant lequel on pourroit conſtruire partout des canaux à la moindre charge, & au plus grand profit des Peuples. Le plan en eſt bien ſimple ; il ne ſeroit queſtion que de faire contribuer les Riverains

Les Anciens, nous entendons ceux même des premiers tems, ont emprunté le secours des Canaux. M. Belidor entre à ce sujet dans un morceau historique qui comprend les relations ou témoignages de divers Auteurs : & d'abord il est question du célèbre Canal qu'on avoit construit en Egypte pour joindre la Méditerranée à la Mer rouge, & pour faire par conséquent le commerce du Monde entier. Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon parlent de ce Canal d'une manière si précise qu'il est surprenant qu'on ait mis, dans ces derniers siècles, son existence au nombre des problêmes. M. Belidor transcrit les Modernes qui ont fait mention de ce fameux ouvrage. M. Huet, Evêque d'Avranges, M. Rollin, Auteur de l'Histoire ancienne, M. de l'Isle, de l'Académie Royale des Sciences, fournissent des autorités & des rai-

ſons : il y a quelques inexactitudes dans le récit de M. Huet, ſurtout la faute d'identifier Séſoſtris avec Seſac contemporain de Roboam : on a démontré, depuis longtems, l'erreur de Joſephe à cet égard ; le Séſoſtris d'Hérodote & de tous les autres Ecrivains Grecs remonte à des tems bien plus hauts, & peut-être même juſqu'au ſiècle du Pharaon de l'Exode.

paroît pas suffisamment exprimé, quand on dit simplement que le Canal avoit plus de *mille stades* : il semble que, quand on mettroit deux ou trois cents stades au-dessus, ce ne seroit point trop, puisque les détours rendoient ce Canal *beaucoup plus long* que la route de *mille stades*.

Si nous faisons ces Critiques, c'est qu'on s'arrête volontiers sur un si beau sujet. Imaginez un Canal de 60 ou 70 lieuës de long, large d'environ cent coudées, commençant un peu au-dessus de Bubaste, Ville assez proche de ce qu'on appelle le *Delta*, & continué jusqu'à la Mer rouge, ensorte que, par cette voie, les Vaisseaux de la Méditerranée passoient en peu de jours dans l'Océan, & de-là dans la Mer des Indes, sans être obligés, comme nous faisons aujourd'hui, de doubler le Cap de Bonne-Espérance & toute l'Afrique. Voilà le

plus beau coup d'œil de Navigation qui se puisse imaginer. Ce Canal auquel Sésostris, Darius, Ptolomée Philadelphe avoient travaillé en divers tems, subsista jusques vers le 7e siècle de l'Eglise : les Guerres & la Barbarie l'ont détruit, mais il en reste des vestiges que le P. Sicard, dans ses Voyages, a bien reconnus.

Les Romains ont aussi creusé des Canaux ; les Chinois en ont rempli leur vaste Empire ; mais il

très-intéressante de ce fameux ouvrage ; il en spécifie l'Entrepreneur général, M. Riquet ; le Directeur, M. le Chevalier de Clairville ; le tems de la construction, depuis 1666. jusqu'en 1681. ; la longueur d'une Mer à l'autre, de 125681. toises ou cinquante lieues & demie ; la largeur moyenne, de dix toises, sur six pieds de profondeur ; les grandes écluses, au nombre de cent ; les huit Sas accollés près de Beziers, où les batteaux montent & descendent une chute de 66. pieds ; le percé de la montagne de Malpas, où l'on fait passer, comme sous une voute, le canal sur la longueur de 120. toises &c. c'est ce qu'exprimoit le P. Vanière dans ces beaux vers :

> Gallia dum gemino faciens commercia ponto
> Ignotos ratibus calles tellure sub imâ
> Effodit, & longo suspensis fornice lymphis . . . . . .

Octobre 1753.

Quæ medium non inde procul per inane
volabant,
Icariam visæ naves timuisse ruinam ;
Nunc sub humo mersæ Stygii nigra verrere Ditis
Stagna putant :

Dans un Païs aussi arrosé que la France, & aussi fertile en hommes capables de former des projets, il n'est pas surprenant qu'on ait parlé tant de fois d'augmenter

nontant & descendant, jusqu'à A-niens : une Carte que donne M. Belidor place tous ces objets sous les yeux du Lecteur. On peut compter sur la fidélité de l'exposition, & sur l'importance des vuës que suggère l'Auteur à l'occasion de cette entreprise, puisqu'il y est entré lui-même comme arbitre entre la Compagnie chargée de la dépense du Canal, & les Entrepreneurs qui en avoient conduit les travaux. Cet Arbitrage étoit pour des discussions pécuniaires, nées à la suite d'un marché très-mal entendu, & capable de ruiner les Intéressés, s'ils n'avoient eu recours aux bons Offices d'un Connoisseur aussi éclairé & aussi honnête-homme que l'est M. Belidor. La lecture de tout ceci est extrêmement utile pour prévenir des inconveniens, arrêter des procès, & empêcher beaucoup de mauvaises affaires. C'est par le même

motif que l'Auteur présente un modèle de Requête, où sont compris les principaux Articles qui doivent être insérés dans le privilège toujours nécessaire pour l'entreprise d'un Canal de communication. La suite de l'Ouvrage touche le fond même de ces sortes de projets, & passe aux détails de l'exécution. Nous en parlerons dans un autre Extrait.

ARTICLE CVIII.

INSTRUCTIONS MILITAIRES, à Paris chez Briasson rue S. Jacques 1753. volume in-12. de 174 pages.

» CEtte Instruction est le fruit » du loisir d'un homme de » qualité, qui n'est parvenu au » rang distingué qu'il occupe au- » jourd'hui, dans le Service, qu'après » avoir passé par tous les grades » inférieurs .... C'est en passant ain-

» si par tous les dégrés que les Ro-
» mains se perfectionnoient dans
» l'art Militaire. »

L'Auteur a cru devoir cacher son nom : *qu'importe*, ajoute-t-il, *si son livre est bon, qu'on sache ou qu'on ignore qui l'a fait ?* Il a raison ; mais le Public aime à connoître ceux à qui il doit de la reconnoissance.

Depuis trente ans ou environ, voici bien des Ouvrages François qui traitent de l'Art Militaire. C'est une vraie consolation, pour les Amateurs de la Patrie, de voir tant d'hommes respectables, travailler systématiquement à sa gloire & à sa défense : & si quelqu'un disoit, *tout ceci n'est que spéculation*, on lui répond, une fois pour toutes, qu'en toute profession la théorie jointe à la pratique est ce qui forme les grands Maîtres.

Quoique l'Auteur que nous an-

nonçons ait profité de ſes lectures, & travaillé d'après de bons Mémoires, ſon Ouvrage n'eſt point une imitation ſervile, ni une fade répétition de ce qu'ont dit les autres : il a des idées neuves, des exemples propres, des réflexions qui ſont à lui ; & il a un autre avantage qui eſt de dire beaucoup en peu de mots, & de renfermer en moins de deux cens pages tout l'eſſentiel du métier des Héros.

Officiers tant Généraux que Subalternes ; vingt-six autres ont pour objet les opérations les plus nécessaires, l'entrée d'une Campagne, les campemens, les marches, l'ordre de Bataille, convois, fourages, détachemens, passage ou défense d'une Rivière, cantonnements, quartiers d'hyver, retranchemens, Tactique, Evolutions Militaires, Police & Discipline &c. Comme chaque Article est un précis déjà tout fait, nous n'en ferons point d'autre, contents de quelques Observations.

» Un Général, *dit l'Auteur*, » ne doit être ni trop vieux ni trop » jeune, afin qu'il ne manque ni » de sagesse ni d'expérience pour » délibérer, ni de vigueur pour » agir. » Le reste égal, le défaut d'âge seroit moins vicieux que l'excès. Un Chef trop jeune peut consulter & s'en rapporter aux lumières des plus an-

ciens : dans un Vieillard rien ne peut ſuppléer au défaut d'activité. Décorons la vieilleſſe, & employons l'âge moyen.

Voici le portrait qu'on nous trace d'un bon Subalterne. „ Etre „ propre ſans affectation : marcher „ uniment : avoir une contenance „ naturelle & un air ouvert : être „ doux, paiſible, civil : parler peu „ & modeſtement : éviter les que„ relles : aimer à obliger : avoir

ment touché de la conduite que tiennent la plûpart de Officiers.
» Quel usage font-ils de leur tems
» pendant la Paix ? S'appliquent-ils
» à l'Etude de l'Histoire, des Ma-
» thématiques & de la Géographie ?
» Cherchent-ils à s'instruire & à
» faire l'application des différens
» terreins propres aux mouvemens
» des Troupes ? ... La France déja
» si puissante, & si redoutable par
» elle-même, le seroit bien davan-
» tage, si la Noblesse joignoit à
» l'amour qu'elle a pour son Prin-
» ce, & à l'ambition qui lui est
» si naturelle, le désir généreux de
» signaler l'un & l'autre par de so-
» lides effets. »

L'Auteur pense que l'offensive a bien de l'avantage sur la défensive.
» Il paroît étonnant, dit-il, qu'à
» forces égales une Armée retran-
» chée se laisse forcer. La meilleure
» raison qu'on en puisse donner, est,

» ce me ſemble, celle-ci : un Géné-
» ral qui ſe retranche, paroît ne
» prendre ce parti que pour éviter
» d'en venir aux mains ; le Soldat
» qui ne penſe pas toujours conſé-
» quemment, juge d'abord que
» l'Ennemi doit être ſupérieur de
» beaucoup ; il s'intimide & ſe
» laiſſe abattre au point qu'il perd
» tout courage à la première atta-
» que &c. » Une ſeconde raiſon
... c'eſt le trop d'éten-

Troupes Etrangères au service de France. Ces Troupes, disoit-il à-peu-près, coutent plus d'entretien, n'ont pas même intérêt, ni même attention que les Patriotes, & d'ailleurs, étant trop nombreuses, elles pourroient faire la loi : ces raisons sont tout au moins très-plausibles. Notre Auteur cependant n'est pas dans les mêmes principes; il prétend qu'il *est de l'intérêt & de la politique du Prince d'inviter à son service le plus d'Etrangers qu'il lui est possible*. Peut-être veut-il parler des Officiers, comme il est expliqué dans une des notes. » On » n'ignore pas combien la dernière » réforme a fait sortir d'Officiers » du Royaume; la plûpart se sont » retirés en Russie, où ils ont été » reçus avec joye & pourvus d'em- » plois.... Si on leur avoit pro- » posé la demi-paye, ils auroient » préféré le service de France à » tout autre, quoiqu'avec des avan-

au contraire combien
heureux pour la Fra
voir pas sçu reten
Doria, un Marécha
berg, un Prince Eug
Ce que sont les y
corps, les guides le
mées: c'est pourquo
après avoir rapporté p
nestes exemples d'éch
faute de guides surs & f
d'avis qu'on établît qua
Compagnies de guides
d'une intelligence & d'

former. Se flatter trop facilement d'avoir atteint la perfection, c'est n'être pas fort loin de la décadence.

De même l'Officier qui se croira profond dans la Tactique pour avoir lû quelques Mémoires ou quelque Commentaire sur César ou sur Polybe, se trouvera bien loin de son compte quand il lira le 42ᵉ. Chapître de ces instructions, & sera effrayé du chemin qui lui reste à faire.

Ceci suffira pour donner une notion de cet Ouvrage, qui est écrit à la militaire, briévement, simplement, noblement. Les exemples anciens & modernes qu'on y cite en grand nombre sont bien choisis & bien appliqués. Les noms y sont estropiés quelquefois. Stro-ri, par exemple, pour Strozzi; Policerte pour Poliorcete; Municius pour Minucius; le Bavet pour Bavai en Hainault; Martognano

roient fort excusab
a plus d'apparence
sur le compte des I
Nous n'avons ga
les 17. Planches, do
unes sont subdivisée
figures. Le Lecteur
préceptes réduits en

ARTICLE

CALCULS EXACT
tracé de l'ombre de
l'Espagne & le Por
l'Eclipse ...

L'Eclipſe prochaine du Soleil devant être centrale dans une partie de l'Eſpagne & du Portugal, ſuivant les deſſeins inſérés dans les Ephémerides de M. de la Caille, & dans celles de Bologne ; j'ai voulu ſçavoir exactement dans quels endroits de l'Eſpagne & du Portugal cela devoit arriver, ſuivant les Tables de M. Hallei, parce que les Ephémérides de M. de la Caille & celles de Bologne ſont calculées ſur les tables de M. Caſſini. Outre la figure générale que M. de la Caille a donnée de cette Eclipſe, qui montre ſa grandeur & le temps de ſa plus grande phaſe par tous les lieux de la terre où elle ſera viſible ; il rapporte en particulier, l'heure & la minute du commencement, de la fin & du milieu, comme auſſi la grandeur pour vingt-quatre endroits différens de l'Europe, parmi leſquels ſe trouvent

Madrid & Lisbonne. Suivant ses déterminations, l'Eclipse doit être à Madrid de 11. doigts 20′, & à Lisbonne de $11^{d}. 36'$. En faisant les mêmes déterminations pour un plus grand nombre de lieux, l'on pourroit connoître ceux dans lesquels l'Eclipse devra être encore plus grande, & même exactement centrale. Mais comme cette mé-

aux différens points de cette orbite: ce qu'il est aisé de calculer directement par la trigonométrie rectiligne & sphérique pour chaque moment donné, lorsque l'on a d'ailleurs tous les Elémens de l'Eclipse exactement déduits des Tables Astronomiques. C'est une méthode fort simple que m'a appris M. De l'Isle, & suivant laquelle ayant calculé de demi-minute en demi-minute, depuis 9^h $33'$ jusqu'à 9^h $44'$ comptées au Méridien de Paris, les longitudes & latitudes des points de la Terre qui répondoient à ces moments pris sous l'orbite de la Lune ; j'ai pu marquer ces points sur une Carte d'Espagne & de Portugal & y reconnoître par conséquent tous les lieux qui devoient voir l'Eclipse centrale avec autant de précision que ces lieux sont eux-mêmes marqués sur cette Carte. J'ai choisi pour cela la Carte que feu M.

De l'Isle a publiée en 1701. laquelle a été réglée sur les Observations qui avoient été faites jusqu'à ce tems-là, & qui s'est trouvée s'accorder parfaitement à celles que l'on a faites depuis.*

Par cette carte on voit que l'Eclipse commencera à être centrale sur la carte de Portugal, tout proche d'Aveiro petite Ville & Port situé sous la latitude de 40° & demi. L'Eclipse centrale arrivera tout près

tal à Paris, qui répondent à 42ʺ de tems, l'on comptera alors sous ce lieu 8 h. 52' lorsque le centre de la Lune y paroîtra exactement répondre à celui du Soleil.

L'ombre de la Lune quittera l'Espagne assez près de Cartagène vers 9 h. 42' au méridien de Paris ou 9 h. 30' compté sur le méridien de Cartagène, parceque cette Ville n'est que d'environ 3 degrés occidentale à Paris & située sous la latitude de 37° 15' ou 16'. Il n'y a point d'autres lieux considérables sous la route de l'ombre ou auprès, sinon la Ville d'Alcantara & celle de Truxillo dans l'Estramadure : le centre de l'ombre approchera fort près de cette dernière.

Le centre de l'ombre de la Lune ne peut arriver à la superficie de la Terre, à moins que le diamètre apparent de la Lune ne soit plus grand que celui du Soleil.

Par les tables de M. Hallei, le

diamètre horiſontal de la Lune n'eſt que de 3″ plus petit que celui du Soleil ; mais la Lune étant élevée de plus de 21°. ſur l'horiſon d'Aveiro, dans le tems que l'Eclipſe y ſera centrale, le diamètre de la Lune doit par cette raiſon être augmenté de 12″ : par conſéquent en ſuppoſant les diamètres du Soleil & de la Lune tels qu'ils ſe déduiſent des Tables de M. Hallei

dans ce tems, y ſurpaſſera celui du Soleil de 14''.

Ce qui ſembleroît encore devoir augmenter la durée de l'éclipſe, c'eſt que l'on ſçait que les diamètres du Soleil, marqués dans les Tables de M. Hallei, ſont de quelques ſecondes trop grands. Mais malgré cela il eſt fort douteux ſi cette Eclipſe ne ſera pas totale ſans demeure ou même annulaire. Et cela par un effet Phyſique qui diminue conſidérablement le diamètre apparent de la Lune placé au-devant du Soleil, & par un autre effet qui augmente au contraire l'apparence du diamètre du Soleil. C'eſt pourquoi il ſera d'une très-grande importance d'obſerver dans cette Eclipſe non-ſeulement le diamètre apparent de la Lune lorſque l'on la pourra appercevoir toute entière ſur le Soleil, mais encore le diamètre du Soleil tant

avant & après l'Eclipſe, que dans le le tems que cet Aſtre ſera preſque tout couvert par la Lune. Il ne ſera pas moins important d'obſerver, avec toute la préciſion poſſible, le progrès de l'Eclipſe par la meſure de la partie reſtante du Soleil, en marquant exactement les moments de ces Obſervations, ſurtout dans le tems du plus fort de l'Eclipſe, parce que ces quanti-

ainsi que M. de Barros nous l'a appris *.

Comme sur cette image blanche du Soleil l'on pourra mieux appercevoir le disque de la Lune, qui y doit paroître noir & bien tranché, l'on sera en état d'y mieux observer les momens des attouchemens des bords du Soleil & de la Lune, lorsqu'ils viendront à se rencontrer ; & lorsque le Soleil sera prêt à être tout couvert, l'on remarquera si le Croissant de la partie restante du Soleil est bien ter-

* M. de Barros est un Gentilhomme Portugais qui ayant observé avec M. de Lisle le dernier passage de Mercure sur le Soleil, s'est apperçu de plusieurs Phénomènes singuliers, qui n'avoient pas encore été vûs avant lui. Il en a rendu compte à l'Académie, en expliquant la cause Physique de ces Phénomènes. Il s'est avisé le premier de regarder le Soleil avec un verre légèrement enfumé,

minée dans toute sa circonféren-ce, & s'il se couvre de quelques couleurs.

---

recouvert d'un autre verre coloré en verd: ce qui rend l'image du Soleil blanche; au lieu qu'elle paroît rouge, étant regardée par un seul verre enfumé, ou par un seul verre coloré en rouge, comme l'on s'en sert ordinairement. On s'étendroit davantage sur ce sujet, si l'on n'attendoit incessamment, de M. de L'Isle, la

Tables des Longitudes & Latitudes des lieux de la Terre qui doivent voir l'Eclipse centrale à differents tems, comptés de demi-minute en demi-minute au Méridien de Paris.

Temps.	Latitudes Septentrionales.		Longitudes depuis le premier Méridien	
32	41°	29′	9°	2′
34	40	30	9	32
34 ½	40	16	10	16
35	40	2 ½	10	39
35 ½	39	49	11	11
36	39	36	11	42
36 ½	39	23	12	13
37	39	10 ½	12	42 ½
37 ½	38	59	13	10 ½
38	38	46 ½	13	39
38 ½	38	35	14	6
39	38	23	14	33
39 ½	38	11 ½	14	56
40	37	58 ½	15	25
40 ½	37	49	15	49 ½
41	37	38	16	13
41 ½	37	27	16	37 ½
42	37	16 ½	17	0

ARTICLE CX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

D'AMIENS.

D*Issertation sur l'ancienne jonction de l'Angleterre à la*

Dans la première, il discute les preuves de l'existence de l'Isthme, que l'Histoire & la Physique nous offrent. Dans la seconde, il expose en détail le Méchanisme par lequel cette langue de terre aura fait place au détroit qui subsiste maintenant entre Douvres & Calais.

I.

L'Histoire ne nous fournit aucun témoignage positif, aucune preuve solide en faveur de cette jonction; mais l'Auteur ne laisse pas de la croire assez bien établie. 1°. Par la conformité de langage, de mœurs, de coutumes qu'on a toujours remarquée entre les anciens Gaulois & les anciens Bretons *. 2°. Par l'existence des Ani-

* L'Auteur s'efforce de prouver ici que nos anciens Gaulois étoient trop barbares pour entreprendre de franchir le détroit. Cependant on a l'exemple

quent jamais parı
&c. 3°. Par l'élé
de la Mer entre Do
elle n'a en cet enc
30. brasses : n'est-
d'un terrein qui jo
lé à l'Angleterre ? 4
formité, l'identité,
des terres qui borde

des Sauvages d'Améri
leurs canots, passent tr
des bras de mer, des c
sauts &c. Ces gens-là son

létroit. C'eſt une découver-
fait M. Guettard, ainſi
e peut voir dans les Mémoi-
Académie Royale des Scien-
ır l'année 1746. Tel eſt à-
s le fond de la première par-
olume que nous indiquons.

I I.

nent la ruption de l'Iſthme
pû s'opérer ? L'Auteur con-
les balancements généraux
uvent la maſſe des eaux de
ı : balancemens qui conſiſ-
une part dans le flux & re-
de l'autre dans le mouve-
es eaux de l'Orient à l'Oc-
» En conſéquence de ces
tions, il fait voir quelle eſt
ıduë de l'action des eaux de
er contre les côtes ; & com-
ıt la cauſe générale avec
conſtances particulières qui
ent augmenter l'intenſité de
cillations dans la Manche ;

» il tâche de prouver, par la situa-
» tion & le gisement des côtes,
» par les indices que la Nature a
» consignées de tems en tems sur
» les lieux voisins de l'Isthme, &
» par une analogie de différentes
» expériences qui rentrent dans le
» même cas, que la ruption de la
» langue de terre, dont il a éta-
» bli l'existence, a eu lieu ». Ain-
si l'Auteur présente-t-il lui-même
l'esquisse de sa seconde partie. Il y
... des conjectures

Rois de la première & de la seconde Race.

DE MONTAUBAN.

De ratione Libros cum profectu legendi Libellus, deque vitandâ noxiâ moribus lectione Oratio à Patre Francisco Sacchini, Societatis Jesû. *De la manière de lire avec fruit, & une Harangue contre la lecture des mauvais Livres, par le P. Sacchin Jésuite.* Vol. in-12. pag. 188. Chez Jean-François Teulieres, Imprimeur du Roi & de l'Académie. M. DCC. LIII. L'Edition qu'on donne ici est très-élégante, & fait beaucoup d'honneur aux Presses de Montauban. Elles méritent encore plus d'éloges pour ce zèle à redonner un Livre Latin qui étoit presqu'oublié. La matière d'ailleurs est très-utile. Il est question d'instruire les jeunes gens de la manière de lire avec fruit, & de leur faire éviter les mauvaises

lectures. Puiſqu'on lit beaucoup dans ce Siècle, il faut lire avec méthode, & ne rien lire qui corrompe les Mœurs & la Religion. Voilà juſtement la difficulté : le ſecond point ſurtout eſt extrêmement néceſſaire, & eſt preſque totalement négligé. C'eſt ce qui fait qu'on reproche aux Lettres des abus, dont au fonds elles ne ſont pas coupables, mais qui ne laiſſent pas d'indiſpoſer [illegible] à leur égard.

des Prix pour l'année 1754. Celui d'Eloquence sera : *Le danger de la louange prématurée ou excessive.*

Celui de l'Histoire sera : *Quelles étoient les Villes principales de la Province Séquanoise, sous la Province des Romains, & quelle étoit leur situation ?*

Celui des Arts est destiné à celui qui *indiquera les meilleurs marques de conserver & même d'augmenter l'action du feu dans les fourneaux des Salines, en diminuant la consommation des bois destinés à la cuite des sels, sans en diminuer le produit, & en leur conservant le même grain.*

Les ouvrages seront remis avant le mois de Mai 1754. au sieur Daclin, Imprimeur de l'Académie, à Besançon.

DE STRASBOURG.

On a imprimé dans cette Ville, un Ouvrage qui mérite d'être lu,

étudié & confirmé par de nouvelles expériences. C'eſt une *deſcription des courants magnétiques* : l'Auteur, M. Bazin, déjà bien connu par un bon abrégé de l'Hiſtoire des Inſectes, a mis l'aiman, ou plutôt des lames d'acier aimantées dans toutes les ſituations convenables pour découvrir la route des courants magnétiques. Il n'a rappellé que l'ancienne expérience de

nes de l'Aiman, comme son attraction, sa force, sa déclinaison &c. Sans les Planches, nous ne pourrions dire ici que des choses très-obscures ou très-difficiles : ainsi nous renvoyons au Livre même dont le format est in-4°. pag. 52. sans les Planches. *Il se trouve à Strasbourg, chez Jean-François le Roux, & à Paris, chez Guerin & de la Tour, rue Saint Jacques.*

DE BORDEAUX.

Dissertation sur la nature & la formation de la grêle qui a remporté le prix au jugement de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts. Par le P. Blaise Monestier de la Compagnie de Jesus, Professeur de Physique au Collège de Tournon en Vivarais. 4°. *pag.* 44. Chez la veuve de Pierre Brun &c. M.DCC. LII.

L'Auteur traite, en trois Cha-

pitres, la nature de la grêle ; & en quatre, ſa formation. D'abord il recherche ce qui cauſe la dureté de ce Météore : ce n'eſt point, ſelon lui, le repos reſpectif des parties aqueuſes qui le compoſent : ce n'eſt point l'engourdiſſement de la matière ſubtile, compriſe dans les pores du liquide : ce n'eſt point la diminution du mouvement de fluidité : diminution cauſée par

dire, de matières aqueuſes, ſalines & ſulfureuſes; il entre de tout cela dans la grêle : en ſorte pourtant qu'après l'eau, ce qui y domine, ce ſont les ſels, tant ceux qu'on nomme *principes*, que les *concrets* qui ont plus de volume & de denſité. Ces derniers avec les ſoufres différencient la grèle d'avec la glace, qui ne contient que de l'eau & des ſels *principes*.

Mais comment la grêle ſe forme-t-elle ? Premièrement elle ſort du ſein des nuées, région peu élevée dans l'Atmoſphère. Notre Auteur détermine cette hauteur à trois cent ſoixante toiſes tout au plus ; & la preuve qu'il en donne, ſatisfera les Phyſiciens : il explique enſuite comment les matériaux de la grèle, c'eſt-à-dire, l'eau, les ſels tant *principes* que *concrets*, & les ſoufres ſe réuniſſent ; il a recours pour cet effet à des tourbillons d'air, cauſe également, ſelon

ſphérique, ou preſque ſphérique des grains de la grêle; il attribue les différentes groſſeurs de ces grains aux combinaiſons diverſes qui peuvent ſe rencontrer entre la denſité des nuës, le paſſage du froid au chaud, & la force des Tournans: trois cauſes qui concourent plus ou moins; mais qui concourent toujours dans ce Météore.

Ceci n'eſt que la première ébau-

mot de ce Prélat. Le Directeur, M. de Moncrif, acheva l'éloge. Le nouvel Académicien donna du corps, de la vie à son discours en traitant un sujet Littéraire : méthode qui s'accrédite, & qu'on ne peut trop préconiser. Par-là les Réceptions Académiques deviennent plus intéressantes ; on en exclut la monotonie, les idées vagues, les lieux communs ; & le Public acquiert des instructions dont le recueil pouroit devenir extrêmement utile. M. de Buffon parla du stile & de tout ce qui s'y rapporte ; c'est-à-dire du choix des idées ; de l'ordre qu'il convient d'établir entre elles ; de la maniere de les présenter dans le discours. Ceci, comme on voit, renferme tout l'art des compositions Littéraires. L'Orateur exécuta ce sujet en homme de beaucoup d'esprit, & nous pouvons dire aussi en Géomètre, puisqu'il employa de tems en

tems, le ſtile & les termes de la Géométrie. C'eſt que les Sciences diverſes ſympathiſent aujourd'hui plus que jamais ; c'eſt que la Philoſophie & tout ce qu'on appelle en général *Connoiſſances exactes*, gouvernent en quelque ſorte notre Littérature : ce qui nous ramène peut-être au point où ſe trouvoit Cicéron, lorſqu'il diſoit dans ſon livre intitulé l'*Orateur* : *Fateor me*

Rhetorum of-

jeune Poëte qui a beaucoup de feu & de talens : le sujet étoit la *tendresse de Louis XIV. pour sa Famille.* Nous citons le morceau qui peint ce Moment terrible, où Louis XIV. perdit tant de Princes appuis de son trône :

Ton Fils tombe, il expire, une perte si rude
Des fureurs de la mort, n'est que l'affreux prélude,
Sur ta Postérité ce monstre dévorant,
S'acharne, & de sa faulx la moissonne en courant :
Sur un triple cercueil je vois la Parque assise ;
Quels assauts pour Louis ! quelle horrible surprise !
Quoi ! tant de rejettons, de son Trône l'appui,
Sont tombés à la fois, frappés autour de lui !
Tel près d'un chêne altier, sont brisés par l'orage,

seul,
Il ne voit après lui
bile,
A demi-consumé, du
gile;
Enfin lui-même il tom
guste Enfant,
Viens, reçois les soup
expirant,
C'est sur toi qu'il épan
dernière,
Les projets d'un Monar
mour d'un Père.

M. Soret vient de
Vers

Lettre de M. Normand Médecin des Hôpitaux de Dôle en Franche-Comté aux Auteurs de ces Mémoires.

MM. RR. PP.

En me faiſant l'honneur d'inſérer dans vos Mémoires de Novembre 1752. ma Diſſertation ſur les jours critiques des maladies, qui a concouru pour le prix propoſé par l'Académie de Dijon en 1751. vous m'y avez engagé envers le Public de lui rendre compte des raiſons que j'avois eu de fixer la mort de Rhaſis à l'an 932. & celle d'Avicenne à l'an 1036. au lieu que Jean de Leon Hiſtorien d'Afrique, & le ſcavant Fabricius fixent ces époques à l'an 401. de l'Hégire qui fait l'an 1023. de l'Ere Chrétienne, pour Rhaſis ; & à l'an 442. de l'Hégire qui fait l'an 1064. de l'Ere Chrétienne, pour Avicenne. Quelque recommandables que

affez souvent po
çoive que je l'ai
Outre la justesse
réputation dans l
raire à beaucoup
déterminer. L'on
citations pour le
git, aux pages 73
seconde partie de l
lande de son histoi
cine. D'autres Hist
que j'ai aussi consi
retarder la mort de
d'un Siècle, comme
d'Afrique & Fabri

l'an 933. Le ſçavant Abbé Renaudot fit remarquer à M. Tournefort que Abul-Pharagius s'eſt trompé lorſqu'il l'a ſuppoſée l'an 321. de l'Hégire. Le même M. Tournefort eſt encore plus conforme à Freind au ſujet d'Avicenne, car il fait arriver ſa mort à l'an 1037. de Jeſus-Chriſt. La différence n'eſt donc encore ici que d'une année, & par conſéquent preſque de rien; peut-être même de rien du tout, puiſque l'an de l'Hégire ne commence que le 16. de Juillet.

Voilà, MM. RR. PP. les preuves que vous exigez de moi. Permettez qu'à mon tour je vous prie de les rendre publiques. Je ſuis &c.

Montalant, Quai des Auguſtins, a des Exemplaires d'un Livre imprimé à Toulouſe & intitulé : *Caractère du Chrétien renfermé dans*

le S. Evangile, & développé dans des Réflexions & des Méditations sur le Texte, conformément à la suite historique & Chronologique de la Vie de J. C. tirée des quatre Evangélistes, depuis son Incarnation jusqu'à sa Résurrection, par le P. Gabriel Martel, de la Compagnie de JESUS, 6. vol. in-8°. » L'Ouvrage qu'on donne ici, *dit* » *la Préface*, est tout ensemble

l'Histoire de Jeanne Darc dite la *Pucelle d'Orléans*, nouvel Ouvrage donné en deux Volumes in-12. par M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy. La lecture attentive que nous en avons faite depuis peu, nous oblige d'ajouter ce qui suit.

Cette Histoire doit contenir trois parties, l'Auteur n'en publie encore que deux. La première renferme les actions de la Pucelle, avec le procès de sa condamnation. M. l'Abbé Lenglet raconte tout dans le plus grand détail, & avec beaucoup de simplicité. C'est le genre propre d'un Ouvrage, tel que celui-ci, où l'on demande des faits, des preuves, de la fidélité, & une attention constante à éviter les décisions extrêmes.

La seconde partie comprend en substance ce qui s'est passé au Procès de la justification de Jeanne Darc. A cette narration est joint le détail des Pièces justificatives :

elles ne ſont pas ici, comme dans d'autres Hiſtoires, des monumens ennuyeux, & plus propres à groſſir le volume, qu'à faire plaiſir au Lecteur. La vie ſingulière de Jeanne Darc n'eſt picquante que par les Actes authentiques qui la concernent; elle n'a ſi long-tems été défigurée par les Hiſtoriens, que par le peu de ſoin qu'ils ont eu de raſſembler ces Actes, & d'en for-

La troisième partie réunira 1°. les privilèges dont le Roi Charles VII. a gratifié la Paroisse de Greu, sur laquelle la Pucelle d'Orléans étoit née. 2°. La Généalogie de Messieurs du Lys descendants des frères de Jeanne Darc. 3°. Plusieurs témoignages favorables à cette Héroïne. On promet de distribuer *gratis* cette troisième partie à ceux qui présenteront la seconde au Libraire. *Ce Livre au reste se trouve chez Coutelier, au Palais, Pissot, quai de Conti, Chardon fils, rue S. Jacques.*

Le Monde joué ou Mémoires pour servir à l'Histoire du Genre humain in-12. p. 108. sous le titre de *Berlin* & se trouve *à Paris chez Brunet rue S. Jacques.* C'est un Livre d'amusement composé par un homme d'esprit (M. l'Abbé de Villemaire.) Il imagine que les Génies voisins de notre Tourbillon ou de notre Athmosphère, considèrent d'abord le genre humain d'un œil de pitié, le voyant si simple, si uniforme dans ses

guerres, fait des
systêmes &c. C'est
âge.

Mais bientôt deu
ordre (l'Auteur les
Zinzin) se donnen
duire les modes, les
la manie du bel esp
fait le monde d'aujo
possible de s'y tro
peint en Connoisseur
le titre de son Livre, e
donc penser que cec
nos ridicules : tablea
réduits afin d'en fair
grand nombre à la fo
ce tableau ne sont po
tristes, point rembrun
touches, de tems en

la page 106. fera concevoir notre pensée. On y lit que les Génies furent fort choqués d'entendre répéter sans cesse aux hommes les mots de *Génie* & d'*esprit* dont ils n'avoient seulement pas l'idée. Il falloit suivre cette veine qui abonde en vérités. Mais l'Auteur, comme ses Génies, voltige & ne s'arrête nullepart. Il n'a voulu que s'amuser, en grand néanmoins, puisque le genre humain entier est l'objet de son jeu. Quoique cette Brochure manque un peu de développements, d'exactitude dans le stile, de force dans le sentiment, on la lit néanmoins très-volontiers: nous croyions n'en pouvoir parcourir que les premiers Chapitres, à cause de la fiction régnante dans tout le corps de l'Ouvrage, mais il nous est arrivé, comme à la lecture de tous les bons Livres, d'aller jusqu'au bout, & de souhaiter que le Volume fût plus long.

On trouve chez Briasson rue S. Jacques *Apparatus ad novam L. Cælii Firmiani Lactantii Operum Editionem*, *Romæ* 4°. C'est le devis d'une nouvelle Edition de Lactance qui effacera, dit-on, toutes les autres. L'Auteur est le Père

... ..tes sur les

Un in-4°. intitul... *cription des os de l... & précédé d'une l... des parties solides d...* M. Tarin, Médecin...

Un autre in-4°. n... ou *Description des M... main*, par le même...

TABLE DES

du mois d'Octo...

les Sciences & des beaux Arts. 2487
lie &c. 2301
ART. CIII. *Poësies variées de M. de Coulanges &c.* 2327
ART. CIV. *Traité des Diamants & des Perles.* 2339
ART. CV. *La Vulgate Authentique &c. Dernier Extrait.* 2351
ART. CVI. Principia Physico-Medica &c. *Principes de Physique & de Médecine &c.* Par M. Helvétius &c. 2401
ART. CVII. *Architecture Hydraulique &c.* 2421
ART. CVIII. *Instructions Militaires.* 2438
ART. CIX. *Calculs exacts &c.* 2559
ART. CX. *Nouvelles Littéraires.* 2579

Errata pour Septembre I. Vol.

Page. 2065. dans la Note, deux *lisez* trois.

Pag. 2096. ligne 23. *effacez* conséquemment.

Octobre 1733.

Pour le II. Vol.

Pag. 2137. ligne 12. *pussai-je*, lisez *puisse-je.*

Pag. 2185. ligne antépénultième, l'aisansance, *lis.* l'aisance.

Pag. 2247. vers 11, *ôtez l'accent.*

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Septembre 1753.

SALMON, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.

De l'Imprimerie de JORET.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Novembre 1753.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Novembre 1753.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1703.	12.	V.	I
1704.	12.	V.	I
1705.	12.	V.	I
1706.	12.	V.	I
1707.	12.	V.	I
1708.	12.	V.	I
1709.	12.	V.	I
1710.	12.	V.	I
1711.	12.	V.	I
1712.	12.	V.	I
1713.	12.	V.	I
1714.	12.	V.	I
1715.	12.	V.	I
1716.	12.	V.	I
1717.	12.	V.	I
1718.	12.	V.	I
1719.	12.	V.	I
1720.	[illegible]	V.	I
1721.	12.	V.	I
1722.	12.	V.	I

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Novembre 1753.

ARTICLE CXI.

TRADUCTION DES Ouvrages d'Aurélius Cornélius Celse sur la Médecine. Par M. Ninnin, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Reims, Médecin Ordinaire de S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont, Prince du Sang. 2. Vol. in-12. A Paris ; chez Desaint, & Saillant, ruë S. Jean de Beauvais, Briasson, ruë S. Jacques,

Thibouſt, Place de Cambrai. M. DCC. LIII.

IL falloit bien du courage & de l'intelligence pour entreprendre la Traduction d'un Livre tel que celui-ci : outre que la matière, qui eſt traitée dans les huit Livres de Celſe, abonde en difficultés, le beau ſtile de cet Auteur pouvoit faire craindre à un

multitude de Médecins écrire très-bien, & même très-élégamment sur leur Art : nous citerions des Grecs, des Latins & des François, s'il étoit nécessaire. Hippocrate lui-même, qui exerça la Médecine toute sa vie, dit en très-bons termes tout ce qu'il veut dire ; & dans les Traités où le détail des maladies ne domine pas, il répand tous les agrémens qu'on peut attendre d'un bon Ecrivain. En second lieu, quoique Celse excelle dans l'Art d'écrire, nous ne voyons pas que son Ouvrage porte les caractères d'un Livre d'amusement : dans ses Préfaces il est orné, mais toujours grave & sérieux ; dans l'explication des maladies, il est clair & coulant, mais sans emprunter le style oratoire, sans faire briller le moins du monde, ce qu'on appelle *Bel Esprit* ; dans les Recettes de Remèdes, il est, comme tout autre Ecrivain de la pro-

quelqu'un qui *pren*
habile Médecin.

Ceci au reste ne
la première Propo
avons faite, en dis
de Celse pouvoit
Traducteur médioc
bien de même si q
loit traduire Hipp
nel. Quand on a
grand Auteur, on
craindre de ne le pa
le cas présent, nc
Celse vis-à-vis de M
c'est-là que le cour
nier s'est manifest

majestueux, aussi agréable que le Latin : la chose n'étoit peut-être pas possible. Mais nous pouvons assurer que cette Traduction nous a fait beaucoup de plaisir ; qu'elle nous en a fait même d'autant plus que nous en rapprochions davantage le Texte Original. Car dans ce parallèle ou ce compromis, nous sentions tous les efforts du Traducteur, nous les comparions à cette généreuse hardiesse qui porte un Voyageur curieux au sommet des Montagnes ou des Edifices. On grimpe, on se glisse, on tâche d'arriver, & quoiqu'il en coûte bien du travail & des sueurs, on se sçait bon gré de n'être point resté en arrière. Dès la Préface de Celse, M. Nïnnin a senti le poids de son entreprise, mais il a sçu le porter, & voici le début qu'il nous présente.

» L'objet de l'Agriculture est de
» fournir des aliments aux corps

» ſains, celui de la Médecine eſt
» de rendre la ſanté aux corps ma-
» lades. La Médecine eſt repanduë
» partout : les Nations même les
» plus groſſières connoiſſent des
» plantes & d'autres remèdes pro-
» pres à guérir leurs playes & leurs
» maladies. Les Grecs néanmoins
» ſe ſont adonnés à cette ſcience
» avec un peu plus de ſoin que
» les autres Nations : mais ils ne

» pas de médiocres services à leurs
» Compatriotes ». *

On ne peut disconvenir que la Traduction de M. Ninnin ne soit bonne ici & ailleurs; mais il échappe toujours, en ce genre, des imperfections. Qui ne voit, par exemple, que la phrase de Celse *ac ne apud hos quidem à primâ origine*

* Ut alimenta sanis corporibus Agricultura, sic sanitatem ægris Medicina promittit. Hæc nusquam quidem non est, siquidem etiam imperitissimæ Gentes herbas, aliaque prompta in auxilium vulnerum morborumque noverunt. Veruntamen apud Græcos aliquantò magis quàm in cæteris Nationibus, exculta est: ac ne apud hos quidem à primâ origine, sed paucis ante nos sæculis; utpote cùm vetustissimus Author Esculapius celebretur. Qui, quoniam adhuc rudem & vulgarem hanc scientiam paulò subtilius excoluit, in Deorum numerum receptus est. Hujus deinde duo filii, Podalirius & Machaon; Bello Trojano Agamemnonem secuti, non mediocrem opem Commilitonibus suis attulerunt.

dit un peu plus que le François, *mais ils ne l'ont pas fait dès les commencements de leur Etablissement ?* Celſe veut dire que les Grecs eux-mêmes ne ſe ſont pas appliqués dès les premiers tems à la Médecine : ce qui met ce peuple (du moins pour ces premiers tems) dans la claſſe des autres Nations, chez qui l'art de guerir étoit très-informe. Nous remarquons

modò frigus, modò calor moveat: ce qui signifie sans doute que ces personnes ne doivent pas s'exposer à l'air, lorsque le tems est variable, lorsque, dans un moment, il se trouve des nuages qui couvrent le Ciel, & qu'un instant après, le Soleil vient à paroître: alternative qui produit tantôt du froid & tantôt du chaud; source de Rhumatismes & de fluxions, ainsi que l'Auteur l'explique dans la même page. Or notre Traducteur se contente de dire: *il ne faut pas s'exposer à un air nébuleux & froid, ni à la chaleur du Soleil &c.* sans marquer assez la variabilité du tems qui fait cette intempérie.

Qu'il nous soit permis encore d'observer que quand Celse dit, *inediam facillimè sustinent mediæ ætates, minùs juvenes, minimè ueri &c.* il ne paroît pas qu'on p nde tout-à-fait sa pensée en dire *Novembre 1753.*

ſant *les Adultes ſupportent facilement la faim, les jeunes gens moins bien &c.* Le mot *Adultes* ne répond point aſſez à l'expreſſion *mediæ ætates* qui ſignifie plutôt les perſonnes du moyen âge, de l'âge viril, qui ne ſont ni des enfans, ni des jeunes gens, ni des vieillards &c.

Mais voici un morceau, entre pluſieurs autres, qui nous a paru bien. C'eſt le commencement du

» ſoient que l'enfance & la vieil-
» leſſe étoient également incapa-
» bles de ſupporter la ſaignée ; &
» ils étoient perſuadés qu'une fem-
» me enceinte à laquelle on avoit
» tiré du ſang, couroit riſque d'a-
» vorter. Mais l'expérience a fait
» connoître par la ſuite des tems,
» qu'il n'y avoit aucune des régles
» preſcrites par les Anciens au ſu-
» jet de la ſaignée, qui dût être
» conſtamment obſervée, & qu'il
» falloit faire de nouvelles Obſer-
» vations qui puſſent diriger le
» Médecin dans la Pratique. » * Le

* Sanguinem, incisâ venâ, mitti novum non eſt; ſed nullum penè morbum eſſe, in quo non mittatur, novum eſt. Item mitti junioribus & fœminis uterum non gerentibus, vetus eſt : in pueris verò idem experiri, & in ſenioribus & in gravidis quoque mulieribus vetus non eſt ; ſi quidem Antiqui primam ultimamque ætatem ſuſtinere non poſſe hoc auxilii genus judicabant ;

Latin mérite d'être comparé : nous le tranſcrivons en marge.

Ce Chapitre de la ſaignée eſt admirable dans l'Ouvrage de Celſe ; & d'autres ſujets ſont également bien traités par cet Auteur : on peut voir ſes explications de la nature & des propriétés de chaque aliment ; des différentes ſortes de fièvres, de l'hydropiſie, de la conſomption & de ſes diverſes

beaucoup dans la guérison de la plûpart des autres maladies, & qu'il est assez ordinaire de rejetter aujourd'hui, sans néanmoins qu'on pense à rappeller ces bons usages. Car pour une personne infirme qui se les applique, mille autres les négligent; ou plutôt on ne songe pas à les leur appliquer. Il est bien plus ordinaire de recourir aux médicamens, aux drogues, *dont la plûpart*, dit Celse, *nuisent à l'estomach, & sont d'un mauvais suc*: il pouvoit ajouter & *d'un goût détestable*.

M. Ninnin a raison de dire, dans sa Préface, qu'on sera surpris, en lisant Celse, de voir *à quel point de perfection, la Chirurgie proprement dite* (celle qui consiste dans les opérations de la main) *étoit portée chez les Anciens*. » Nos Chirurgiens moder-» nes, *ajoute-t-il*, exécutent au-» jourd'hui peu d'opérations qu'on

» ne trouve décrites dans notre
» Auteur. M. Boerhaave, dans sa
» sa méthode d'apprendre la Mé-
» decine, avoue que les opérations
» de Chirurgie se faisoient du
» tems de Celse, avec autant d'ha-
» bileté, d'adresse & de dextérité
» qu'aujourd'hui, & qu'on donne
» pour nouvelles quantité de cho-
» ses qui sont dans les Ouvrages
» de cet illustre Romain. On trou-

doit plus ignorer les talens & le mérite de ce grand Maître. Nous avons vérifié, sur le Livre même, les éloges qu'on lui donne ; & il nous a paru en effet surprenant que Celse ait été si habile dans tous les points qui concernent la Chirurgie. Il falloit donc que l'obscurité des bas Siécles, & les fausses subtilités des Arabes, nous eussent étrangement déroutés à cet égard. Au tems de notre Roi Louis XI. on avoit tellement perdu la trace de l'opération de la taille, qu'il fallut prendre un misérable condamné à mort pour tenter sur lui cette pratique ; & plus récemment encore, le Roi Louis XIV. étant attaqué de la fistule à l'*anus*, on ne savoit comment le traiter, & l'on eut recours à bien des épreuves aux Invalides & ailleurs pour se mettre en voie de réussir en opérant sur le Monarque. Or voilà des choses que

Médecine ; &
crate l'avoit
soin que ses P
conséquent n
plus nécessair
habile Chirur
» *selon lui*,
» peu avancé
» ait la main
» jamais treml
» ve de la gau
» droite ; qu'il
» perçante ; qu
» impitoyable, c
» le guérir celui
» ses mains, &

» voir, & comme si les plaintes » du Patient ne faisoient aucune » impression sur lui. » Le Latin est si beau qu'on sera bien aise de le comparer. *

Dans sa Préface, M. Ninnin donne un abrégé de la vie de Celse; il le place sous les Empereurs Auguste, Tibère, Caligula : excellent Siècle pour le stile: aussi appelle-t-on Celse *Medicus Cicero*; c'est du moins ce que nous lisons dans la Bibliothèque Latine de Fa-

* Esse autem Chirurgus debet adolescens, aut certè adolescentiæ propior; manu strenuâ, stabili, nec unquam intremiscente, eâque non minùs sinistrâ, quàm dextrâ promptus; acie oculorum acri claráque; animo intrepidus, immisericors, sic ut sanari velit eum quem accepit, non ut clamore ejus motus, vel magis quàm res desiderat, properet, vel minùs quàm necesse est, secet; sed perindè faciet omnia, ac si nullus ex vagitibus alterius affectus oriretur.

bricius ; elle nous apprend quantité de bonnes particularités sur la vie & les Editions de Celse ; nous croyons que M. Ninnin ne l'a pas consultée : il met, par exemple, l'Edition de l'ouvrage posthume de Rhodius sur les poids & les mesures des Anciens, à l'année 1662. & c'est 1672. selon Fabricius, qui se trouve d'accord en ce point avec les Notes d'Alméloveen.

Mais notre Traducteur réfute

de M. Ninnin, nous dirions que l'Edition d'Alde met quelquefois *pondo*, dans les endroits où les Éditions récentes mettent simplement la lettre *P*. Or il est à croire que ce *pondo*, qui signifie *le poids en général*, étoit dans les Manuscrits qu'Alde a suivis, & que ces Manuscrits venoient de gens qui n'avoient vû que le *poids en général* & non la *livre*, dans le Texte de Celse.

M. Ninnin nous fait espérer une nouvelle Edition de cet Auteur : il a déjà consulté un beau Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, qui seroit d'un très-grand secours pour l'entreprise. Nous ne pouvons qu'en désirer l'exécution. Ce que donne ici M. Ninnin garantit sa bonne foi, son application & son habileté. Il n'est pas à craindre qu'il mérite jamais la critique du fameux Guy Patin qui disoit : *nous avons ici M. Menuel*

qui promet un Celse, pareillement en vertu de plusieurs Manuscrits & revisions qu'il a devers soi .... mais quoiqu'il dise & promette beaucoup ; il ne fait jamais rien & dit toujours qu'il sera merveille.

ARTICLE CXII.

HISTORIA UNIVERSALIS & Pragmatica Romani Imperii &c.

en Théologie, & Professeur public & ordinaire d'Histoire dans l'Université de Wirtzbourg, tom. 2. in-4°. pages 926. 1751 suite de l'Article XC. au mois de Septembre.

CE second Tome commence au règne de Constantin, & finit à celui d'Augustule : il contient deux Livres de cette Histoire ; le quatrième qui comprend une espace de soixante-neuf ans, depuis trois cens six jusqu'en trois cens soixante-seize ; & le cinquième, qui continue jusqu'à l'an quatre cens trente-six, & par conséquent renferme une étenduë de soixante ans.

Plus l'Auteur avance dans son Ouvrage, plus la matière devient intéressante pour le Monde Chrétien. L'Eglise de Jesus-Christ, comme l'annonce la Préface, respire enfin sous le regne du Grand Cons-

tantin ; en devenant Chrétien, l'Empire devient plus fortuné qu'il ne l'avoit été, lorſqu'il n'étoit que Romain. *Reipublicæ prodeſſe magis quòd Chriſtiana eſſe cœperit, quàm quod Romana fuiſſet.* Le P. Daude regarde les règnes de Julien l'Apoſtat & l'ennemi du Chriſtianiſme, de Conſtantius & de Valens, Fauteurs de l'Arianiſme, comme une tempête paſſagère, & une courte Eclipſe

ſuite nous en reprendrons la partie Eccléſiaſtique. La matière que fournit l'Hiſtoire Profane eſt abondante : ce ſont, dans les Etats, des Révolutions éclatantes ; dans les Nations, des tranſmigrations mémorables ; & dans le monde de nouveaux Empires fondés.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique n'eſt guères moins fertile en grands Evénemens : ſous la protection des Empereurs Chrétiens, la foi qui s'étend & ſe développe en liberté, triomphe de l'Idolâtrie, & anathématiſe l'héréſie. L'Egliſe étale l'ordre de ſa Hiérarchie, & le Souverain Pontife qui en eſt le Chef, jouit avec éclat, comme Bucer en convient, de tous les droits de ſa Primauté.

Liv. 4[e]. Depuis Auguſte, Rome n'étendit ſa domination qu'aux dépens de ſes vertus : ſous ſes premiers Empereurs l'accroiſſement de ſes Provinces hâta la décaden-

ce de ses mœurs , elle n'attachoit au Char de son triomphe, aucun peuple sans en adopter les superstitions & les erreurs : elle ne fut pas plutôt Maîtresse de l'Univers, qu'elle parut l'esclave des vices de toutes les Nations. *Orbis Domina omnium Gentium erroribus flagitiisque servire visa est . . . . per ipsas terrarum accessiones in publicam Regni sedem trahebantur Provinciarum vitia.* Dans leur vic- … trouvoient

l'Ecole de Jesus-Christ il apprit à regner avec plus de justice & de dignité; sur les débris de l'Idolatrie, & sur les ruines du vice, il fonda un Empire plus auguste, *ab eoque Magistro novam doctus regnandi artem, sanctius ... fundavit Imperium.*

On trouvera ici la naissance de cet Empereur, son éducation, ses talens & ses vertus; on ne peut guères douter que son élévation n'entrât dans les plus grands desseins de la Providence, quand on voit ces Empereurs, Tyrans de l'Empire, & Persécuteurs des Chrétiens, armés les uns contre les autres, affoiblis par leurs divisions; odieux par leurs désordres & leurs cruautés, rélever la gloire & la faveur que Constantin avoit acquise par ses exploits & par son mérite. Si la mort de Sévère, de Galère & de Maximin fut marquée au sceau de la vangeance céleste,

la vocation & l'élévation de Conftantin fur leur trône, ne porta pas moins le caractère d'une deftination divine. Le Ciel le garantit des embuches d'un beau-père perfide, (Herculeius) d'un beau-frère factieux (Licinius), & d'un Rival ambitieux (Maxentius) : victimes de leurs fureurs contre un Prince que Dieu protégeoit fenfiblement, ils le laifferent paifible ... de l'Empire.

n'avança leur fortune ; leur ſang & celui de preſque tous ſes proches ſouilla ſes funérailles, & arroſa ſon tombeau ; Gallus & Julien n'échappèrent au maſſacre que parce qu'on ne crut pas avoir rien à en craindre. Ainſi les fils de Conſtantin partagèrent ſeuls la dépouille de leur père. Le jeune Conſtantin, & ſon frère Conſtans périrent bientôt auſſi miſérablement que leurs couſins. Avant la mort du dernier, Magnentius qui en étoit l'auteur, avoit déjà pris le titre d'Auguſte. On trouvera ici la guerre que cet Uſurpateur fit à Conſtantius, & la mort funeſte qu'il ſe donna, en plongeant dans ſon ſein l'épée qu'il venoit de tremper dans le ſang de ſa mère & de ſes proches.

Dans le tems de ces troubles, Conſtantius étoit en Orient, où il faiſoit la guerre aux Perſes avec plus d'opiniâtreté que de gloire.

La néceſſité le força de la terminer par une paix qui ne fut pas durable. Pour ſe défaire de Magnentius, & pour réprimer pluſieurs factions excitées dans l'Empire à la faveur de ſon abſence, cet Empereur avoit appellé les Allemans au pillage des Gaules : il ne tarda pas à s'en repentir, & à connoître qu'il ne les éloigneroit pas auſſi aiſément qu'il les avoit

traître qu'hypocrite, pour gagner des Partiſans, abuſoit de l'autorité qu'il devoit à Conſtantius, & aſpiroit à l'Empire, en proteſtant de ſa fidélité à l'Empereur. Tout concouroit donc à allarmer Conſtantius. Le malheur de ſa ſituation, les mouvemens & les manœuvres de ſes ennemis ſont fidèlement décrits par notre Hiſtorien.

La mort qui ſurprit Conſtantius, lorſqu'il marchoit contre Julien, confirma l'Empire à l'Uſurpateur qu'il alloit combattre : alors Julien leva le maſque; Perſécuteur de la Religion qu'il quittoit, il profeſſa le Paganiſme, & entreprit de le rétablir. En abjurant la foi de l'Evangile, il ſe voua aux ſuperſtitions de la magie : ſur les augures & les promeſſes de ſes Magiciens, il paſſa en Aſie pour ſoumettre les Perſes toujours révoltés : dupe de ſa confiance & de ſa crédulité à de vils preſtiges, il en-

treprit une malheureuſe expédition où il périt miſérablement.

Quoique le P. Daude cite toutes les ſources d'où il a tiré le caractère Hiſtorique de Julien, cependant nous ne demanderons pas que nos Philoſophes, ſes panégyriſtes, s'en tiennent à ces témoignages, & jugent, ſur leur autorité, du Prince qu'ils appellent le *modèle des Rois*. Qu'ils en croyent ſeu-
... Marcellin, c'eſt

Chrétiens, empêchât de lui donner un Successeur qui faisoit une profession ouverte du Christianisme. Jovien ne regna que six mois ; dans ce conrt espace, il conclut avec les Perses une paix nécessaire, & il répara tous les maux que Julien avoit faits à l'Eglise.

Valentinien Successeur de Jovien fut obligé de se donner un Collègue, pour assurer l'état de l'Empire : il choisit son frère Valens à qui l'Orient échut en partage. Ce n'étoit pas la plus tranquille portion de l'Empire ; les ménées de Procope qui usurpa la pourpre, l'eussent fort embarrassé, si ce traitre n'eût été lui-même trahi à son tour, & livré à son ennemi qui lui fit conper la tête. Sans suivre ici le fil dont le P. Daude s'est servi pour lier ensemble tous les faits que lui présentent l'Histoire de deux Empires désormais si différens, nous nous attacherons d'a-

bord à l'Empire d'Occident : nous
ne ferons pas un abrégé exact
de son Histoire ; mais nous ap-
puyerons un peu sur les points
importans qui doivent fixer l'at-
tention d'un Lecteur judicieux.
Nous reviendrons ensuite à l'Em-
pire d'Orient, & nous en rap-
pellerons les événemens qui ont
décidé de sa fortune. Le P. Daude
sera toujours notre guide, nous
[illegible] d'autre mé-

ils étoient aussi fiers. Une injure qu'on fit à leurs Députés sous Valentinien, apprit à cet Empereur que cette Nation ne pouvoit digerer un mépris, & sçavoit le vanger. Quoique par ses Généraux & par lui-même, il remporta sur eux de grandes victoires, le bonheur de ses armes ne fut pas assez constant pour les dompter, ni la foi des Traités assez durable pour les contenir : il fortifia les bords du Rhin, il fit une alliance avec les Bourguignons ; mais ce ne furent-là ni des barrières invincibles, ni des Sauve-gardes sûres. Après avoir été leur Vainqueur, Gratien devint leur ami ; il leur accorda aussi-bien qu'aux Francs, des faveurs dont on murmura dans l'Empire. Ses complaisances pour eux ne le garantirent pas de leurs infidélités; après leur défection, obligé de s'enfuir, saisi & conduit à Maxime, il périt par les ordres

guignons, Goths &
vèrent des Usurpat
à Mayence, un Cor
gleterre &c. Les rév
plièrent en Affrique
surpations tyranniq
factions ouvertes ét
formées, & presque
risées par les Barbar
fendre contre les uns
pruntoit quelquefois
autres. Les Ministres
sollicitoient secrétem
l'Etat, quand la hai
leur ambition partic
laissoient pas de meill

ſous de foibles Empereurs, n'auroit pas été fort aſſuré. Ainſi quand la paix leur faiſoit craindre une diſgrace, ils attiroient des Barbares dans les Provinces Romaines : vainqueurs eux-mêmes de ces ennemis, ils les épargnoient, & dans les forces qu'ils leur conſervoient, ils ſe ménageoient des reſſources encore plus funeſtes à l'Etat, qu'avantageuſes à leurs intérêts.

Ces Barbares, de quelque côté qu'on les conſidère, furent le fléau de l'Empire. C'étoient tantôt des ennemis redoutables qui portoient partout le ravage & la déſolation ; tantôt des Alliés dangereux qui ne ſecouroient l'Empire que pour le ruiner. Ils n'en approchoient que pour y pénétrer ; ils n'y entroient que pour s'y établir ; ils ne s'y établiſſoient que pour y dominer. Voilà, ſi l'on s'en tient à l'impreſſion que notre Auteur fait ſur ſes Lecteurs, l'Hiſtoire de l'Etabliſſe-

ment des Barbares dans la Gaule, dans l'Italie, dans l'Espagne, dans l'Afrique.

Un autre principe de la ruine de l'Empire d'Occident, fut la jalousie qui s'alluma souvent entre ses Ministres & ceux de l'Empire d'Orient. Ruffin, Tuteur d'Arcadius, aspire à une alliance avec ce Prince, espérant par-là devenir bientôt l'égal & le compagnon de

été Ruffin, suscite des troubles en Afrique, où il sçavoit que Stilicon avoit de grands intérêts. Gildon, frère de Firmus, & Roi de Mauritanie qui, sous Valentinien, avoit excité une sédition, fut l'instrument qui se prêta à la vangeance d'Eutrope. Ce Payen avoit un frère Chrétien nommé Mascled: fidèle à son Empereur contre son propre frère, ce religieux Africain dissipa l'orage avec plus de bonheur qu'on ne pouvoit l'espérer. Stilicon craignit que les services de Mascled, n'en fissent nn Rival qui pût balancer son crédit: à son arrivée en Italie, ce Conservateur de l'autorité Romaine en Afrique fut noyé par les Partisans de l'envieux Stilicon qui servit plus fidèlement l'Etat contre les Huns. Leur Roi Radagaise resta mort sur le Champ de Bataille; mais en sauvant l'Italie de la fureur des Huns, Stilicon livra la Gaule aux

la frontière d'
avec plaisir ses
Ravenne pour
à Honorius. (
avertit cet Em
de son Ministr
Monarque respe
gnoit dans ce
bienfaits dont i
mais quelques
son mécontente
hardis à vanger
qu'il ne l'eût ét
nistre infidèle, &
fin digne de ses c
Historien n'a pas

vent qu'on les trompe, est quelquefois lente à éclater, mais les éclats en sont terribles. Pour être plus élevé, on n'en est que plutôt atteint de la foudre, & la chute n'en est que plus prompte. La mort de Stilicon ne mit pas Honorius & l'Empire à couvert des hostilités d'Alaric; il n'en fit pas moins de cruelles invasions dans l'Italie, il prit & pilla deux fois Rome, où ses Soldats commirent toutes les horreurs imaginables.

Dans le récit de toutes ces intrigues & de tous ces troubles, notre Historien nous représente Honorius sur un Thrône que les mains qui devoient l'affermir, faisoient souvent chanceler; que de puissans ennemis faisoient toujours trembler; & que des Sujets trop indépendans ou trop malheureux ne s'embarrassoient guères de soutenir. Dans ce déclin de leur autorité, ce Prince & la plûpart de

ses Successeurs ne pouvoient guè-
res ni punir les fautes, ni récom-
penser les services: à peine les con-
noissoient-ils. La grace qu'ils ac-
cordoient aux Sujets coupables,
n'étoit pas assez libre, pour qu'on
leur en sçût gré: la faveur qu'ils
offroient aux bons Citoyens, n'é-
toit pas assez solide, pour qu'on
en fût touché: en un mot ils étoient
trop mal servis pour regner avec
une douceur & une fermeté qui

nême tems le rôle de Délateur, &
elui d'Ami; il perdoit Boniface à
a Cour, & l'avertiſſoit de ſa perte.
Quand ce myſtère fut éclairci, Bo-
iiface rentra dans ſon devoir plus
olontiers qu'il ne s'en étoit écar-
é : mais les Vandales qui n'étoient
enus que pour défendre ſon in-
ocence, ne voulurent pas ſe re-
irer quand on l'eut reconnuë, ſes
léfenſeurs devinrent ſes ennemis,
& le forcèrent à ſortir de l'Afri-
que. Il fut enſuite commandé
pour combattre Aëtius dans les
Gaules, où il mourut glorieuſe-
ment dans le ſein de la victoire
qu'il remporta ſur ſon injuſte ac-
cuſateur. Aëtius rentra en grace;
dans la ſuite il fut toujours le
plus ferme appui de l'Empire, ſur-
tout contre Attila. Son attache-
ment à l'Empereur étoit ſi conſtant,
que Maximus Pétronius n'oſa ten-
ter les projets de ſa vangeance,
qu'après avoir fait accuſer Aëtius

…mis, & fit dir
che avoit coup
la vuë du cada
xime excita te
tion des Aſſiſtan
qu'il avoit a
ſans obſtacle ſu
l'égorgèrent imp

Maxime uſurp
épouſa la veuve
ne jouit pas lon
de ſon crime : Eu
ſon parricide, in
la venger d'un E
horroit : elle fut b
Genſéric ne s'en

pes, des vases & des Statuës arrachées aux Eglises, firent naufrage. Alors Théodoric, Roi des Visigoths, disposa de la pourpre Impériale en faveur d'Avitus; ce Prince voluptueux la laissa bientôt à Majorianus qui en étoit plus digne: Sévère ne l'accepta que pour la remettre à Anthemius: souillé du sang de ces quatre derniers Empereurs, Ricimer mourut dans les douleurs d'une violente maladie: c'étoit un Suève qui avoit la valeur d'un Héros, & l'inhumanité d'un Barbare. Olybrius & Glycérius ne firent que paroître sur le Thrône, Julius-Nepos n'y monta que pour en être précipité par Oreste qui y éleva son fils Augustule. Odoacre égorgea le Père, déthrôna le fils, & prit le titre de Roi d'Italie. Ainsi finit l'Empire Romain en Occident, où il n'offroit qu'un titre également vuide & funeste à tous ceux qui osoient

& ſon ſucceſſeur, l
jeune Valentinien,
ſa mort, le vainqu
Arbogaſte & du Tyr
un mot le grand Thé
Orient avec un écla
ſe, auſſi bien que l'I
plus précieux avanta
de en retrace ici l'hi
oublier quelques ta
rent trop bien lavées
cir aux yeux de la p
Arcadius, fils de Th
les vertus de ſon père
talens : dans cette H

rité trop odieuſe pour la gloire de ſon règne. Ainſi on ne peut qu'applaudir à nôtre Hiſtorien quand il dit que ce Prince fut un ſage Légiſlateur & un foible Empereur, & qu'eſclave de ſes indignes Miniſtres & d'une impérieuſe épouſe, il eut plus de complaiſance pour ſe prêter à leurs paſſions, que de fermeté pour ſoutenir ſes Loix.

Sous Théodoſe le jeune, l'Empire recouvra bien-tôt ce qu'il avoit perdu de ſa ſplendeur ſous Arcadius. Le ſage Anthémius ſon Gouverneur, & l'Auguſte Pulchérie ſa ſœur & ſa tutrice, l'élevèrent dans les Sciences & dans les vertus. Le P. Daude a tracé dans une de ſes Diſſertations, le plan magnifique qu'ils ſuivirent pour cette éducation.

Ce fut ſous ce règne qu'Attila jetta la terreur dans tout l'Orient, affligé d'ailleurs de la famine & de pluſieurs autres malheurs. Notre

enſuite il fit naître à
le ſoupçon d'une liai
time entre Eudoxie
Théodoſe ordonna la
favori, & l'exil de ſon
découvrit enfin toutes
de Chryſapius : Pulch
pelléе, l'Eunuque re
ſuite condamné à la m
n'en fut exécuté qu'a
de Théodoſe. Alors
cette Princeſſe ſi digne
pre, dit le P. Daude
en faveur de Marcien q
ſa : c'étoit un brave

fut le successeur de Marcien : aussi vertueux que son prédécesseur, il fut, dit notre Historien, la terreur des Hérétiques insolens, & la ressource des Catholiques opprimés. Il laissa sa Couronne à un fils qui ne parut l'avoir reçuë que pour la remettre à Zénon tuteur de son enfance, & Régent de son Empire. Ce Courtisan également hypocrite & rampant, fut un Empereur brutal & débauché : Verina sa belle-mere ne put vaincre l'horreur qu'elle avoit de ses désordres : elle forma une conspiration ; Basiliscus fut proclamé Auguste : ce frere de Verina fut, après son élévation, un monstre aussi abominable que son prédécesseur & le fit regretter. Zenon, depuis sa déposition errant & fugitif, fut retrouvé & rétabli sur son Thrône. Basiliscus perdit la Couronne & la vie.

Une Histoire comme celle-ci,

volumes, & dans
arrange avec ordre
avec force une riche
dance de matières
rées qu'assemblées :
comme pour comp
ouvrage, il faut un
fermeté germaniqu
en a de meilleurs
on n'en a gueres
consulter.

A la fin du quatr
trouvera treize Diss
torico-Politiques :
sur la Patrie & la
Constantin : l'Aute
sentiment de M. de T

de marcher contre Maxence. Nos Critiques modernes ont jetté des doutes ſur cette apparition ; le P. Daude les combat avec les armes d'une ſaine Critique, il en applique les régles à la tradition de cet événement : la troiſiéme, ſur les Indictions dont il fixe la naiſſance & l'époque au règne du grand Conſtantin : la quatriéme, ſur les changemens que cet Empereur fit dans la Juriſprudence : la cinquiéme, ſur les Magiſtrats de ſa création, & ſur le partage qu'il fit des Provinces de l'Empire : la ſixiéme, ſur ſa *donation* que l'Auteur a raiſon de croire auſſi ſuppoſée que l'acte qu'on en produit : mais il avance que celle de Pepin ne fut gueres qu'une reſtitution ; c'eſt une opinion qu'il ne nous fera pas adopter. Les autres diſſertations ſont ſur l'origine de Conſtantinople, ſur le Baptême de Conſtantin, ſur les ca-

s'arroger la Juriſdictio
tique. 2°. Si avant
ont pris le titre de
Pontifes. On devine a
l'Auteur ne combat i
ques Proteſtans ennem
rarchie Eccléſiaſtique.

A la fin du cinqui
les diſſertations roulen
ſe de Rome par Alaric
cation de Théodoſe,
Code ; ſur la ruine
d'Occident ; ſur l'ori
tranſmigrations des P
Ecoſſois, des Saxons, d
Ce cinquiéme Livre

pagne, & dans la Gaule Narbonoiſe, des Bourguignons & des Francs dans la Gaule, des Vandales dans l'Afrique, & des Anglo-Saxons dans l'Angleterre. Nous ſouhaiterions fort nous étendre ſur tous ces articles, où l'Auteur ne répand qu'avec une ſage ſobriété, les richeſſes d'une érudition, qui, quoique très-vaſte, nous paroît puiſée avec exactitude dans les ſources, & digérée avec méthode dans l'Ouvrage.

ARTICLE CXIII.

TRAITE' THE'ORIQUE & Pratique de l'accompagnement du Clavecin, &c. Par M. Delaporte, Organiſte & Maître de Clavecin, gravé par P. L. Charpentier, prix 12 livres. A Paris chez l'Auteur, rue des Prouvaires, au coin de celle des deux Ecus; Madame Boivin, Marchande rue S. Honoré, à la

S'il ſe trouve un inſt
réuniſſe tous les ſons ,
la facilité de bien ju
rapports , il faudra c
c'eſt le plus beau , le p
inſtrumens , le plus di
d'un Amateur de l'ha
fut toujours le Clave
convient aſſez ; mais
difficultés qui en acco
pratique : on s'imagin
tous les ſons , c'eſt ré
me tems toutes les épi
que l'harmonie ne peut
ſes rapports dans le Cla
préſenter une multitud

trouve-t-on dans les livres qui traitent ou plûtôt qui effleurent ces matières ? Des principes peu analysés, des détails sans précision, des mots effrayans, des calculs, des chiffres, de la sécheresse & de l'ennui.

Voici un Traité dont l'Auteur, M. Delaporte, célébre Organiste, se promet d'heureux effets pour la satisfaction des Amateurs. Il l'a composé d'après les principes de M. Rameau, c'est-à dire, d'après sa démonstration du principe de l'harmonie. Ceux qui ne connoîtroient ni cet excellent Ouvrage, ni l'Extrait qu'on en a donné dans l'Académie Royale des Sciences, pourroient en apprendre quelque chose dans les cinq ou six dernières pages du Livre de M. Delaporte: c'est l'exposition très-succinte de ce principe d'harmonie, si simple & si fondé dans la Nature. On doit nous entendre ici; car nous

qu'en dessous; des
ces harmoniques don
de véritables sons,
simples frémissemens
condité des mêmes h
lesquels comparés a
fondamental, donne
le genre ou mode ma
sous le genre ou m
&c.

Tout cela, encore
si célèbre parmi les
Musique, & si so
qué dans nos Mémoi
roit superflu d'insiste
tions. M. Delaporte

les leurs ; & cette adoption d'idées & de termes étoit permiſe, parce qu'il eût été difficile de rien dire de mieux ſur l'objet préſent. Nous ſouhaiterions même que l'Auteur eût ſuivi plus long-tems & plus fidèlement ce bon modèle : ſon expoſition n'en auroit été que plus claire : donnons un exemple.

On nous dit ici que *le ſon principal* ut *fait réſonner avec lui ſa tierce majeure, ſa quinte & ſon octave en montant, dont les notes ſont*, ut, mi, ſol, ut, *ce qui compoſe l'accord parfait, tierce majeure, qui eſt l'ouvrage de la Nature.* Or il manque là un mot d'explication. Le Lecteur croiroit que, quand on frappe ou qu'on pince un corps ſonore, l'octave *ut* en montant, s'y diſtingue comme les notes *mi* & *ſol*, octaves en deſſous des deux harmoniques, (la douzième & la dix-ſeptième,) &

ſentiment occulte :
les harmoniques ou l
en deſſous, ſe diſting
cilement du ſon fonda
ci eſt le principe de l
octaves : article imp
la doctrine de M. R
dans les leçons que M
entreprend de donner
pagnement du Clave

Cet Auteur nous pa
de toutes les bonn
l'harmonie. Il expliqu
ple, très bien la gé
ton mineur, & ſes r
le ſon principal *ut*,

» *sol* ; que l'on fasse résonner l'oc-
» tave au-dessous de ce *sol*, il don-
» nera sa quinte *re*, qui est la se-
» conde de l'*ut* ; que l'on fasse ré-
» sonner l'octave au-dessous de ce
» *re*, il donnera sa quinte *la* ;
» le *la* donnera sa quinte *mi* au-
» dessus de l'*ut* : alors l'*ut* se trou-
» ve entre le *la* & le *mi*, & du
» *la* à l'*ut*, la tierce est naturel-
» lement mineure. Les notes qui
» composent cet accord, sont, *la*,
» *ut*, *mi*, *la*, ce qui constitue le
» ton mineur, dans lequel l'*ut* &
» le *mi* conservent l'impression du
» ton majeur, &c. » On voit aussi dans cette exposition, que la quinte ordonne de tout : ce qui est bien dans les principes de M. Rameau. Selon ce grand Maître, la *quinte constitue l'harmonie* & les *tierces la varient*. Cet axiome vaut un Traité entier.

Nous estimons que M. Delaporte eût bien fait de placer l'A-

Théorie.* Mais cec
n'eſt qu'un déſir d
& l'Auteur pouv
raiſons pour ſe dé
autre ordre. Voici

Il donne les défir
compagnement, de
de l'accord, des ſo
des intervalles, &c
mentaires, comme c
qui n'en demandent p
tention de la part d
tres. M. Delaporte d
*monie eſt un nomb
qui ſe ſuccédent les*

l'harmonie *réunit* les sons & les accords ? On peut lire les trois premières pages de la *démonstration du Principe de l'harmonie*, où M. Rameau explique si bien les différences de l'harmonie & de la mélodie, où il accorde aux Anciens le mérite d'avoir excellé dans celle-ci, & paroît douter, avec la plûpart des habiles gens, qu'ils ayent connu celle là.

L'Auteur appelle *basse fondamentale*, la note sur laquelle on fait l'accord parfait, la note sur laquelle on fait l'accord de septième, & la note sur laquelle on fait l'accord de quinte & sixte: cela est vrai, en ce sens que la basse fondamentale suppose toujours la note particulière qui gouverne, pour ainsi dire, en chef dans les trois cas qu'on vient de dire : tel est, par exemple, le générateur *ut* dans l'accord parfait. Mais il n'en est pas moins certain que la *basse*

quintuple ; par exe
sol, eſt la *baſſe fon*
mis en proportion
dire ayant ſa quint
ſa quinte au-deſſous.
M. Delaporte rent
cette doctrine, en d
que *la baſſe fondame*
cord parfait eſt la no
les autres notes fon
quinte & l'octave, (
croyons toujours q
tail ſur les propor
jetté du jour ſur
qui n'eſt point aiſée.
L'accompagneme

dans cette partie. Nous ne le ſuivrons pas, étant impoſſible de parler au Lecteur le langage propre du ſujet, ſans le ſecours des exemples, & des figures. M. Delaporte n'oublie aucune des leçons convenables à l'accompagnement; il prend, pour ainſi dire, la main de ſon élève, & la promène ſur tout le clavier; il enſeigne l'uſage des chiffres, il inſtruit des conſonances & des diſſonances; il donne des ſuites d'accords, des règles pour l'octave dans tous les tons majeurs & mineurs, &c.

Il ne faut pas ſe décourager à la lecture de ce Traité qui eſt fort ſérieux, & d'un didactique ſoutenu depuis le premier mot juſqu'au dernier. Le plus court & le plus ſûr chemin eſt de ſe mettre entre les mains de l'Auteur, & d'apprendre de lui-même la Théorie & la pratique expoſée dans ſon livre.

Novembre 1753.

Espagnols, *Po*
glois, *Holland*
& Russes, *dans*
tentrionales, *av*
cation; *qui com*
re des Voyages,
que par Terre,
Navigation, *le*
Journaux de Ma
servations Astro
tout ce qui peut
progrès de la Nav
la Description des
toire & les mœu
tans, *le Commer*
peut faire, &c. Pa

ces de Paris, de Londres, Berlin, Stokholm, Upſal, & de l'Inſtitut de Bologne, ci-devant premier Profeſſeur d'Aſtronomie dans l'Académie Impériale de S. Petersbourg, &c. A Paris, M. DCC. LIII. 4°. pag. 60. ſans les Cartes au nombre de 4. en trois feuilles.

M. De Liſle eſt extrêmement riche en connoiſſances & en Recueils Géographiques. On le prie depuis longtems de communiquer ces richeſſes; & voici un Mémoire qui fait eſpérer cette communication. On ne voit encore ici qu'une eſpèce de *Proſpectus* général, avec quelques obſervations particulieres; mais il n'en eſt pas du tréſor d'un homme de Lettres, comme de celui d'un avare; le premier une fois ouvert, s'écoule comme inſenſiblement; un premier ſuccès encou-

de, & le moindre
ſes regrets au po
inacceſſible à tous l
la compaſſion ou
On a conjoint
Mémoire, quatre
chacune nous ar
momens. Mais il f
ſerver que ces Car
comme la plûpart
nous donne ſans
ceaux répétés cent
lementrecommand
rite des découvert
ne faudroit plus n
Carte dans ce goû

moins que l'on n'eût de nouveaux Mémoires à y employer, ou que l'on n'eût trouvé le moyen de faire un meilleur usage des Mémoires connus & employés jusqu'à présent. Cet avis est exécuté à la Lettre dans les Cartes dont nous devons parler.

La première contient les découvertes de l'Amiral de Fonte & d'autres Navigâteurs pour la recherche du passage de la Mer du Sud. M. de l'Isle avoit déja publié cette Carte, (l'année dernière 1752.) mais moins exacte qu'elle n'est aujourd'hui, parce que la Relation de l'Amiral de Fonte a aussi été mise en meilleur état. On peut se ressouvenir, soit d'après la lecture du Mémoire ci-devant donné par notre Auteur, soit en conséquence de l'Extrait qui en a été inséré dans nos Mémoires, que cet Amiral de Fonte, parti du Callao de Lima le 3. Avril

tendu parler. Cet
curieuſe, mais n
ficultés , ne ſe
Eſpagnol, on l'a
duite en Anglois
a été inconnuë, &
ſances maritines &
n'en ont fait uſa
cherche du paſſag
Sud par le Nord.
quelques-autres, o
ſoupçons ſur l'authe
Pièce imprimée po
fois en 1708. Nou
nant l'Extrait du M
de l'Iſle au mois d

dit Amiral de Fonte, que de celles des Russes dont M. de l'Isle rend aussi compte dans son Ouvrage & dans sa Carte. Depuis peu il s'est formé de nouvelles objections; nous avons lû celles qu'a présenté M. Robert de Vaugondy à l'Académie Royale des Sciences; on les voit dans le Journal Œconomique de Juillet, avec l'extrait de quelques avis envoyés d'Espagne, où le Mémoire de l'Amiral de Fonte a trouvé des Adversaires comme en France. *

C'est par les difficultés qu'on arrive à la découverte du vrai de quelque nature qu'il soit. On n'a

* On peut voir aussi l'Extrait du Mémoire de M. Robert dans le Journal des Sçavans de Septembre dernier, avec les Observations judicieuses du Journaliste. On y fait bien sentir que les doutes de M. Robert ne sont pas encore au point d'infirmer la relation de l'Amiral, ni les Pièces publiées en sa faveur.

Fonte, ſans faire
cherches, ſans int
nombre de perſon
dans le nouveau
nous donne, for
tion, non de pre
tives dont l'obje
pas ſuſceptible,
conjectures ; & il
fautes qui s'étoie
ſon premier M
les particularités
Voyage de l'Amir
dit qu'il parvint à
dienne nommée (
y avoit une Miſſi

le encore mieux à Rome, étant l'usage dans toutes les Sociétés Régulières de tenir des Catalogues exacts de tous les sujets, dont ces Sociétés sont composées, & de tous les lieux où ils travaillent. Mais laissons cette matière déja bien discutée par M. de l'Isle, & si intéressante par elle-même & par ces suites, qu'on ne cessera point de l'examiner, tant qu'il y aura quelque espérance de l'éclaircir en tout ou en partie.

La seconde Carte que donne ici M. de l'Isle, est celle que publia en 1747, & en Anglois, l'Ecrivain du Vaisseau appellé *la Californie*, commandé par le Capitaine François Smith. On sçait que le dessein de ce Capitaine étoit de tenter le passage de la Mer du Sud par le Nord-Ouest. La Relation de son Voyage, est aussi de l'Ecrivain ou Clerc du même Vaisseau : on l'a traduite

mal, par l'Ecrivain
ment, (la Californie,
présenter les Pays dor
Espagnol fait mention
La troisiéme Carte
l'Isle présente une part
mérique Septentrionale
Mss. de M. Guillaume d
re de l'Auteur. On y voi
meuse Mer de l'Oueft, fi
ce de laquelle le même
avoit travaillé longtems
la preuve par le témoign
de l'Isle, notre Auteur
Mémoire que son fre

nada & du Missispi. C'est en effet la position de cette Mer si voisine de la nouvelle France, qu'il est assez surprenant que les François ne s'en soient pas assurés dès les premieres années de leur établissement dans cette partie du nouveau Monde. Mais quand les Commerçants ont fixé quelque part le centre de leurs affaires, ils ne s'avisent guères d'être Géographes. Les Missionnaires ont eu plus de connoissances & de vuës à l'égard de cette Mer de l'Ouest. M. Guillaume de l'Isle saisit avec soin toutes les ouvertures que les Relations Evangéliques de la nouvelle France lui donnent sur l'objet en question. Nous ne pouvons que renvoyer aux détails, & recommander surtout qu'on fasse attention aux Routes que trace cet habile Géographe pour passer du Canada, ou de la Louisianne à cette Mer de l'Ouest. Au reste le

...iquent ensemble
tours épargnés aux
François sur tout
velle France ou de
ils passoient dans la
est, & par elle da
Sud, qui est le Th
merce!

M. Guillaume de l
senté aux Ministres
sur la Mer de l'Ou
se trouvoit jointe u
te qui en facilitoit l
elle étoit, dans sa p

M. de l'Isle les explique, & fait observer par-là le progrès des connoissances qu'acqueroit son frère sur la Mer de l'Ouest. Mais tout ceci demande le coup d'œil du Lecteur qui ne séparera point les Cartes du Mémoire, & qui désirera bien ardemment que l'Auteur donne la suite d'un Ouvrage si curieux & si utile.

ARTICLE CXV.

CONSIDE'RATIONS GEOgraphiques & Physiques sur les nouvelles découvertes au Nord de la Mer, appellée vulgairement la Mer du Sud; avec des Cartes qui y sont relatives. Par Philippe Buache, premier Géographe de S. M. & de l'Académie Royale des Sciences. 4°. pag. 49. M. DCC. LIII.

IL est encore ici question du Voyage de l'Amiral de Fonte,

& des raisons qui prouvent l'existence de la Mer de l'Ouest : c'est ce qui nous engage à joindre cet article au précédent ; d'autant mieux que M. Buache avoue qu'il a connu la Relation de l'Amiral de Fonte, par le canal de M. de l'Isle, & qu'il s'appuye aussi des conjectures de M. Guillaume de l'Isle, pour affirmer l'existence de

63. degré de latitude Nord, non le 53. qu'il faut fixer cette embouchure.

2°. Le gîsement de la Terre vuë par MM. Tchirikow & de la Croyère, durant leur Voyage en 1741. M. Buache croit que cette Terre n'est qu'une suite de celle de l'Amiral de Fonte, depuis la Rivière de Bernarda jusqu'à l'Archipel de S. Lazare ; & qu'entre cette Terre & le Kamtchatka, est le long détroit par lequel a pû se faire la communication des Peuples de l'Asie en Amérique.

3°. La communication de la Mer de l'Ouest avec la Baye d'Hudson, par le moyen de quelques-uns des Lacs qui ont été parcourus durant le Voyage de l'Amiral de Fonte. Ceci n'est encore qu'un systême, mais M. Buache le rend très-probable.

Ces trois articles avec les deux autres, (le Voyage de l'Amiral

de Fonte, & les conjectures de M. Guillaume de l'Isle touchant la Mer de l'Ouest,) furent l'objet d'un Mémoire assez court que M. Buache lut à l'Académie, le 9 d'Août 1752. & qui se trouve ici à la tête de cette espèce de Recueil. On voit de suite deux Mémoires plus étendus, intitulés *Eclaircissements*; & c'est là que M. Buache développe toutes ses

Ceci est comme la Carte générale qui présente en gros tous les objets expliqués dans les Mémoires.

II. *Carte des découvertes de l'Amiral de Fonte, selon la Carte Angloise donnée par l'Ecrivain du Vaisseau* la Californie, *dans son Voyage à la Baye d'Hudson ; avec les Terres vuës & reconnues par les Russes, & une comparaison du résultat des Cartes du 16 & du 17. Siècle au sujet du détroit d'Anian.* M. Buache démontre les fautes de la Carte Angloise : on doit lire à ce sujet l'article 3^e^. de ses premiers éclaircissements.

III. *Carte du Géométrique des découvertes de l'Amiral de Fonte & de son Capitaine Bernarda, comparée avec le systême de la Carte Angloise publiée par l'Ecrivain du Vaisseau* la Californie. On voit à la marge intérieure de cette Car-

te, un abregé très-précis de la Relation de cet Amiral de Fonte.

IV. *Réduction d'une Carte publiée à Nuremberg, représentant l'une des premières idées qu'on s'est formées du Kamtchatka & de ses environs; avec la vuë des Places au milieu desquelles se fait la pêche d'un animal amphibie appellé* Behemoth. On a ces particularités d'après des Relations faites en

re de la Religion; puiſqu'il eſt aiſé de faire voir par-là qu'après la diſperſion des premiers deſcendans de Noé, les hommes ont pû paſſer preſque ſans peine du Nord de l'Aſie au Nord de l'Amérique.

V. *Eſſai d'une Carte que M. Guillaume de l'Iſle, premier Géographe du Roi & de l'Académie des Sciences, avoit jointe à ſon Mémoire préſenté à la Cour en 1717. ſur la Mer de l'Oueſt.* Cette Carte ne diffère preſque point de celle que vient de publier M. de l'Iſle frère de l'Auteur. Nous diſons *preſque point*; car on y remarque quelques différences: par exemple, la Carte de M. Buache ſpécifie la *Louiſianne*, *le Golfe du Mexique*, *la Baye d'Hudſon*, qui ne ſont point nommés dans la Carte de M. de l'Iſle.

VI. *Carte des Terres aux environs du Japon ou du Nord-Eſt de l'Aſie, & du Nord-Oueſt de l'Amé-*

rique, extraite d'une Carte Japonoiſe de l'Univers, apportée en Europe par Kæmpfer, &c. Cette Pièce eſt curieuſe parce qu'elle fait voir que les Japonois ont eu des idées qui ſe rapportent aux connoiſſances acquiſes, par les navigations des Ruſſes, ſur le Nord-Eſt de l'Aſie, & ſur le Nord-Oueſt de l'Amérique. M. Buache explique cela nettement.

On juge assez que l'extrait succint de tant de choses curieuses, ne peut satisfaire le Lecteur, & qu'il est nécessaire de recourir aux Mémoires, aux Eclaircissements, & aux Cartes de M. Buache. *Le tout se trouve* appatemment *chez l'Auteur*. On n'indique aucun lieu particulier sur les morceaux que nous avons sous les yeux.

ARTICLE CXVI.

CATALOGUE DES LIVRES du Cabinet de M. de Boze, 8°. pages 512. sans la Table des Auteurs. A Paris, chez Martin, Guerin & de la Tour, ruë S. Jacques.

CE Cabinet a été formé par un homme très-entendu & très-curieux. C'est le fruit de ses longues recherches, & la preuve sensible de son goût. M. de Boze n'a pû se donner autant de Livres

qu'en possédent les Souverains ou les Républiques; mais le choix, la propreté, l'élégance, la rareté surtout compense avantageusement le mérite souvent très équivoque du nombre. On trouve ici 2723 Articles, sans compter plusieurs numéros répétés: ce qui peut composer un trésor de sept à huit mille Volumes, tous d'une parure exquise, & si bien conservés qu'on

n'en est rien : quand on est vraiment studieux, on aime & l'on conserve tout ce qui sert aux études ; en ce genre le désordre marche avec l'ignorance, & la destruction est compagne de la paresse. M. de Boze étoit sçavant, & sur ses Livres, on ne voit aucunes traces des injures du tems, aucuns vestiges des dépérissemens qu'entraîne l'usage : c'est qu'il chérissoit son trésor, qu'il le respectoit, qu'il le regardoit comme devant passer à la postérité.

Comment y passera-t-il cependant ? Comme les Médailles & les pierres gravées des Anciens qui ont été semées dans tout le monde ; afin d'exercer la patience & l'adresse de quiconque veut faire des Collections. C'est un problême qui mériteroit peut-être l'attention d'une Académie Littéraire : sçavoir, si l'on rend plus de service aux Sciences & aux Lettres, en

Novembre 1753.

diſſipant une Bibliothèque, qu'en la dépoſant entière dans un lieu, d'où elle ne peut plus ſortir. Il y a de bonnes raiſons pour les deux parties de la queſtion : on conçoit que, pour la décider, il ne faudroit point prendre l'avis des Héritiers du Poſſeſſeur. Leur ſentiment eſt toujours pour la vente en détail, parce qu'ils comptent ſur la curioſité, diſons même ſur

le Durandi de la même année ; le *Catholicon* de 1460 ; * le Recueil des Clémentines de la même année ; la Bible de Mayence de 1462 ; le Sexte des Décrétales de 1465 ; le Lactance de la même année ; le *Restitutio Christianismi* de Servet ** ; le *Décameron* de Bocace de 1527 ; le Missel & le Bréviaire Mozarabe ; l'Homère Grec de 1488 *** ; l'Anthologie de 1494 ! &c. Et nous n'indiquons là

* M. l'Abbé Sallier croit que le *Catholicon* qui se conserve chez les Jésuites du Collège de Paris, est plus ancien que celui de M. de Boze. *Voy. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres T. XIV. p.* 247.

** Ce Livre passe pour être unique : Sandius citoit néanmoins un Exemplaire conservé dans la Bibliothèque du Landgrave de Hesse : cet Exemplaire auroit-il passé chez M. de Boze ?

*** Cet Homère est celui qu'on voyoit autrefois dans la Bibliothèque du Collège des Jésuites de Paris : il est chargé de Notes manuscrites du célèbre

N°. 16, où se voit une
tine qu'on estime plus
que celle de Mayence ;
annoncera les Articles 5
que les Connoisseurs
comme les premiers eff
plus anciens monumens
primerie ; quand on sera
à la suite des Cicérons,
trouve les Offices de
1466 ; les Livres de l'C
1468; les Tusculanes de
Epîtres à Atticus de 147
tres familières de 1471 &

des *Elzevirs* qui remplissent trente Numeros, des *Dauphins* qui en occupent trente-neuf, des *Variorum* au nombre de soixante & six. Nous ne disons rien des collections d'Estampes, de celle surtout du Cabinet du Roi, formant vingt volumes *in-fol.* &c.

Jusques-là peut-être on évitera la critique des Philosophes, gens qui gardent si bien leur sang froid à la vuë des antiquités ou des curiosités bibliographiques. Mais que pourront-ils penser lorsqu'on prodiguera l'or & l'argent pour des objets tels que le livre de Geoffroi Vallée; celui de Simon Morin; celui de Postel, intitulé *la Vergine Venetiana*; *le Cymbalum Mundi* de Bonaventure des Perriers; tout le Recueil des Sermons de Barlette, de Maillard, de Menot, de Clérée &c.? Quoi! diront sans doute ces Observateurs Critiques, parce que la *Messe d'Illyricus* de

l'édition de 1557, eſt extrêmement rare, il faudra la porter dans l'enchère à un prix exceſſif, tandis qu'on l'a mieux imprimée & mieux conditionnée dans l'Ouvrage du Cardinal Bona, & dans les Annales du P. le Cointe; parce qu'un *Speculum vitæ humanæ*, eſt le premier Livre qu'on ait imprimé à Lyon, & un *Franc. Florius* le premier qui ſoit ſorti

logue qu'on nous préſente. Il nous ſemble qu'il mérite ſurtout des Obſervations de deux eſpèces : les premières, ſur la qualité des claſſes ou des ſuites qui le compoſent ; les ſecondes, ſur quelques degrés de perfection qu'on peut y déſirer, quoiqu'en lui-même il ſoit pourtant bien digèré, & qu'il faſſe honneur aux connoiſſances de ceux qui l'ont mis dans l'état où nous le voyons : nous entrons ici dans quelques détails, à l'égard des deux objets que nous venons de dire.

I.

M. de Boze étoit un Antiquaire de Profeſſion ; par conſéquent ſa Bibliothèque devoit exceller dans la Claſſe des Antiquités. Elle comprend ici près de 400 Articles ou Nos. & dans ce nombre on remarque tout ce qu'il y a de plus beau, de plus utile & de plus curieux. On vendit,

il y a quelques années, une Bibliothéque d'Antiquaire, riche & connoiſſeur, (M. l'Abbé de Rothelin:) nous avons comparé les richeſſes de cette belle collection, dont le Catalogue ſubſiſte, avec celles de M. de Boze, & ce dernier l'emporte pour le nombre des Livres, pour le choix des matières, & pour la ſingularité des recherches. Ce qu'il faut ſurtout y conſidérer, c'eſt l'attention qu'a eu

talogue, *sont collées sur toile dans l'ordre qu'elles doivent avoir, & forment un rouleau qui étant dé-plié a 42 pieds & demi de long, sur 5 pouces de haut, & ce rou-leau est renfermé dans une espèce de cassette faite exprès, & cou-verte de maroquin rouge.* Voilà une espèce de bijou qui épuisera la bourse de quelque particulier, & qui passera ensuite de main en main comme le sceptre d'Aga-memnon, jusqu'à ce qu'il se dé-pose enfin dans la Bibliothéque d'un Prince ou d'une Commu-nauté : c'est le sort de toutes ces curiosités littéraites.

Après les Antiquités, il paroît que M. de Boze affectionnoit les Belles-Lettres, l'Histoire Litté-raire, la Bibliographie & les Es-tampes : il y a du beau dans ces ces Classes ; & les suites, quoi-que non-complettes, y sont assez soignées ; elles l'emportent de

dinaires. Par exem
phe des PP. Grec
point riche chez
mais on ne laisse
outre le Lactance
celui de 1468, l
Jerôme, Edition
1470. Elle est peu
que celle de Rom
née ; mais cette
recommandable,
avoit été faite sur
dont l'Evêque d'Al
soin, & qui s'en

es : on y distingue néanmoins
itation de J. C. de l'an 1492.
nière Edition , qui sera bien
ssée dans la vente : de plus un
positorium moriendi de Jean
ler Dominicain. *Ce Livre* , dit
lote , *paroît être des premiers*
s de l'Imprimerie. A quoi nous
itons qu'une de ses utilités est
corriger une faute du P. Echard
s sa Bibliothèque des Ecrivains
l'Ordre de S. Dominique. Il
que ce Traité de Nyder *præ-*
non subiit , le contraire est
ıvé par l'Exemplaire de M. de
e.
Dans la classe des Sciences &
s , N°. 333 , on indique un
re intitulé *decor Puellarum* ,
-médiocre apparemment, pour
qu'il contient , mais fort cé-
e dans l'Histoire Typographi-
, parce que M. Maittaire &
de Boze en ont donné des No-
s sçavantes. Il est surtout quest-

tion de sçavoir si ce Livre est de 1461. suivant sa datte. Maittaire le soutient, & M. de Boze, (T. 14. de l'Académie des Inscriptions,) le nie par de très-bonnes raisons, dont la principale est que ce *Decor Puellarum* ayant été imprimé à Venise par Nicolas Jenson ; & Jean de Spire s'étant vanté dans des Editions faites aussi à Venise en 1469. & 1470. d'avoir été le Fondateur de l'Imprimerie en cette Ville, il s'ensuit nécessairement que Jenson n'y a exercé le même Art qu'après Jean de Spire, & qu'ainsi son *Decor Puellarum* doit être de 1471, non de 1461.

Si l'on veut s'en donner la peine, on trouvera encore d'autres controverses nées à l'occasion de quelques Livres singuliers compris dans notre Catalogue. Par exemple, cette fameuse Bible Latine du N°. 18, ou plûtôt sa pareille, qui est chez le Roi, passe au ju-

gement de M. l'Abbé Sallier, pour être plus ancienne que la Bible de Mayence, & il est contredit en cela par M. Clément dans son 4e. Tome des *Livres difficiles à trouver*. Quoique toutes les raisons de M. l'Abbé Sallier ne soient pas détruites par celles de l'Auteur que nous citons, celui-ci néanmoins doit être consulté : il résulte de ses observations qu'on peut desirer encore quelques éclaircissements sur ce point. Nous ne finirions pas, si nous voulions détailler toutes les raretés de ce Catalogue, & discuter ce qui s'est dit, ou peut se dire sur chacune. Qu'on nous permette présentement un petit nombre de Remarques critiques.

II.

S'il y avoit des fautes dans ce Catalogue, elles devroient se trouver aussi dans le très-beau Volu-

me que M. de Boze avoit fa
primer pour son usage : V
qui étoit lui-même un Livr
rare, parce qu'on en avoit t
d'exemplaires. Le Catalogue
nous donne aujourd'hui,
copie de ce Catalogue d
que; toutefois avec des di
ces : car nous nommerion
quelques Articles qu'on on
entr'autres le Livre intitul
na di Cazzi, très-mauvais
ge de Pierre Aretin, & qu'

Catalogue, nous formons simplement des doutes sur quelques Articles, par exemple :

N°. 7. On dit que l'Editeur du Pseautier Grec de 1481. est le Moine Jean de Plaisance, *Curante Joh. Placentino Monacho* : ne falloit-il pas dire qu'il se nommoit *Creston* ? Voyez le P. le Long qui cite l'Epître Dédicatoire de ce Moine de Plaisance.

N°. 188. Il y a peut-être une perfection à mettre dans cet Article. On y annonce les VII. Livres de Servet en Flamand *per R. T. Ghedruckt*. Ces deux lettres *R. T.* font *Renier Telle*, selon Sandius, & il est bon d'en avertir.

N°. 322. On donne l'Edition de Boëce de l'année 1476. pour la première (Editio princeps.) N'en a-t-on pas une de l'année 1473 ? Voyez *Fabricius Bibl. Latin. T. I. pag.* 152.

N°. 622. On dit sur l'Edition

au lieu de *Notar*
avoit à Constanti
de Grand Duc : i
deux fils après la p
pitale; mais sa fill
de bonne heure à
cut aux malheurs
fut elle qui consei
Livre placé sous c
voir une Note im
rieuse de Crusius
intitulé *Turco-Græ*

N°. 750. L'Edit
lien, qu'on met ici
mière (Editio prin
pas postérieure à ce

1486 imprimé à Vérone par Paul Fridenperger de Passau en Allemagne. Il y a une Epigraphe à la fin qui dit *in Patavià ala magna* : Fabricius a lu *de Patavià Alemagna* : lequel des deux a raison ? D'ailleurs ne seroit-il pas à propos de marquer que cette Edition de Lucrèce est la première ?

N°. 1025. Le Manilius qu'on donne pour la première Edition de ce Poëte, n'est que de 1489, & M. Bentlei en avoit vû une de 1474, & une autre de 1484 : on peut consulter l'Edition de ce Sçavant donnée par son Neveu.

N°. 1449. Les Lettres de Pline de 1471 font bien la première Edition, mais peut-on dire qu'elles soient sans nom d'Editeur, tandis que Fabricius transcrit l'Epître Dédicatoire de Louis Carbon au Duc de Modène, Epître où l'on lit ; *has Plinii secundi junioris Episto-*

c'eſt un des premiers, con
le M. Chevillier ; les ve
lit à la fin de cet Exempla
ciant d'autres Livres à
Primos ecce Libros quos h
tria finxit &c ?

N°. 1718 ſur le Corne
te de Jean & de Vendelin
on dit que cette Edition
de 1467. ou 1468. au p
puiſque ces Imprimeurs l'
leur premier Ouvrage, *ar*
prima ſuæ, & qu'en 146
nèrent l'Edition de Plir
ſemble qu'on peut dout

Cæſareos mores ſcribit Cornelius, eſt.
Iſte tibi codex: Hiſtoriæ pater eſt.
Inſigni quem laude feret Gens poſtera, preſſit
Spira premens, Artis gloria prima ſuæ.

Sur quoi nous demandons, ſi l'on ne voit pas plutôt, dans cette conclusion, l'éloge de la Ville de Spire qui avoit produit les deux célèbres Imprimeurs Jean & Vendelin, que la date de leur Edition du Tacite? La conſtruction même Grammaticale n'exige-t-elle pas cette explication? Si l'on parloit de l'Edition comme étant le premier Ouvrage de Jean & de Vendelin de Spire, ne faudroit-il pas l'accuſatif au lieu du nominatif *gloria prima*? Le Lecteur jugera de notre penſée, & des égards qu'on peut y avoir.

N°. 1849. Il échappe une mépriſe ſous cet Article. On dit dans

obſervant deux c
peut être porté a
juſte valeur, ſi le
ſiaſme ſe met dans
1729. on vendit à
meron de Boçacę d
me de 371 livres. C
que rendront les l
Boze, ſi la même
dans la vente. 2°.
lection peut servi
fondement à une gr
que. Car que faut
plus? Des livres bi
livres d'uſage, de

on commence une collection qu'on veut rendre très-belle & très-nombreuse ; si l'on n'a pas les raretés, on ne fera jamais un tout respectable. Quand on a ces raretés ; on est sûr d'élever un édifice Littéraire aussi magnifique qu'on le souhaite.

ARTICLE CXVII.

***LA METAPHYSIQUE** qui contient l'Ontologie, la Théologie naturelle & la Pneumatologie ;* par l'Auteur de la Clef des Sciences & des Beaux-Arts. Vol. in-12. p. 360. *A Paris, chez Jean Desaint & Charles Saillant & Jean Thomas Hérissant M. DCC. LIII.*

UN Ecrivain qui, dans un second Ouvrage, ne s'annonce que sous le titre d'Auteur d'un premier, ne cherche pas à tromper le Public, surtout quand il ne

peut gueres être injuste
des Auteurs trop jeu
vieux : la fécondité d
est prématurée , celle
est épuisée. Toute la fa
jugé est pour notre Aut
taphysique est à-peu-pr
date que sa Logique ;
des fruits de la plus sai
té : la bonté de l'une n
de l'excellence de l'autr

Sa Préface roule sp
sur l'importance de la
que. » Les Géomètres,

» vrai. Les Phyſiciens ne ſont aſſu-
» rés de l'exiſtence de la matière
» & des corps, que parce que la
» Métaphyſique leur apprend qu'il
» exiſte un Etre infiniment bon &
» très-parfait, qui ne ſçauroit per-
» mettre que nos ſenſations ſoient
» excitées ſans le miniſtère des
» corps. La certitude des vérités
» morales tire ſon origine de la
» Métaphyſique, qui enſeigne que
» l'homme eſt libre ; qu'il tient
» ſon exiſtence & toutes ſes facul-
» tés de Dieu, & que ſa principale
» perfection conſiſte à faire un bon
» uſage de ſa liberté. Les Théolo-
» giens même ne peuvent prouver
» aux Infidèles ni aux Incrédules
» la vérité de la Religion & toute
» la bonté de la Morale Chrétien-
» ne, ſans le ſecours des démonſ-
» trations de l'exiſtence de Dieu &
» de ſes divins attributs, de l'im-
» matérialité & de l'immortalité de

gie naturelle & la *Pneumatologi*
Le Pyrrhonisme est sappé dans
première; l'Athéïsme, le Déïsme
le Polythéïsme dans la seconde;
Matérialisme dans la troisièm
L'Auteur promet tout ceci da
son Exorde, & tient fidèlement
parole dans son Traité.

Première Partie. De *l'Onthol*
gie, c'est-à-dire des *Principes*
l'Etre, de ses *propriétés* & de
principales espèces. L'Auteur (
Cochet) débute par quelques ax
mes, qui sont la base & le for
ment de sa Métaphysique. I
mier Axiome: *tout ce qu'on*

ſon aveuglement, s'il eſt involontaire, eſt incurable ; ou du moins c'eſt à la Médecine plutôt qu'à la Métaphyſique de le traiter : s'il eſt volontaire, c'eſt plus ſur la volonté que ſur l'entendement qu'il faut travailler. Nos paſſions nous égarent autant que nos erreurs : ſouvent l'eſprit eſt ſain & le cœur dépravé ; quelquefois auſſi la raiſon eſt fauſſe & l'inſtinct droit. Il faut s'aider des parties ſaines pour guérir les malades.

Pour mettre ſes axiomes & les vérités qui en découlent, à couvert de toute conteſtation raiſonnable, l'Auteur avance & démontre en forme ces deux propoſitions: I. *il y a une regle ſûre pour connoître la vérité :* II. *L'évidence eſt la premiere regle de toute vérité Philoſophique.* Réduiſons à quelque choſe de ſimple, de court & de convainquant, ces Articles fondamentaux de la Métaphyſique.

Novembre 1753.

l'évidence, il faudroit pouvoir
monter à un principe, dont
clarté fût plus grande que c
qui caractérise l'évidence : qu
cela se pourroit, ce principe se
l'évidence même, & par co
quent la prouveroit moins qu'i
la supposeroit. Ainsi deux & d
font quatre, est une vérité qu
se prouve point, son évide
en rend la preuve impossible.

Pour contester, ou nier l'
dence avec quelque fondeme
il faudroit lui opposer que

loin d'en ébranler l'existence, il ne seroit que l'affermir davantage. Au reste quiconque s'obstine contre l'évidence, on ne doit le renvoyer qu'à sa conscience. S'il n'en écoute pas le remords, il n'écoutera rien : un zèle sage doit plutôt faire des vœux que des efforts pour sa conversion. Le défaut de bonne foi rend toutes les erreurs incurables. La bonne foi doit être le premier *postulat* de toute controverse : c'est un préliminaire dont on doit toujours s'assurer avant que d'entrer en dispute.

Après les *principes de connoissance*, on trouve les *principes métaphysiques de composition de l'Etre :* ce sont dans le langage de l'Auteur, *l'essence & l'existence de l'Etre*, *son acte & sa puissance*, *son genre & sa différence*, *son unité*, *sa vérité*, *sa bonté*. L'Auteur passe ensuite aux différentes

ordre méthodique, & éc
des comparaisons natu
rendent sensibles les défi
plus abstraites. L'Auteur
me intelligent, court o
sur toutes ces parties de
logie, selon leur import
ou moins grande, selon
ce de ses idées particulière
tout selon les rapports d
tière à la Religion & à la
qu'il ne perd jamais de v
là le terme où doit abou
saine Philosophie : en M
que, tout pas qui en déto
en éloigne, n'est qu'un fa

réprouvons point tous ceux qu'il rejette : l'estime sincère que nous lui portons, n'oblige personne à croire que les *idées générales sont*, comme il le prétend, *l'ouvrage de l'entendement*, *ou qu'elles sont formées par des abstractions de l'esprit*. Ces idées générales, Dieu les a, selon certains Philosophes, sans les devoir à des abstractions qui répugnent à la perfection de son intelligence. Ce ne sont point des extraits ou des résultats qui demeurent dans l'entendement divin, après qu'il les a séparés des différences *individuelles*. Mais on doit observer, en faveur de notre Auteur, que dans son Livre, il ne s'agit que de la manière dont ces idées sont, non dans Dieu, mais dans l'homme.

C'est avec la même réserve, que nous approuvons la distinction que l'Auteur admet entre les *attributs essentiels* d'une seule &

tale, qui n'exiſte que par la p
ſée : on les conçoit comme p
ſieurs &c. Il y a des Philoſop
qui ſoutiennent que, dans l'an
la volonté & l'entendement
ſont pas des attributs ſi identiq
l'eſprit, diſent-ils, ne les conç
comme diſtingués, que parce
y a un fondement, non réel,
virtuel ou formel de les diſting
Indépendamment de nos con
tions, vouloir & connoître ne
pas formellement un même
tribut, une même faculté
a preſque autant de raiſon d
diſtinguer, qu'il y en a de d

ſi fameuſes : en Métaphyſi-
elles ne ſont pas d'une ſi lé-
importance que le penſent
des gens, notre Auteur l'a
ſenti. C'eſt pourquoi ſur *l'u-*
cation de l'Etre, il a pris un
i qui lui rend tous les avanta-
qu'il abandonne par ſon ſenti-
t ſur les *idées univerſelles* &
ielles; & il s'eſt fort étendu
cette queſtion, qui eſt beau-
, plus indifférente à ſes Ad-
aires. Nous ne nous étendrons
ſur les conſéquences de ces
érentes opinions; les profonds
taphyſiciens doivent les apper-
oir : pour les découvrir à des
teurs peu familiariſés avec la
s fine Métaphyſique, il fau-
it une Analyſe raiſonnée de ces
nions : cela nous meneroit trop
n.

Seconde partie. La *Théologie*
turelle. L'Auteur la diviſe en
is Chapitres : dans le premier

troiſieme il p

attributs.

Dieu, dit l'Auteur, eſt l'Etr
infiniment parfait : nous en avon
une idée claire & diſtincte, puiſqu
nous ne ſçaurions le confondr
avec aucun Etre fini, ou impar
fait. Nous ne connoiſſons mêm
le fini en tant que fini, que pa
ſes bornes ; & l'eſprit ne ſaiſit c
bornes que par un regard qui l
franchit : or au-delà du fini e
général, il n'y a que l'infini.

Il en eſt de même de l'Et
imparfait en tant qu'imparfait :
ne le connoît point qu'on ne ſç
che ce qui manque à ſa perfe

nous fait connoître le moins, parce qu'il le renferme : mais le moins ne sçauroit nous faire connoître le plus, parce qu'il ne le contient en aucune façon. C'est par l'infini que nous connoissons le fini &c.

L'idée de Dieu, continue l'Auteur, *est innée. Elle n'est ni adventice, ni factice. Donc elle ne peut être qu'innée.* Mais sans être innée, ne pourroit-elle point être simplement imprimée, excitée, présentée ? Au reste un Métaphysicien de bonne foi ne s'avisera pas de chicanner sur le vice de cette conséquence, puisque ce vice ne peut préjudicier qu'à la forme de l'argument, & non au fonds de la Thèse. J'ai l'idée de Dieu, doit-il se dire à lui-même : c'est de Dieu que je la tiens, n'importe comment ; je ne puis l'avoir d'ailleurs, elle est au-dessus de la sphère des objets sensibles & de leurs rapports ; ils peuvent en être l'occa-

l'Auteur puiſe les *argumens* do
il ſe ſert pour *prouver* invincibl
ment l'exiſtence de Dieu. Voici
ſuite abrégée de ſes raiſonneme

1°. Il n'y a que l'Etre infi
ment parfait, qui ait pû nous i
primer ſon idée : or pour l'imp
mer, il faut qu'il exiſte ; donc &

2°. L'*exiſtence actuelle* & *né*
ſaire eſt auſſi eſſentielle à l'E
infiniment parfait dont j'ai l'id
que la rondeur l'eſt au cercle :
xiſtence eſt donc autant de l'eſ
ce de cet Etre que la rondeur
de celle du cercle.

2°. L'exiſtence de l'Etre in

voit pas, dequi pourroit-il la recevoir ? L'existence de notre ame & celle du mouvement fournissent à l'Auteur les autres argumens Métaphysiques de l'existence de Dieu.

1°. Notre ame, dit-il, n'est pas éternelle ; aucun instant de sa durée n'est nécessaire, aucun n'est indépendant ; nous le sentons assez. Son existence n'est point l'ouvrage de sa puissance ; avant que d'exister, elle n'étoit qu'un pur néant, & le néant n'a aucune puissance, *nihili nulla proprietas.* De plus son Etre est un Etre pensant : il a donc pour auteur un Etre pensant ; car l'Etre non-pensant ne peut être la source de l'Etre pensant.

2°. Le mouvement n'est point essentiel à la matière : c'est donc une force étrangère qui le lui imprime : force qui fait toute la puissance de la Nature.

De ces propositions nettement

intelligent ...
n'eſt pas la matière ; car l'Etre p...
ſant eſt néceſſairement ſimple
indiviſible ; l'Auteur en donne ...
démonſtrations rigoureuſes qu'a...
cun Philoſophe ne devroit ign...
rer , & ne ſçauroit trop étud...
dans le Livre même.

Après les démonſtrations ...
plus lumineuſes & les plus co...
vaincantes ſur tous ces Articl...
l'Auteur fait une réflexion qui ...
doit pas nous échapper : c'eſt ...
» la difficulté de reconnoître ...
» xiſtence de Dieu , vient pri...
» palement de ce qu'il eſt la ſo...
» ce de la vérité de tous les p...

» tion entièrement nécessaire, » pour prouver son existence, qui » ne contienne cette existence en » d'autres termes : de-là vient que » ceux qui n'y font pas assez d'at- » tention, sont portés à penser » que les preuves les plus invinci- » bles de l'existence de Dieu, ne » sont que des sophismes. »

» Tout dans l'Univers, *conti- » nue notre Auteur*, conspire à » nous démontrer la toute-puis- » sance & la sagesse infinie de son Créateur. La grandeur & la bon- » té de cette immense & étonnan- » te machine ; la variété, l'ordre » & l'harmonie qui brillent dans » toutes ses parties, ne permet- » tent pas à un homme de bon sens » de douter qu'elle ne soit l'ouvrage » d'une intelligence suprême, & » qu'une Providence infinie ne l'en- » tretienne & ne la conserve. La » terre, les campagnes, les mers, » les vents, les nuées, la Lune,

„ lever, le co...
„ gulier & conſtant de tant d
„ corps lumineux ; la ſucceſſion &
„ l'inégalité réglée des jours & d
„ nuits, la viciſſitude des ſaiſons
„ rendent le témoignage le pl
„ éclatant à l'exiſtence du Cré
„ teur & du Modérateur du mo
„ de. La multitude innombrable d
„ différentes ſortes d'animaux & c
Nous avons regret de ne pouv
tranſcrire en entier, tout ce m
ceau, également éloquent & c
cluant. L'Auteur n'a pas oublié
objections que nous font les Ath
à la ſuite de ſes principes, que

que nous oppose l'Athéisme. Aujourd'hui nos Athées ne font que relever les remparts, où le Matérialisme le plus grossier se fortifia dès sa naissance : pour les abbatre, l'Auteur n'a fait que reprendre les armes, que la raison mit autrefois entre les mains de la saine Philosophie : il les manie avec une force & une dextérité qui renouvelle, avec avantage, leurs anciennes victoires.

Avant que de nous parler des *principaux attributs de Dieu*, l'Auteur attaque ce monstre de Divinité qu'imagina l'impie Spinosa, c'est-à-dire, cette substance unique, qui étant toute étenduë & toute pensée, est l'*aggrégat* de tous les Etres, & l'assemblage de toutes leurs vertus & de tous leurs vices : chimère dont toutes les parties enchaînées sans compatibilité, opposées sans subordination, alliées sans concert, consacrent a-

vec les plus honteuses contradictions, tous les désordres de l'aveugle Fatalisme, & toute l'extravagance de l'absurde Manichéisme. Ce Monstre disparoît, le vrai Dieu se montre avec ses principaux attributs, son *unité*, *sa simplicité*, *son immutabilité*, *sa science infinie*, *son immensité*.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la *manière neuve & lumineuse* que l'Auteur employe pour *concilier ensemble l'immutabilité & la liberté de Dieu* : elle revient assez au *semel jussit*, *semper paret* de Sénèque. De toute éternité, Dieu a pris librement toutes ses déterminations ; dans le tems, il ne fait que les exécuter : il ne peut les changer, parce qu'en les prenant, il a tout prévu : il ne peut les annuller, parce qu'elles ne sçauroient devenir vaines. Ainsi ses déterminations sont libres ; mais l'exécution en est nécessaire. Entre la li-

berté de Dieu qui prend une détermination, son immutabilité, qui en empêche la révocation, & sa souveraineté qui en exige l'exécution; nulle contradiction, nul mystère même, pour un Philosophe qui a bien pénétré l'idée de l'Etre infiniment parfait. Ceci ne peut qu'appuyer & développer le sentiment de l'Auteur; il ne seroit pas difficile d'en trouver le fondement dans le langage des Ecrivains sacrés.

L'accord de la liberté de l'homme & de la science infinie de Dieu, n'est pas ici moins parfait; on y détruit sans effort *les faux raisonnemens & les sophismes* des Impies sur la prescience & la providence divine; & le mérite de l'homme se trouve aussi heureusement sauvé que sa liberté, sans préjudicier aux desseins & au domaine du Créateur.

Pour peu qu'on lise ce Livre,

ment que ce n'eſt p
menſité en étendu
mobile, diviſible &
Mais démontre-t-il a
ſement qu'il s'en fla
immenſité répugne
toute idée d'étenduë
immatérielle, eſſentie
nelle, infinie, imm
trable, ſimple & indi
oſons en douter, ap
médité ſes Argume
penſons qu'il auroi
mieux fait de préven
ne dangereuſe Philoſo
faire d'un ſentiment

qu'ils l'enſeignent, ne doit ni ne peut entrer pour rien dans les reſſorts, dans les cauſes, ou dans les loix qu'on reconnoît, ou qu'on imagine, pour expliquer les phénomènes de la Nature.

Troiſième Partie, *de la Pneumatologie*. L'Auteur y examine la nature de l'Ame, ſes facultés, ſes modifications, ſon origine, & démontre ſon immortalité. Les principaux Articles de cette partie ſont 1°. *l'immatérialité de l'ame* : nos plus communes notions de la matière & de la penſée ont fourni à l'Auteur quatre excellentes démonſtrations de cette vérité. Quelques-unes de ces preuves ſuppoſent la vérité d'une propoſition que bien des gens conteſtent, l'Auteur ne tarde pas à la démontrer : c'eſt que la *penſée actuelle* conſtitue l'eſſence de l'ame. Il prétend que cette vérité tient de fort près à l'immatérialité & à l'immortalité

de l'ame. Que *la simple puissance de penser fasse l'essence de l'ame*, ce n'est, dit-il, que ce qu'*enseignent tous les Matérialistes.* .... Si l'ame peut être, même un moment, sans penser, ce sera une *mort momentanée*, qui pourra donc *quelque jour* aboutir à une *mort éternelle.* 2°. Une réfutation solide du Matérialisme de Locke, & de l'harmonie préétablie de Leibnitz, & de ses *Monades.* 3°. Le rétablissement des *idées innées* sur les ruines du systême de Mallebranche : c'est ici peut-être l'endroit le plus foible de l'ouvrage : aussi n'est-ce que systême contre systême. 4°. Trois bonnes démonstrations de l'immortalité de l'ame, tirées de sa nature, & de celle de Dieu son Créateur.

L'Extrait que nous donnons de cette Métaphysique en représente trop imparfaitement le mérite pour être autre chose qu'une in-

vitation à la lire & à la méditer. *Il est,* dit l'Auteur dans sa Préface, *plus nécessaire que jamais, de lier la Religion à la Philosophie qui éclaire l'esprit par la démonstration, & le met à l'abri des impressions que peuvent faire les raisonnemens captieux des Incrédules.* Cette Métaphysique devroit suffire pour remédier à ce malheureux besoin: en *écartant de son Sujet les épines*, l'Auteur fidèle à sa promesse, *n'y a point substitué des fleurs...* Partout il *préfère le solide au brillant*, & si, comme il le croit, *le moyen le plus sûr de plaire à l'esprit, c'est d'avoir raison*; dans toutes ses parties essentielles, sa Métaphysique doit enlever tous les suffrages.

ARTICLE CXVIII.

LE PROCE'S SANS FIN, ou l'Histoire de John Bull. &c.

qualifies che
les Romains du t
Sous des noms
des traits empru
des faits véritable
près, que l'espri
d'ordinaire. Dan
ils piquent la cu
vent, hors de l
font pas fortune
n'est pas durable
même. Les faits s
vec le tems; les
sent; les intérêts
mêmes; les circo
nent des Enigme
des ma...

vantures particulières à quelques Sociétés. Les ridicules perdent dans le lointain.

Auſſi de tant d'Ecrits compoſés dans ce goût d'allégorie ſatyrique, il en eſt peu qui aient vécu. On ne connoît guères que le *Satyricon* de Pétrone, l'*Argenis* & l'*Euphormion* de Barclai, *l'Apocolocynthoſis* * de Séneque le Philoſophe, les Œuvres de Rabelais, peut-être encore la fameuſe *Satyre Ménippée*, ou *Catholicon d'Eſpagne*, qui aient bravé l'injure des tems; & quand bien même pluſieurs de ces Satyres ſeroient enſevelies dans un éternel oubli, ce ſeroit pour la Littérature, une perte médiocre, & un vrai profit pour les mœurs.

Quant au *Procès ſans fin* que nous annonçons, les faits ſont trop récents encore, & d'un trop grand

* C'eſt à-dire, la *Métamorphoſe* (*de l'Empereur Claude*) *en citrouille.*

éclat pour être inintelligibles à quiconque n'eſt pas étranger dans ſa Patrie. Le Traducteur même a eu ſoin de donner une clef dans de courtes Notes : elle paroîtra peut-être inutile en cent endroits qui s'expliquent d'eux-mêmes ; elle eſt plus néceſſaire pour des François, dans certains Epiſodes. En France, tout le monde n'eſt pas au fait, comme en Angleterre, des *Wighs* & des *Torys*, de l'Egliſe Anglicane & de l'Egliſe Preſbytérienne, des différends & des intérêts reſpectifs des deux Nations, Angloiſe & Ecoſſoiſe.

Les noms propres aident ſouvent à entendre les choſes. Par exemple, *John Bull, Marchand Drapier. Bull* en Anglois eſt un Taureau, un Bœuf. On ne peut méconnoître ici la Nation Angloiſe, quand on ſçait le goût qu'elle a pour la chair de bœuf ; quand on connoît ſon caractère ſolide, taci-

turne, méditatif, jaloux de penser plutôt que de parler; quand on n'ignore pas la bonté de ses Manufactures de Draps qui font la plus riche branche de son Commerce. *Nicolas Frog, Marchand Linger. Frog* voulant dire une *grenouille*, on sent d'abord qu'il est question des marais & des toiles d'Hollande. *Hocus-Pocus*, ou simplement *Hocus* dit un Bâteleur, un Escamoteur, un Joueur de gobelets; & c'est par-là qu'on prétend désigner le fameux Duc de Marlborough : ses Adversaires l'accusoient de menées sourdes, de mauvaises manœuvres, & de vouloir continuer la guerre pour le profit, autant que pour l'honneur. La dénomination de *Lewis Baboon* pourroit sembler trop peu respectueuse : *Baboon* veut dire un vieux singe rusé, & un fin mâtois. Mais la justice que rend l'Auteur à l'habileté de Louis XIV.

la [illegible] de ce grand Monarque, [illegible] qu'on [illegible] [illegible] [illegible] n'a [illegible] [illegible] de [illegible]

L'Ouvrage enfin est trop ingénieux, & son Auteur trop estimé, pour qu'on puisse craindre à son égard le sort de tant d'autres. Si l'on est un peu initié dans l'Histoire Littéraire d'Angleterre, on doit connoître le Docteur Swift, Irlandois de Nation, Auteur du célèbre *Drapper* (Marchand Drapier (des *Voyages de Gulliver*, de tant d'autres Ecrits en Vers & en Prose, presque tous fort courts, badins, enjoués, gracieux, politiques & même Théologiques; mais tous ingénieux, & d'une tournure qui n'est propre que de cet Ecrivain. L'accueil favorable qu'a déjà fait la France à d'autres Ecrits sortis de la même plume, est surtout ce qui a déterminé le Traducteur à don-

ner ce morceau d'Histoire, où l'on reconnoîtra sans peine cette hardiesse *Philosophique* (& Angloise) *cette saine Critique, cette plaisanterie délicate & fine qui caractérisent toutes les productions du Docteur Swift.*

Nous ne pouvons mieux donner le plan de cette Histoire, ou si l'on veut de cette *Satyre*, qu'en copiant le Traducteur même dans son Avertissement. » La guerre est » représentée sous l'idée d'un grand » Procès. Les batailles sont des » plaidoyers, les victoires des Sen- » tences. Les Rois sont métamor- » phosés en Marchands, les Géné- » raux d'Armées en Procureurs, les » Officiers en Clercs, les Soldats » en Sergens, en Huissiers, en Re- » cors. La matière du Procès est » un Héritage opulent. Un grand » Seigneur (Charles II. Roi d'Es- » pagne) se voyoit sans postérité. » Il avoit deux cousins, l'un ap-

» bonne maison ,
» ruine. Le bon
» testament , où le
» titué son Léga
» &c. ». Il faut v
dans l'Ouvrage mê

Le Docteur Swif
nonce plaisammen
re le dessein de s
blié, dit-il, *sur un*
vé dans le Cabinet
re Humfroi Poleswo
née 1712. » Il ne
» qu'à instruire la Po
» où cet excellent
» composé. Je dois cet
» Sçavants

aussi longue qu'ennuyeuse. Je leur déclare donc que la présente Histoire a été écrite, lorsque Louis XIV. & Philippe son petit-fils, regnoient l'un en France, & l'autre en Espagne; & lorsque l'Angleterre & la Hollande, confédérées avec l'Empereur & les autres Alliés, soutenoient contre ces deux Princes, une guerre qui dura dix ans, sous la conduite du Général Duc de Marborough, & fut terminée par le Traité d'Utrecht, sous le Ministère du Comte d'Oxford, l'an 1713. »

Il s'agit donc de la fameuse ıerre d'Espagne, ou plutôt de la onclusion de cette guerre qui fut onsidérablement hâtée par la séıration des Anglois d'avec les ıtres ennemis de la Maison de ourbon. On sçait assez ce qui ı fut l'occasion; c'est-à-dire, la :ande révolution qui se fit dans

dévoué aux *T*
Wighs, & pa
vers la paix.

Le Docteur
& Partisan dé
ley Comte d'
Ministre qui s
avec le Duc d'
lord Bolinbroc
ros du premie
les plus beaux
de *Sire Roger*,
un coup de pa
paix entre l'An
ce, qui fut l'ou
tre. Aux confére

me ils pourroient. L'Angleterre la prévint à Utrecht, & eut raison au jugement de toute personne impartiale. Elle s'étoit ruinée dans une guerre, brillante à la vérité, mais dont on lui laissa porter presque tout le faix, & à laquelle elle ne prenoit plus le même intérêt, depuis la mort de l'Empereur Joseph : une paix qui ne lui laissoit rien à desirer de tout ce qui favorise son Commerce & ses Colonies, la rétablit avec avantage. C'est ce que l'Auteur entreprend de faire sentir.

Il excelle surtout dans les caractères & les portraits, dont il a rempli son Ouvrage. On y reconnoît avec plaisir ceux des Anglois, des Hollandois, de Louis XIV, de l'Archiduc, du Duc de Marlborough, du Comte d'Oxford, de la Nation Ecossoise, des deux Parlemens si opposés l'un à l'autre, des trois filles de la pre-

de &c. Nous
chantillon, le p
fait de *Petit-J*
des Presbytérien
nistes.

» J'ai déjà e
» ton (l'Ecosse) é
» pricieuse, qui
» qui avoit l'air
» tit-Jean étoit
» homme : jamai
» parla, n'agit c
» mun des homme
» si originalement
» les Pet...

de le plus affecté. Toujours il se fit une étude d'aller contre les usages les plus communs. S'il rendoit une visite à sa Maîtresse, c'étoit en manteau de deuil, en rabat, en manchettes courtes, enfin avec une barbe épaisse, & longue d'un pied. C'est lui qui fut l'inventeur de la nouvelle mode d'entrer dans un appartement à reculons : il prétendoit que c'étoit la façon la plus naturelle de se présenter, & qu'elle marquoit plus d'humilité. Il s'asseyoit, lorsque les autres se levoient : il se tenoit debout, lorsque les autres s'asseyoient. S'il paroissoit à la Cour, c'étoit pour insulter la Majesté. Il se plaçoit, sans façon, à côté du Prince, il le traitoit de pair à pair, il lui parloit le dos tourné. Humilions la grandeur, disoit-il, c'est une invention moderne. Si on lui conseil-

» il ne prendroit qu
» Il pleuroit, il se
» jettoit les hauts c
» il folâtroit, il
» mille folies à un
» n'étoit pas moins
» ses opinions : c'
» comique que de l
» ler politique &c.
Les narrations so
nes, allégoriques,
voici, par exemple
mocque des Hollan
faire de Denain. »
» aux creneaux d
» (c'est le nom Fla

» ce peu de mots.... Voyez - vous
» où je suis, Nicolas ? Apprenez-
» moi de grace comment vont les
» affaires ? Sans doute que vous
» menez les choses grand train, &
» que tout est en très-bon état.
» Or dites - moi, je vous prie,
» quand partez-vous pour *Clay-*
» *Pool* (Paris ?) Je vous souhaite
» un bon voyage, Nicolas : si j'o-
» sois, je vous prierois de m'y
» acheter quelques bonnets de
» nouvelle mode pour mes filles.
» Mais que veut dire ce bras en
» écharpe ? Le vieux Lewis vous
» a-t-il donné sur les doigts ? Ah !
» je le vois, Nicolas : vous avez
» mon bâton, mais vous n'avez
» pas mon bras. Je suis si occupé
» à empaqueter mes effets, que
» je n'ai pas le tems de vous en-
» tretenir plus longtems. Vous
» seriez sans doute au comble de
» la joye de voir le nombre & la
» beauté des marchandises que je

» d'arriver, ſoyez ſû
» rai bien avec vous
» colas ».

Tout le monde
pas peut-être le ſty
tyre : c'eſt un ſtyle b
ſant, burleſque. D'a
au contraire qu'il é
pour donner du ridic
l'Auteur avoit dans
objet auſſi ſérieux,
ment, n'eût rien e
& que, comme les
dans leſquels on en
allufions continuelle
ſiſamment annoblis

Quant au ſtyle

ens qui, sans altérer le sens d'un :crit, ni rien ôter aux graces d'un Auteur, sçait conserver à chaque angue, ses propriétés & ses ours. Sur sa Traduction seule, ous le croirions capable de quelque chose de mieux qu'une Traduction.

ARTICLE CXIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

NOuvelle Mappemonde, chez Julien à l'Hôtel de Soubize &c. Cette Mappemonde est singuère, & l'Ouvrage d'un homme ui doit avoir de la sagacité dans esprit. Le Mémoire joint à la Carte, justifie cette idée; il faut

comprend, en trè
tie, que des Mers
présente aussi,
de partie, que de
ce qu'on remarque
Carte. Le premier
phères est appellé *T*
de la multitude &
des Continens qui
Le second porte le
time, à cause de l'ét
qu'on y voit. Ma
core que de la Mé
teur expose, dans so
théorie générale
plûpart des grands

ble ; qui fait qu'en certains endroits, tantôt elle s'affaiſſe, tantôt elle s'élève. Elaſticité avec laquelle on expliqueroit, ſelon l'Auteur, une multitude de faits qui attirent l'attention des Phyſiciens; par exemple, le tranſport des coquillages & des autres dépouilles de mer ; les révolutions des terreins, ſoit celles qu'on nomme *atterriſſemens*, ſoit celles qu'on connoît ſous le nom d'*inondations*; les dépôts des eaux de mer ſur les plus hautes Montagnes ; le jeu périodique des marées &c. Rien de plus fécond en un mot, ſous la plume de ce Géographe ingénieux, que la doctrine de l'*Elaſticité* terreſtre : nous pourrions ajouter que cette doctrine eſt ſimple, facile, & ne contredit, ce ſemble, aucun des principes Phyſiques que nous connoiſſons. Il ſeroit également poſſible de la concilier avec l'Hiſtoire de la création du Mon-

voir les desseins de
qu'il eût évité de n
la Nature en jeu ; c
ture, hors de la m
vin Auteur, étoit
se ; comme si elle
regardée comme un
sance, une force in
dépendamment de l
me qui seul voit, a
verne tout. Enfin n
vons point l'emblêm
Mappemonde : *on*
des Sciences lever les
Soleil couvert de n
moigner par son a

ſa bouche immortelle, qui n'eſt autre que l'acte de ſa volonté, ce mot eut toute ſon efficacité. Si nous uſons de ce mot pour demander des lumières, ne l'adreſſons qu'à Dieu, non au *Soleil* qui n'eſt qu'une créature inſenſible, & infiniment moins noble que le plus borné d'entre les hommes.

Au mois de Juin dernier, on inſéra dans le Mercure de France, une ſeconde Diſſertation ſur les Obéliſques d'Egypte; & cet Ouvrage a depuis été publié hors du Mercure: ce qui nous autoriſe à le faire connoître auſſi; à remarquer le goût d'érudition & de bonne critique qui le diſtingue.

C'eſt la troiſième Diſſertation du même genre * que donne M.

* La premiere rouloit ſur un Paſſage d'Hérodote touchant le Nil & l'Egypte. La ſeconde avoit pour objet les Obé-

Capitaine des G
giment de Cham
ne ici quatre cho
I. *Le dégré d'au*
riens qui parlent
Ces Historiens s
Diodore de Sicile &
rigny préfère les
comme ayant voy
& comme s'étant
dre un compte ex
ments de ce Pays :
ne se rencontrent p
re de Pline, cet
parlé que par occasi
ques, de leur origi
diverses moeu

que non, & il en donne des raisons où il entre beaucoup de sagacité. 1°. Pline, selon lui, n'est exact ni dans le dénombrement des Obélisques, ni dans l'ordre chronologique de leur érection. 2°. Il ne s'accorde point ou presque point avec les autres Ecrivains sur les noms des Rois qui ont érigé ces Obélisques : par exemple, il appelle *Nuncoreus* le fils du grand Sésostris, nom inconnu à tous les anciens Auteurs. 3°. Il partage entre Mitrès & Nuncoreus les circonstances dont Hérodote & Diodore de Sicile disent que fut accompagnée l'érection de l'Obélisque du fils de Sésostris I. &c.

III. *Si Pline a eu véritablement intention d'attribuer à Sésostris l'Obélisque du champ de Mars*, (c'est le Monument découvert à Rome en 1749.) M. d'Origny excelle dans l'examen de cette troisième Question, & il s'en faut très-

droit voir ces dé
vrage ; ainsi qu
quatrième Artic
noncé.

IV. *L'Obélisq*
Mars n'est point
L'Auteur avoit c
question , dans
mois de Juin de
Ici il renouvelle
sont bien plus f
soupçons qu'il a j
ge de Pline , ou pl
de Sésostris qu'on

d'Egypte à Rome, & qu'il plaça dans le Champ de Mars, n'avoient pas à beaucoup près, la hauteur de cent vingt coudées, & c'étoit d'Héliopolis, non de Thèbes, qu'Auguste les enleva; il faut donc croire que ni l'un ni l'autre n'étoient l'ouvrage de Sésostris. On dit que ce Roi a pû élever d'autres Obélisques que les deux de Thèbes; mais où est la preuve, & comment supposer que des masses énormes qui demandoient le travail de vingt mille hommes ayent pû se multiplier sous le même Prince, surtout en des Villes aussi éloignées que Thèbes & Héliopolis? On croit que les mesures de Diodore sont fautives, & qu'il faut lire quarante-une coudées, au lieu de cent-vingt. Mais sur quel fondement hazarde-t-on cette correction, vû l'uniformité des Exemplaires tant imprimés que Manuscrits?

ne. Nous ſçavons
n'en ſont pas démon
en pareille matière
jamais des démonſ
conjectures, les pr
ſoupçons de la Criti
ce qu'on peut ſoub

Nous donnons ic
Térence publié en d
chez Leloup & Mé
Auguſtins : c'eſt un
Editions qui ſe ſoi
ce Siècle. Outre
l'Impreſſion & la b
pier, on y voit des

bucher de Chrysis sa sœur.

Funus interim
Procedit : sequimur : ad sepulcrum venimus,
In ignem posita est : fletur &c.

Le Livre est aussi décoré de 30. Vignettes, cinq pour les cinq Actes de chaque Pièce, qui sont, comme on sçait, au nombre de six ; & l'on remarque aussi des culs-de-lampes répandus dans les deux Volumes : le tout relatif aux objets de la Comédie, agréablement dessiné, proprement gravé ; en sorte que Terence n'a peut-être jamais paru plus orné qu'il l'est dans cette Edition.

Elle a d'ailleurs le mérite de ne point confondre les rôles des divers personnages : nous voulons dire que les Vers de chaque rôle se reprennent toujours à la ligne, quand un Acteur a cessé de parler & qu'un autre lui succède.

Novembre 1753.

de ne s'en rapporter
cernement.

On a donné une
ple des diverses Edit
ce ; elles sont en si
qu'on voit bien que
toujours eu le don d
la *mignardise & les*
gage Latin, ainsi q
Montagne.

L'Editeur, M. Phil
connu par d'autres
même genre, rend
travail dans un Aver
écrit : c'est en même
gé de la vie de Tére
la mort de ce Poëte à

mort à l'an 599. ce soit son sentiment qu'il énonce, mais plûtôt celui de Marianus Scotus, Auteur trop moderne & trop peu célèbre, pour qu'on s'en rapporte uniquement à son témoignage.

M. Philippe est arrêté, comme plusieurs Savans Critiques, au trait qu'on cite de Ciceron & de Quintilien, persuadés l'un & l'autre que Térence fut aidé dans la composition de ses Piéces par Scipion (le second Africain) & par Lælius. Les faits ne quadrent que difficilement avec les époques. Térence avoue qu'il a pour amis & pour conseil des héros fameux dans la guerre, & dans la politique : or Scipion & Lælius étoient encore trop jeunes pour mériter ces éloges. Il y a donc toute apparence que le Poëte avoit d'autres protecteurs ; & l'on croit que c'étoient Furius Publius, Caius Sulpicius Gallus, Quintus Fabius La-

deux illustres Ro
dant un si bon e
d'un homme de
aime à les citer,
teurs en partie d
ces de Térence;
déplaisir, dit en
de me déloger de

Introduction à
derne, Générale
l'Univers &c. co
Baron de Pufend
par M. Bruzen de
Nouvelle Edition
rablement augment
les meill

LIII. On ſouſcrit pour cet Ouvrage, & l'on reçoit même dès-à-préſent le premier Volume qui eſt parfaitement bien exécuté. Le prix de la ſouſcription pour le papier ordinaire eſt de 72 l. pour le grand papier 108 l. pour le grand papier de Hollande 180 l. Les Non-ſouſcripteurs payeront 96. 144. 240 l. pour ces papiers reſpectifs.

Eléments de Métaphyſique tirés de l'expérience : ou Lettres à un Matérialiſte ſur la Nature de l'Ame, in-12. Ce ſont XVIII. Lettres d'une Métaphyſique très-ſublime & très-propre à la défenſe de la Religion. *Chez Deſaint & Saillant rue S. Jean de Beauvais.*

Chez les mêmes Libraires on trouve trois volumes in-12. imprimés à Londres & intitulés : *Education complette ou abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle mêlée de Géo-*

çois.

On vient de p
merie Royale les
XIX. XX. de l'A
des Belles-Lettr
répondent aux an
1746. L'Histoire
du XVIII. Tome
mêmes années ; &
sept éloges qui s
Fréret, Prédécesse
gainville, dans la
crétaire perpétuel
Il y a tant de mat
tes dans ces trois

dre facilement la Langue Grècque &c. 8°. pag. 595. Ce Livre, dont la première Edition parut en 1655, étoit devenu très-rare & très-cher : ce qui feroit peut-être croire que le zèle pour la Langue Grècque s'est ranimé parmi nous : mais il n'en est rien. La rareté & la cherté de cette méthode viennent du grand débit qu'elle a eu dans le Siècle dernier. Cependant pour l'honneur de celui-ci, les Libraires, Veuve Brocas, Denys-Jean Aumont & Charles-Nicolas Poirion viennent de réimprimer ce très-bon Livre ; & nous leur avons souhaité, à cette occasion, l'avantage de retirer seulement leurs frais : car cette entreprise coute beaucoup, & elle a été exécutée avec soin. Le prix sera de 7 livres dépense médiocre pour quiconque sçait estimer l'Ouvrage & la Langue qui en est l'objet.

Novembre 1753

chez Lamb
A Avignon
seille, chez I
Il y a 24 le
nous les supp
de l'Anglois,
re ici ; & nou
ducteur ne do
son travail : il
dans le Publi
cueil.

Le Comte d
te de tout ce q
teur Swift, Do
Dublin

Ecrivain qui réussit à se faire beaucoup d'Ennemis & d'Amis, d'Admirateurs & de Critiques ; qui dit à son Siècle & à sa Patrie du vrai & du faux ; qui raisonne de tout avec plus d'agrément, que de justesse ; & dans qui le tour original d'imagination remplit le vuide des idées. Ces Lettres du Comte d'Orreri instruisent & amusent quelques momens ; elles ennuyent quelquefois ; elles nous trompent en représentant Swift, comme l'Auteur qui a le mieux approché d'Horace ; bornons-nous à le mettre dans la classe de Cirano de Bergerac, qui ne fut assurément point, comme on le dit ici, *un grand esprit, ni un génie transcendant.* Nous apprenons que l'Auteur de cette Traduction est M. de la Combe d'Avignon, & nous croyons, en le nommant, intéres-

neaux de fonte
raffinage&c.tradui
Tome second in-4
M. Hellot de l'Ac
des Sciences &c.
mas Hérissant & P

Histoire naturel
particulière avec la
Cabinet du Roi T.
primerie Royale.

Traité de la Gou
par M. Leger Doct

ıez Damonneville, quai des Auıftins. *Les Extraits de ces quatre erniers Livres paroîtront inces-ımment.*

Il a paru cinq ou six Ouvrages, ır l'exposition des Tableaux au ouvre.

La Peinture, Ode de Milord 'elliab. A Londres.

*Jugement d'un Amateur & Let-re à M. le Marquis de V.****

Lettre à M. Ch. sur les caractè-:s en Peinture. A Genève.

*Lettre de M. des R. à M. le Comte de **.*

Lettre à un Amateur en ré-onse aux Critiques qui ont paru ır l'Exposition des Tableaux.

Le *Sallon* chez la veuve Quillau. Quelques-unes de ces Brochures eparoîtront dans nos Mémoires.

Nous parlerons aussi de la *gran-'e Galerie de Versailles*, Ouvra-e du célèbre le Brun, dessiné par ean-Baptiste Massé, Peintre &

2°. D'un
en François
la Gravûre. (
Jacques.

3°. Des *P.*
la Place Roy
par l'ordre
Duc de Lorr
de France ,
Architecte de
forme d'Atlas
veur Ordinair
tel des Ursins
de la Chartre.

Le Trait

On trouve chez *Delaguette, rue S. Jacques*, le second Tome des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie.* Vol. in-4°. de plus de 600 pages. Il est composé 1°. de l'Histoire de cette Compagnie, &, sous ce titre, se trouvent aussi les éloges de MM. Mareschal, Petit père & fils, & de la Peyronie. 2°. De 40 Mémoires sur les diverses parties de l'Art. Une première lecture nous a donné une très-grande idée de toute cette nouvelle production; nous tâcherons d'en rendre compte avec soin.

On distribue chez le même Libraire le *Recueil des Pièces qui ont concouru pour le prix* de cette Académie. T. I. Vol. in-4°. de 546 pag. Les Pièces sont au nombre de 15. Nous en parlerons aussi dans la suite de nos Mémoires.

De Bure l'aîné, Quai des Augustins, a des Exemplaires du qua-

de Juin prem
me tems no
blic d'une L
Lebeuf ſur ſa
placé par les
Catalogue de
La Lettre att
& donnoit ſai
l'Egliſe de Si
celle de Sens, N
trième Lyonno
cette Critique
docte Académ
point encore l
des Hagiograp
parcourant, no
ce point de

ister sur cet Article : en attendant
ous témoignons notre impartia-
ité par l'annonce de ce que les
ollandistes ont écrit, comme pour
révenir les difficultés de M. l'Ab-
é Lebeuf. Mais ce qui nous oc-
upera le plus, dans ce quatrième
Tome de Septembre, c'est la vie
le S. Chrisostôme qui remplit une
grande partie du Volume, & qui
st tout-à-fait digne de la grandeur
lu sujet.

On publie, depuis peu de jours, le
roisième Volume de l'*Encyclopédie*, qui
'épuise pas la troisième lettre de l'Alpha-
et. Ce Volume est précédé d'un *Aver-
tissement des Editeurs* contenant, avec
une Liste d'Auteurs, & quelques Articles
d'*Errata*, XVI. pages *in-fol.* Nous in-
sisterons quelques momens sur ce mor-
ceau, sans entamer le Dictionnaire que
nous n'avons pas encore eu le tems de
lire.

L'Avertissement décèle, dans les Edi-
teurs, des intentions pleines d'activité
pour la suite de l'Ouvrage ; des disposi-
tions respectueuses à l'égard de la Re-

l'Encyclopédie
être surpris de
phes, puisque
phie est de quel
vaines inquiétu
du cœur, de cha
cul. Lib. 2.)

Dans le cas
nir les sujets de
en indiquent
nous arrêtons à
connoître dans
tissement. Comb
contre nos Mém
vert, tantôt sou
ou de l'Apologu
mant une attaqu
fois en nous comp
lités générales,
stile où il

l'Encyclopédie ; que nous ne voulons rien faire pour la perpétuer, & qu'il nous est beaucoup plus agréable de nous asseoir dans le Temple de la paix, pour contempler de-là le succès de ce grand Ouvrage.

Dans nos Mémoires de Mai 1745, nous fîmes beaucoup d'accueil à l'Encyclopédie de Chambers *, parce que le Prospectus qu'on publioit alors, pour la Traduction Françoise, présentoit ce Livre sous des dehors très-avantageux. Mais depuis qu'on nous a promis & donné une nouvelle Encyclopédie, il ne nous est point arrivé de préférer celle de l'Anglois à la nôtre, de comparer même la première avec la seconde. On nous reproche de n'avoir pas *annoncé de la même manière au mois de Décembre 1750 la nouvelle Encyclopédie.* Sur quoi nous observons qu'il n'y a pas de tarif réglé pour les annonces de Livres ; que le *Prof-*

* Nous dîmes en ce tems-là, que c'étoit une *conquête faite sur l'Angleterre*, laquelle *étoit alors sur le pied de perdre beaucoup vis-à-vis de nous* : Expressions qui faisoient allusion à nos victoires toutes récentes, & dont tous les esprits étoient occupés. Nous ignorons si ces façons de parler, relatives au tems, aux circonstances, peuvent être, au bout de huit ans, une matière de reproches.

... que
Encyclopédie
fonné,& furtou
noiſſances hun
d'en donner un
dans les formes
diqué favorabl
nous rentrions
des Livres ord
croyons pouvoi
tiques mêlées
pte que nous r
menſe : c'étoit
parallèle entre
velle Encyclopéd
Bacon : parallèle
nous avions alor
terminoit par les
haute eſtime po
l'Encyclopédie *

grand nombre de Lecteurs crurent remarquer un ton d'ironie dans ce langage : mais rien n'étoit plus éloigné de notre pensée, comme nous le déclarâmes dans le tems, & comme nous le déclarons encore, sans espérer d'être crus, si ce n'est peut-être du très-petit nombre de personnes qui nous connoissent. Quoiqu'il en soit pourtant, il eût été plus à propos que ces éloges se fussent trouvés revêtus d'une autre forme, puisqu'ils firent naître de fâcheuses impressions. Aussi nous montrâmes-nous prêts à les effacer par l'approbation de quelques-uns des plus beaux Articles de l'Encyclopédie : nous priâmes qu'on voulût bien nous les communiquer, & nous offrîmes de les insérer dans nos Mémoires, avant l'impression du grand Dictionnaire. Mais cette offre très-ample & très-sincère, étant demeurée sans effet, *ex illo fluere, & retrò sublapsa referri &c.*

Il étoit nécessaire d'entrer dans ces

Puisque l'Ouvrage est fini, puisqu'à en juger par le Prospectus, il est parfait ; admirons les ressources de notre Siècle ; acquerons des droits sur un si beau Livre, & désignons-lui dès à présent une place éminente dans toutes nos Bibliothèques.

de *l'aliment n*
nos jalousies o
peut reprendre
d'Octobre 1751
Discours prélim
quelle attention
compte des pen
quels égards on
Observations tro
le nom de Critiq
Mais bientôt a
dans le corps du
propositions répré
de Religion, & d
trop peu de ménag
vres, en particuli
de Dictionnaires. Ic
tre ardeur se ranim
Articles où la Religi
pour ...

lesquels nous exerçâmes une partie de cette fonction qui nous est très-précieuse par le consentement qu'y donne l'autorité publique, & par la protection qu'un grand Prince* nous accorde depuis plus de 52. ans.

Quand la Religion est attaquée, cette fonction de Journalistes se convertit, sans effort, en celle d'Adversaires & de Combattants : si c'est-là ce qu'on reprend en nous, comment pouroit-on nous rendre sensibles à ces reproches ? Il est vrai, comme l'observent les Editeurs, que les *accusations vagues* d'impiété ** sont quelque chose de très-odieux ; sans compter le danger auquel on expose la Religion en grossissant, par caprice ou par malignité, le nombre de ses ennemis. Mais on doit aussi reconnoître que, dans un siècle comme le nôtre, il est tout-à-fait

* S. A. S. Monseigneur le Prince *Souverain* de Dombes.

** En vertu du principe que nous nous sommes fait depuis long-tems d'éviter les *accusations vagues* d'impiété, nous n'avons jamais attribué la fameuse Thèse aux Editeurs de l'Encyclopédie. Comme il n'existoit de ce fait aucune preuve, du moins qui nous fût connuë, nous avons toujours éloigné cette attribution du plan & des détails de nos Extraits : on peut les revoir.

des matières qu'on

Le Ministère pul
les deux premiers vo
ainsi nous devrioi
toute observation à
qui se trouvent dar
le premier tome de
dant la circonstanc
rappeller; sans équi
le souvenir de nos I
réfutation de quel
gereux; de ceux sur
répandus dans les Ar
Amour des lettres, *A*
Autorité. Les Editeu
ques-uns de ces Arti
les expliquent, les co
leur Avertissement,
rata. Ce sera l'affair
truit d'apprécier au i

naturel & toute leur force ? Nous renvoyons aux Notes placées dans nos Mémoires de Mars 1752.

Dans l'Article *Athée*, on avançoit cette proposition : *rien n'empêche que l'Athée ne croye aussi fermement* (qu'il n'y a point de Dieu) *en vertu de ses sophismes*, *que le Théiste croit l'existence de Dieu en vertu des démonstrations qu'il en a* : proposition qui semble donner la même force aux sophismes qu'aux démonstrations, pour opérer la fermeté de croyance ; d'où s'ensuivroit, par un raisonnement assez naturel, que les sophismes pourroient produire aussi la conviction à l'égard de la non-existence de Dieu : ce qui est une fausseté manifeste, contredite même par le Texte de l'Encyclopédie. On peut revoir, aussi sur ce point, nos Mémoires de Mars 1752. N'auroit-il donc pas été à propos de corriger, d'expliquer ou d'éclaircir cet endroit de l'Article *Athée* ?

Dans l'Article *Amour des Lettres*, on disoit que *la plûpart des hommes honorent les Lettres comme la Religion & la vertu* : cette comparaison ne méritoit-elle pas d'être supprimée ou tempérée ; vû la supériorité d'ordre & d'honneur que *la plûpart des hommes* accordent à la Religion ? On ajoutoit dans l'Encyclo-

Religion & la vertu. Tout
a senti le danger & les cc
de cette Doctrine. Aussi
t-on aujourd'hui dans l'*Erra*
lent à *ne peuvent* : reste à s
plûpart des hommes *ne ve*
connoître les Lettres, *la Rel*
vertu qu'on suppose néann
honorent. Quoiqu'il en soit,
tion des termes *ne veulent* au
peuvent, ne se fait point ici,
cussion comme Théologique
teur de l'*Errata*, raisonnant
pouvoir & *ne pouvoir*, dit
personne ne resiste à la volonté
position trop universelle,
pour être avouée des Théol
la plus légère Critique qu
sions faire.

On s'autorise, dans ce mé

& jouissant, dans les dernières années de sa vie, d'un loisir Philosophique, où la Religion conservoit ses droits. C'est du moins ce qu'on remarque en plusieurs endroits de son Livre, dont nous citâmes quelques morceaux dignes de faire la leçon à tous les Incrédules de nos jours.

L'Ouvrage néanmoins n'étoit pas irrépréhensible, puisqu'on y trouve la proposition transcrite dans l'Encyclopédie à l'Article *Amour des Lettres* : proposition rapportée ci-dessus, & corrigée par la substitution de *ne veulent* à *ne peuvent*. Nous avouons que cette phrase de quatre ou cinq lignes, noyée dans le Livre de M. de Vauvenargues, lequel est de près de 400. pages, nous avoit échappé ; & nous disons plus encore, elle ne s'étoit pas présentée à nos yeux dans une première lecture de l'Article Encyclopédique *Amour des Lettres* : mais en revenant sur ce morceau, aidés surtout de l'avis qui nous fut donné par des personnes du monde, très-respectables & très-instruites (nous serions en état de les indiquer s'il en étoit besoin ;) nous témoignâmes nos justes allarmes sur l'énoncé de l'Encyclopédie. Vainement aujourd'hui prétend on, dans l'*Errata* du troisième Volume de ce Dictionnaire, nous

. . . . gard du pre
servant aussi que l'Auteur (
venargues) étant aveugle,
veiller immédiatement sur
entroit dans son Volume :
nous aurions dit. Mais vis-
mier tome de l'Encycloped
seul que nous ayions exam
sçavoit souvent a qui l'on a
on croyoit traiter avec qu
Auteurs Encyclopédistes, &
tout : c'étoit avec le P. Buffi
quelot, M. Deslandes, M. de
gues, M. l'Abbé de Claustre
Savary, Aubin, Chomel, Ja
Auteurs du Dictionnaire de
Combien d'autres sources no
connuës !

Ces emprunts si fréquens
dérables nous ont fort occupé
nalyse de . . .

La premiere , c'est qu'ils n'ont point souffert de ces Observations ou Critiques, si l'on veut user de ce mot. Par exemple , M. d'Alembert s'étant aidé , pour l'Article *Aberration* , des Institutions Astronomiques de M. le Monnier, & en ayant fait l'aveu en termes très-précis, ne lui avons-nous pas rendu justice à ce sujet? *Voilà*, disions-nous (Mémoires de Décembre 1751.) *un Ecrivain très-habile qui indique les sources où il a puisé.* Nous avons tenu la même conduite à l'égard de M. d'Aubenton , en parlant de son Article *Abeille.*

La seconde raison, c'est que nous avons découvert à ces bons Auteurs, surtout à ceux qui prennent soin de l'Edition , des procédés dont ils ne se défioient nullement. Quand l'un d'entre-eux cita l'Article *Agir* * comme un modèle di-

* Sur cet Article *Agir* on voit ici une Critique dans l'*Errata*. On dit que , *dans un Libelle publié* contre l'Encyclopédie , *en Décembre* 1752. *on met la Métaphysique de cet Article au-dessous de celle de Jean Scot , & que dans le Journal de Trévoux de Janvier* 1752. *on loue beaucoup cette même Métaphysique &c.* 1°. Nous ne la louons pas plus que l'Auteur du Discours préliminaire ne l'a louée. 2°. Nous n'avons point vû de Libelle contre l'Encyclo-

eucuons ?

La troisième raison, c'est
couverte de ces pratiques sec
tous ceux qui s'intéressent à
die infiniment plus attentifs
l'on aura un Dictionnaire b
estimable, plus digne de
té qu'on a eu présente à l'i
premier moment de l'entre
On dit que ce Dictionnaire
lement *le Recueil des bons*
sans doute; mais de deux cho
il faut dire qu'on se porte p
de suite ces bons Auteurs,
inutile de se désigner par
res ou des lettres, attestant
vaillé soi-même ce qu'en effet
crit simplement comme au
un copiste de profession. ou b
cessaire de se rendre propre l

eux, de les comparer, de les analyſer, de les critiquer, de compoſer en un mot: telle a été la conduite de pluſieurs Membres de la Société Encyclopédique, & nous l'avons toujours dit, toujours répété dans nos Extraits. En quoi pouvons nous donc mériter des reproches, pour l'attention que nous avons donnée aux invaſions de quelques Adjoints qui n'étoient pas aſſez forts ou aſſez laborieux pour figurer dans la compagnie des autres ?

On ajoute encore que *Chambers a pris partout ſans diſcernement, ſans meſure & n'a cité perſonne.* Eh bien ! voilà un Plagiaire dans les formes, par conſéquent un livre inutile, du moins dans les endroits uſurpés : car outre qu'on redonne ainſi mot à mot ce que le Public avoit déjà ; communément la ſeconde main altère la marchandiſe ; & nous l'avons remarqué dans nos Extraits, en faiſant voir que pluſieurs d'entre les Articles copiés, par certains Auteurs Encyclopédiſtes, étoient beaucoup mieux dans l'original que dans la copie.

On obſerve que les Journaliſtes font bien à-peu-près la même choſe ; *qu'ils donnent au Public ce qu'il avoit déja &c.* Ici nous oſons remarquer une différence eſſentielle. Les Journaliſtes ſont chargés de faire l'abrégé des livres, & d'en citer

font réimprimer fourdem
neuf, ce qui a vieilli dans
ques? Nous ne pressons pas
se qui n'a nul besoin d'êtr
Mais, dit-on, *le Diction*
vaux doit moins reprocher qu
les emprunts à l'Encyclopédi
capital dans l'Avertissement
& l'on y revient avec comp
l'*Errata*. Nous répondons qu
naire de Trévoux & celui de
die sont tous deux en faut
condamnables; si ce n'est p
le premier mérite quelque
avoir reconnu ses emprunts
Edition postérieure aux fem
éclats de Basnage: mais en qu
intéresse-t-il; & comment p
appliquer le Vers de Phédre,

le Dictionnaire de Trévoux nous appartient ? Les Editeurs de l'Encyclopédie penseroient-ils que nous leur sommes opposés, parce que le Trévoux étant notre Ouvrage, nous avons eu en sa faveur la prédilection paternelle ? Bruits populaires, idées conçues par des Littérateurs peu instruits ! Combien de fois n'avons-nous pas déclaré que ce *Dictionnaire Universel* nous est totalement étranger ? Qu'on lise nos Mémoires de Mars 1705. de Juillet 1724 en deux endroits* & le Dictionnaire [illegible] même à l'Article *Trévoux*. Qu'on y ajoute le Journal des Sçavans du 28 Avril 1704. qui dit que ce *travail* (du Dictionnaire de Trévoux) *ne doit être attribué à personne ; qu'aussi ne porte-t-il aucun nom d'Auteur*. Voilà comment ce gros Ouvrage & ses défauts (dont nous avons relevé plusieurs dans nos Extraits de l'Encyclopédie) n'entrent point *dans la poche de derrière* ; & comment nous ne gardons point la *poche de devant pour les défauts d'autrui*.

Nous laissons une multitude de petits

---

* Voici ce qu'on lit à la fin de ce Journal : *puisqu'on ne se lasse point de nous attribuer un Ouvrage auquel nous n'avons aucune part, il ne faut pas se lasser de témoigner que nous n'y prétendons rien.*

dans toute la suite de le
car un livre tel que celui-
veut, toutes sortes d'obj
les pensées dont on se ser
mais il peut être permis
ces excursions passagères
nemis vrais ou prétendu
amuseront beaucoup la

A l'égard de l'idée q
ment donne ou paroît
Mémoires, nous ne fai
flexion très-simple, & qu
ser personne. Le Journal d

---

* Par exemple, on dit 1
vons pas relevé l'omission de
tième, en faisant l'éloge de l'
mais nous avons simplement 1
cle, sans entrer dans aucune
qu'il contient : on avouera
d'assez belles choses pour mé

point un Livre nouveau ; il existe depuis plus de 52. ans : par conséquent le Public sçait bien s'il mérite son estime, ou s'il ne la mérite pas. Au cas qu'il en soit digne, quelques traits polémiques de l'Encyclopédie ne détruiront pas cette bonne renommée. Si ce Journal n'est pas estimé, ce que l'Encyclopédie pourra dire & répéter à son désavantage, n'aggravera pas beaucoup le poids de son infortune. Mais de l'une ou l'autre hypothèse, il résultera toujours pour nous l'obligation étroite de ranimer nos forces ; de redoubler de zèle & d'attention ; de chercher dans les Livres plutôt le bien que le mal qu'on peut en dire ; de réserver les grands coups de la Critique pour les Ouvrages contraires à la Religion & aux bonnes mœurs ; de croire, après bien des travaux, que nous ne sommes qu'*inutiles*, & que nous mériterons toujours mieux qu'aucun Auteur ou Editeur de quelque Livre que ce soit, d'être parfaitement *oubliés*.

Prix de l'Académie de Montauban.

M. l'Evêque de Montauban ayant destiné la somme de deux cens cinquante livres, pour donner un prix de pareille valeur à celui qui, au jugement de l'A-

Le ſujet de ce Diſcour
1754.

Si l'on peut dire des A
l'Eſprit Saint a dit d
grand nombre tourn
Société, Multitudo a
ſanitas eſt orbis terra

L'Académie avertit l
s'attacher à bien prendr
qui leur eſt propoſé, d'
déclamateur, de ne pc
leur plan, & d'en rempli
ties avec juſteſſe & avec
Les Diſcours ne ſeron
que de demi-heure, & ſi
par une courte prière à Je
On n'en recevra aucun c
probation ſignée de deu

TABLE DES ARTICLES
du mois de Novembre 1753.

ART. CXI. *Traduction des œuvres de Celse sur la Médecine* 2493.
ART. CXII. *Histoire Universelle de l'Empire Romain &c.* 2512.
ART. CXIII. *Traité Théorique & Pratique de l'accompagnement du Clavecin &c.* 2543.
ART. CXIV. *Nouvelles Cartes des découvertes de l'Amiral de Fonte &c.* 2554.
ART. CXV. *Considérations Géographiques & Physiques sur les nouvelles découvertes au Nord de la mer du Sud &c.* 2565.
ART. CXVI. *Catalogue des livres du cabinet de M. de Boze.* 2573.
ART. CXVII. *La Métaphysique &c.* 2595.